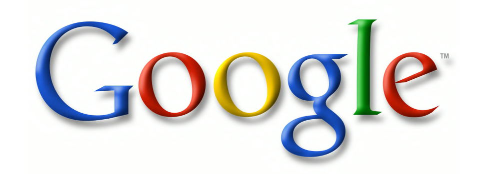


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

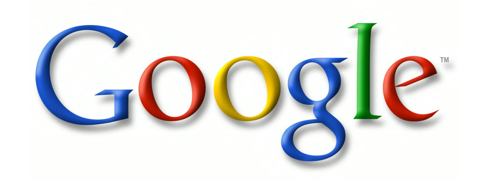
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

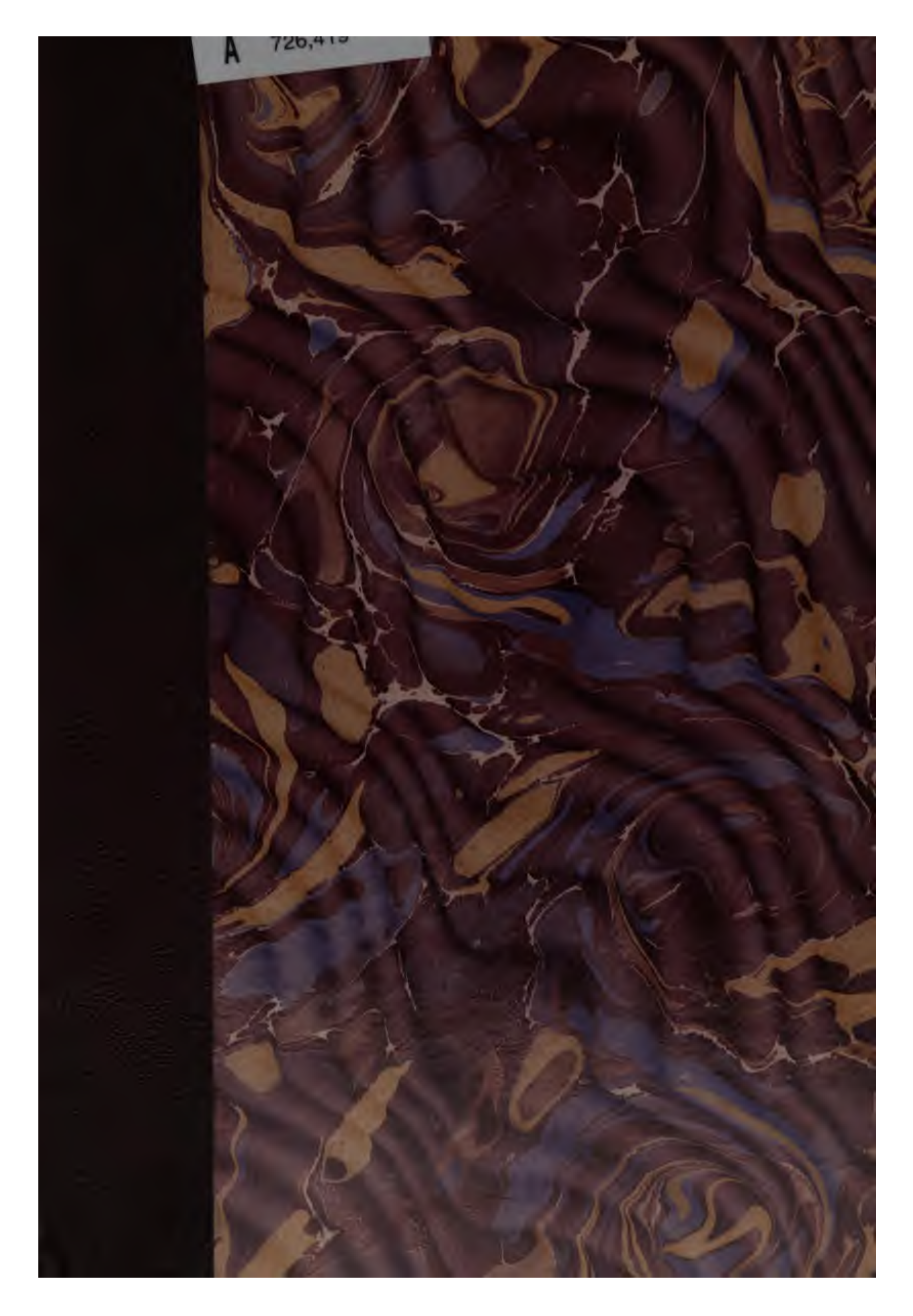
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

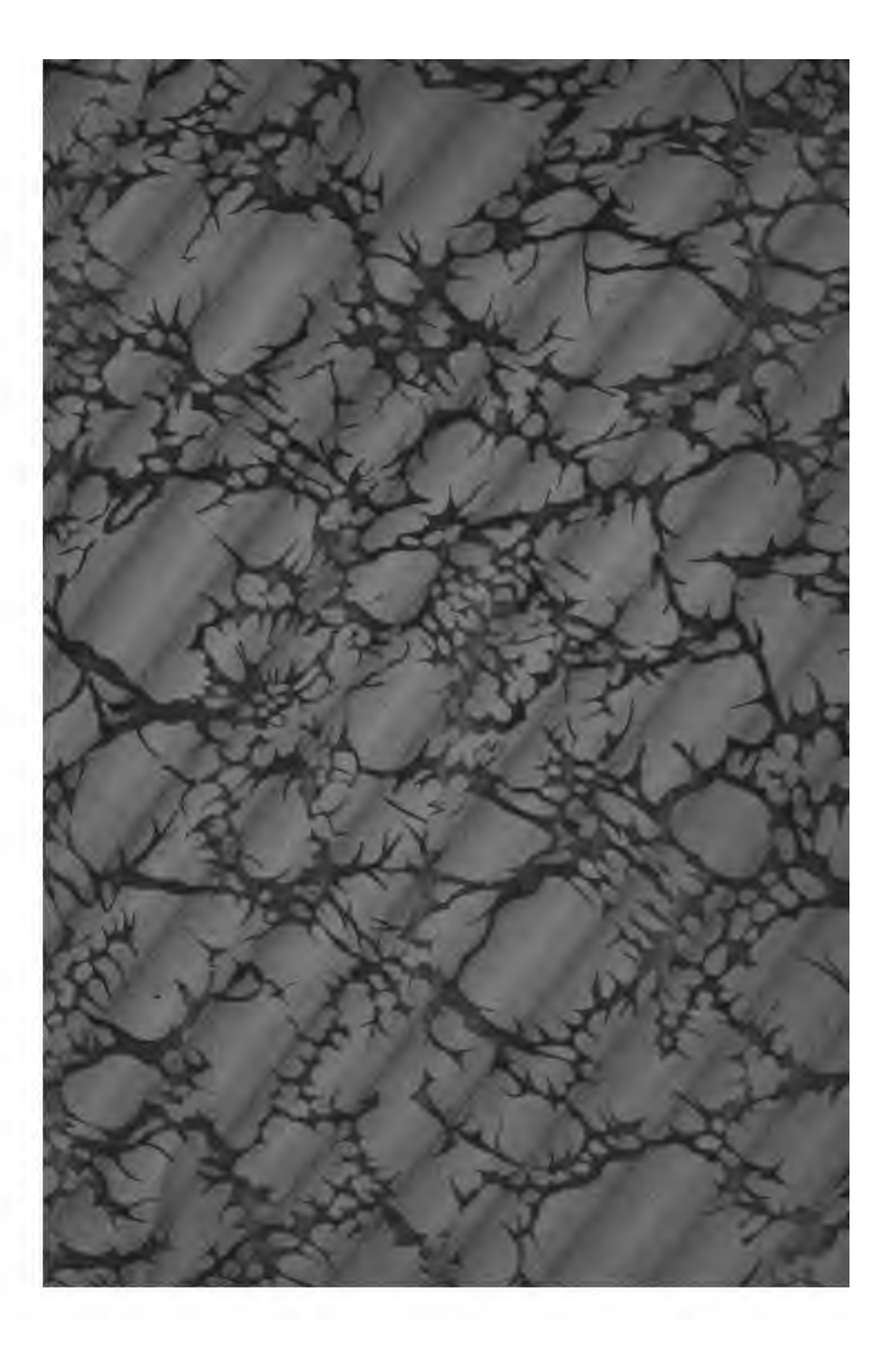
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

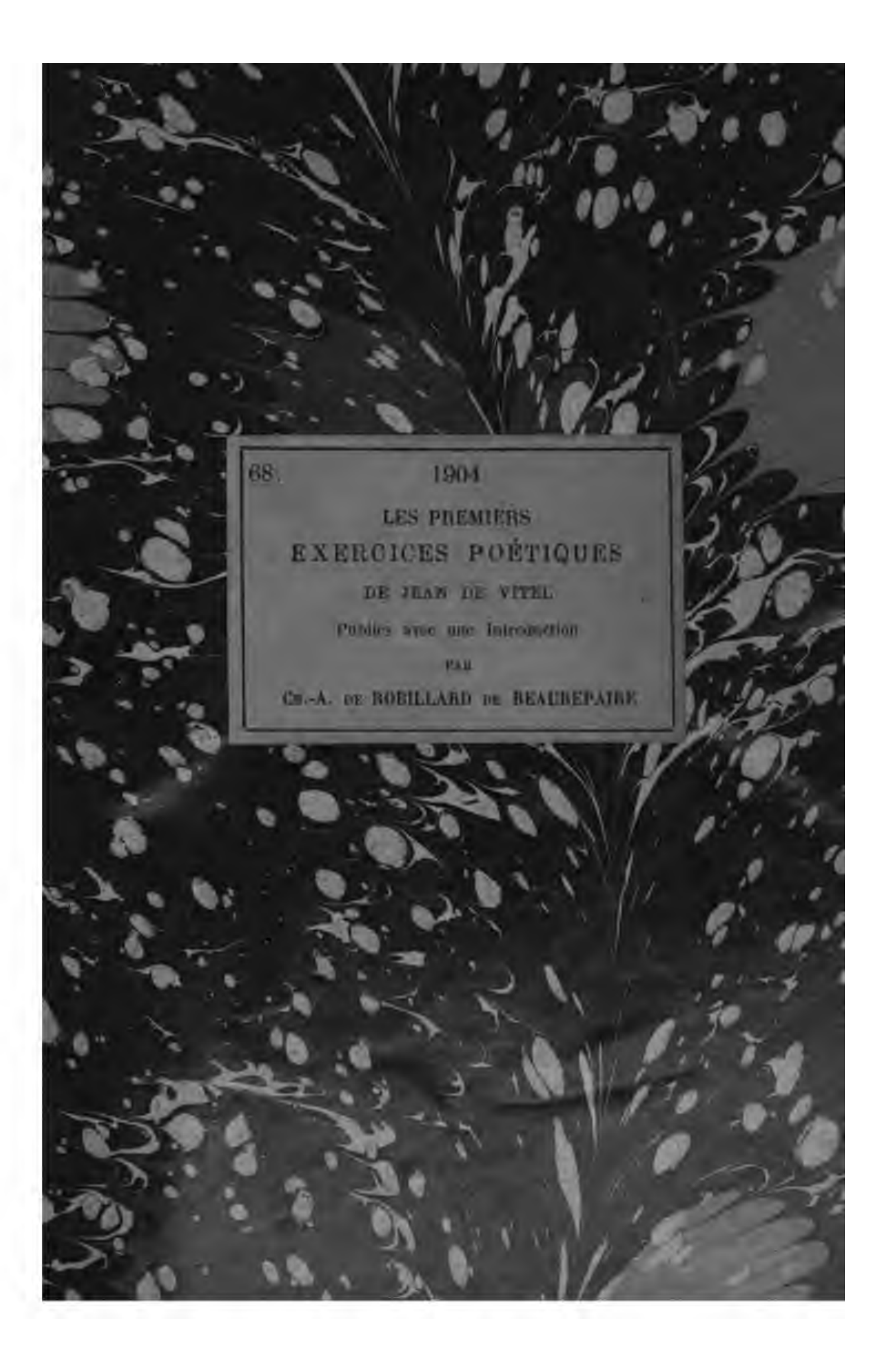
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A
726,415


UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST



5672p


68.
1904
LES PREMIERS
EXERCICES POÉTIQUES
DE JEAN DE VITEL
Publiés avec une Introduction
PAR
Ch.-A. de ROBILLARD de BEAUREPAIRE

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES NORMANDS

N° 11

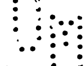
—

M. A. BEAUCOUSIN

LES PREMIERS

EXERCICES POÉTIQUES

DE

JEAN DE VITEL 

Publiés avec une Introduction

PAR

CH.-A. DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE



ROUEN

IMPRIMERIE LÉON GY

—

MDCCCCIV

INTRODUCTION

Un érudit normand, à qui l'on doit bien des pages curieuses et attachantes sur les poètes de notre ancienne province, avait édité, en 1861, un volume de vers intitulé : *La Prinse du Mont-Saint-Michel, de Jan de Vitel, poète Avranchois* (1), suivie de deux autres poésies du même auteur : *L'Eclogue dressé sur l'accueil de messire Georges Pericart, evesque d'Avranches, lors qu'il fit son entrée en ladite ville*, et le *Discours à Messieurs d'Avranches*. Ces pièces ne forment pas le tiers de l'ouvrage des *Premiers Exercices poétiques*, paru à Paris en 1588, et dont la Société des Bibliophiles normands présente aujourd'hui une réimpression intégrale. Cette réédition avait été réclamée, il y a plus de quarante ans, par M. Le Héricher, qui, dans son compte rendu de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*, exprimait le regret que l'éditeur n'eût pas profité de cette publication, « soignée, correcte, bien élucidée pour la partie biographique, et d'une exécution typographique qui faisait honneur à M. Tribouillard, pour donner un Vitel complet, dont il reste si peu d'exemplaires » (2).

(1) La *Prinse du Mont-Saint-Michel de Jan de Vitel, poète Avranchois*, publiée avec une introduction et des notes par E. de Robillard de Beaurepaire ; Avranches, Auguste Anfray, 1861, in-12, 42-46 p. Ce volume, imprimé chez H. Tribouillard, ne fut tiré qu'à 200 exemplaires.

(2) *Bulletin du Bouquiniste*, 1861, 5e année, 2e semestre, pp. 451-458.

104240

Une courte introduction ayant paru nécessaire, nous aurons recours pour la rédiger aux différentes études (1) dont ce poète a déjà été l'objet et, en particulier, à la notice de M. Eugène de Beaurepaire.

Après avoir rappelé brièvement les faits, peu saillants, que l'on a pu recueillir sur la vie de Vitel, nous étudierons le poète, et nous fournirons quelques indications sur l'intérêt et la rareté des *Premiers Exercices* au point de vue spécial du bibliophile.

La biographie de Jean de Vitel est assez obscure. Si certaines de ses poésies nous font connaître le lieu de sa naissance et quelques particularités sur sa famille et sur sa jeunesse studieuse et errante, nous n'avons, par contre, rien trouvé de précis sur ce poète postérieurement à son départ de Condac pour Paris, où il publia ses poésies. Vitel, qui devait être très jeune à cette époque, retourna-t-il, en quittant la capitale, dans l'Avranchin, et entra-t-il dans les ordres, comme on l'a pensé ? Cela est vraisemblable pour des motifs que nous aurons à examiner, mais, un point semble

(1) Nous avons consulté également : *Bibliothèque française ou Histoire de la littérature française*, par M. l'abbé Goujet, tome XIII, pp. 275-286 ; *Notice sur Jean de Vitel, poète avranchois*, par T. Boyssou, lue à la séance publique annuelle de la Société d'Archéologie d'Avranches et de Mortain, le 23 mai 1844, publiée dans le *Bulletin* de cette Société ; articles sur Jean de Vitel, de M. Edouard Le Héricher : 1° dans l'*Avranchin monumental et historique*, tome I, pp. 407-415 ; 2° dans le *Bulletin du Bouquiniste*, Paris, 1858, 1er semestre, pp. 101-103, et 3° enfin, l'article bibliographique cité plus haut, inséré également dans le *Bulletin du Bouquiniste*.

certain, le parti qu'il prit de renoncer à la poésie. Le titre qu'il avait donné à son recueil, le désir qu'il avait toujours manifesté de rester fidèle aux muses et certaines allusions à des sujets qu'il voulait traiter (1), indiquaient bien qu'il avait eu, au moins pendant quelque temps, l'intention de rester poète ; or, nulle part on ne trouve mention d'autres vers que ceux que nous rééditons aujourd'hui.

Jean de Vitel naquit à Poilley (2), paroisse de l'ancien diocèse d'Avranches, à l'ombre « des grands bois de Lentilles », où se trouvait, comme il le dit dans ses vers,

Le manoir qui fut mon bers quand tout premièrement
Je humé la clarté des feux du firmament
Manoir qui m'est vrayment plus cher et delectable
Que nous seroit d'un Roy le palais admirable (3).

(1) A la fin de l'*Hymne à Pallas*, s'adressant à Charles de Bourbon, il dit pp. 20 et 21 :

« Qu'il vive sur la terre et au ciel fleurissant
Embrasse luy si bien et l'estomac et l'âme
De la brulante ardeur de ta divine flame
Qu'il me daigne œillarder de sa douce faveur
Affin que quelque iour ie corne en son honneur
D'un esclatant airain, la race valeureuse
De ton Troyen Normas........... »

(2) Poilley, commune du canton de Ducey, arrondissement d'Avranches. En 1574, la seigneurie de Poilley appartenait à Robert du Bois, seigneur de Saint-Quentin et de Précey. La famille du Bois l'a possédée pendant tout le XVII[e] siècle. Vitel a dédié un de ses sonnets à Robert du Bois.

(3) *Prinse du Mont-Saint-Michel*, p. 33.

Lentilles est un village situé à peu de distance de la rivière de la Sélune, dont certains coins, au-delà surtout de Ducey, sont des plus pittoresques. On voit encore, dans cet endroit, une vieille ferme dont le principal corps de bâtiment a conservé des fenêtres à meneaux et de grandes cheminées de granit. Si l'on prenait les vers de Vitel à la lettre, ce serait dans ce manoir qu'il aurait vu le jour. Nous savons cependant qu'en 1574, le propriétaire de ce petit fief n'était pas un Vitel, mais noble homme Robert du Homme (1), qui rendait aveu, cette année-là, à Robert du Bois (2), seigneur de Saint-

(1) Ce Robert du Homme était seigneur du Mesnildré, Saint-Ursin, Saint-Léger, Granville et Soligny. Il est assez naturel que Vitel ait dédié une poésie à ce personnage, car, non seulement Robert du Homme était propriétaire du fief de Lentilles, mais, de plus, il était seigneur patron de Granville. C'était donc à lui qu'un oncle de Vitel, curé de Granville, devait sa nomination à cette cure. En 1596, le fief de Lentilles était possédé par noble homme François Néel, seigneur de Tierceville, comme père et tuteur de Louise Néel, sa fille, issue de son mariage avec Jacqueline du Homme. Celle-ci lui avait, en effet, apporté en dot les terres de Mesnildré, de Saint-Ursin, de Saint-Léger, de Granville, de Saint-Jean-des-Champs et de Soligny. En 1631, Lentilles devint la propriété de noble homme Thibaut Le Mercier, écuyer, seigneur de la Touche, en sa qualité d'héritier en partie de feue noble dame Louise Néel. Cette famille Le Mercier resta pendant plus d'un siècle en possession du fief de Lentilles. Cette terre de Lentilles, citée deux fois par Vitel, était d'une importance assez considérable : il y avait un manoir seigneurial, un colombier et quelques bois de haute futaie dont parle le poète. (*Notes extraites des titres de propriété.*)

(2) La famille du Bois était la famille la plus importante de la paroisse de Saint-Quentin.

Quentin et de Precey. Ajoutons que, parmi les propriétaires successifs de Lentilles, on n'en rencontre aucun du nom de Vitel, tandis qu'on trouve plusieurs Vitel parmi les propriétaires bordiers (1).

Vitel, qui ne semble pas être né dans une gentilhommière, ne nous paraît pas non plus pouvoir être qualifié de noble, malgré la particule dont il fait précéder son nom. Jamais on ne trouve, en effet, son nom suivi du mot écuyer, pas plus dans ses vers où il nous entretient de sa famille, que dans un registre des baptêmes, mariages et inhumations de la paroisse de Poilley où figure souvent quelqu'un des siens.

On peut placer la date de la naissance de notre poète au 17 février 1569, si l'on se reporte à l'acte de baptême (2) suivant relaté dans le manuscrit dont nous venons de parler : « *Anno 1569. XVII Februarii, uxor Stephani Vitel habuit unum filium nominatum Jan et elevatum in sacris fontibus per fratrem Philippum Dufresne presbyterum et Johannem de la Ferrière scutiferum et uxorem Bartholomei Pican.* »

Ce document paraît s'appliquer à notre poète, et les noms

(1) Dans un aveu de 1574, il est question de maître Noël Vitel et de Barthélemy Vitel, dont les propriétés bordaient le domaine non fieffé de la seigneurie de Lentilles ; dans un aveu de 1596, il est également question des hoirs de défunt Etienne Vitel et de Barthélemy Vitel, et enfin, dans un aveu de 1681, on voit cités François et Gilles Vitel.

(2) Boyssou, dans sa notice sur Jean de Vitel, fait naître ce poète en 1560.

de Philippe Dufresne et de Jean de la Ferrière sont à noter. L'abbaye de Montmorel (1), de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, détruite à la Révolution, était située sur le territoire de la paroisse de Poilley. Vitel, dans ses vers, nous rappellera le souvenir de quelques bienfaiteurs de ce monastère, et il dédiera une longue poésie à un des abbés, messire Jean Louvel (2). Un des religieux de Montmorel était prieur-curé de Poilley, et ce fait explique la présence du frère Philippe Dufresne à l'acte que nous venons de citer.

Jean de la Ferrière (3), dont nous trouvons également le

(1) Monastère fondé en l'honneur de la Sainte-Vierge, vers 1170, par Rodulphe, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, qui donna le terrain nécessaire pour l'édifier. Il ne reste rien d'intéressant aujourd'hui de Montmorel, dont l'église abbatiale était remarquable.

(2) Jean III Louvel gouverna l'abbaye de Montmorel de 1578 à 1594, époque à laquelle il se désista en faveur de Robert III Morel. Vitel a dédié une poésie à Jean III Louvel.

(3) Dans le dénombrement de la noblesse dressé par Jean-Jacques de Mesme en 1598 et 1599, on trouve : « François de la Ferrière, fils de Guyon, d[t] à Poilley, sergenterie Pigace, a pour fils Jean, veu ses titres jouira » (*Annales civiles, militaires et généalogiques du pays d'Avranches*, par l'abbé Desroches, p. 39). Chamillard mentionne deux familles de la Ferrière : une qui porte comme armoiries : *de sable à six fers à cheval d'argent* 3, 2 *et* 1, et une autre *d'or, à six fers à cheval d'azur, cloués d'argent* 3, 2 *et* 1. Je crois que c'est à cette dernière famille que se rattache les de la Ferrière dont parle Vitel, car, on voit mentionner un François, fils de Jean, qui épousa demoiselle Vincente Le Pelley *alias* de Poilley.

nom à la suite de celui de ce religieux, appartenait à une importante famille de Poilley dont Vitel a exalté les vertus et l'héroïsme ;

> François le Grand, monarque des François
> Cogneut aussi leur vaillance indomtable
> Quand le Lys d'or carguoit l'aigle de sable

Ces vers sont extraits du *Discours à Messieurs d'Avranches*, où Vitel chante tour à tour la beauté de cette ville, ses illustrations guerrières, religieuses et judiciaires, et où il est amené à nous parler des siens et de ses maîtres. Il n'y fait aucune allusion à son père ni à sa mère, ce qui donne lieu de supposer qu'il était resté orphelin jeune ; mais il nous parle d'abord de son oncle, « veillant Berger du troupeau de Granville », qui l'avait guidé « chez le saint chœur neuvain, et qui fut inhumé au tombeau de sa chère famille », et ensuite de deux de ses parents « qui dormaient dans l'église d'Avranches ».

Il s'étend assez longuement, toujours dans la même poésie, sur deux autres membres de sa famille, hommes d'esprit et grands voyageurs.

> Le moins âgé, en l'ardeur de son sang
> Qui ia desia prenoit sa place au rang
> Des bons esprits que la France nous donne
> Brocha hélas ! soubs la mort trop felonne
> En son beau may, et eust pour son tombeau.
> Paris sans pair.

L'autre mourut à Rennes, après avoir éprouvé beaucoup de

chagrins, laissant à Vitel « seulement un deuil amer pour tout advancement » ;

Ainsi voilà (dit-il) comme veuf de Pilote
A la mercy d'Aquilon mon nau flotte
Je suis tout seul en travail à ramer
Dessus le dos d'une terrible mer,
Tousiours le ciel y darde son orage
Et tous les vents y aigrissent leur rage
J'ay beau remplir l'air de cris et de pleurs
Personne hélas ! n'accourt à mes clameurs.

Notre poète, qui avait commencé à travailler avec son oncle, le curé de Granville, paraît avoir fait ses études à Rennes, où il avait trouvé deux professeurs qui exercèrent sur lui une sérieuse influence : Symon Simson (1), professeur de langue latine et de grammaire, et Mᵉ Michel Mauclerc (2), bachelier en la Faculté de Sorbonne, qui enseignait sans doute la philosophie et la théologie. Vitel était sorti du cours de ce dernier l'âme remplie de grands sentiments sur l'immortalité de l'âme et sur la vanité des choses humaines.

Il n'eut pas moins à s'applaudir de la direction de Jean Tyriot, bachelier de la Faculté de Sorbonne, dont il vante le talent et les vertus dans une complainte adressée à Bertrand Guérin, « Breton de Lamballe », vraisemblablement un de ses anciens condisciples. Mais la peste qui éclata à Rennes

(1) Il était chanoine de Saint-Quentin, en Picardie, quand Vitel lui dédia une ode.

(2) Vitel nous apprend qu'il était Parisien.

et qu'il devait retrouver dans le pays de Vannes, le contraignit à s'éloigner de la capitale de la Bretagne et à

prendre chemin
Non sans grand' desplaisance
Vers la basse Celtique
Sus Condac Armorique.
Ou la muse divine
De mon cher Vivien
M'allume la poictrine (1).

Pour quel motif fixa-t-il sa résidence à Condac (2) ? On ne saurait le dire. Fut-il précepteur dans quelque famille comme ce Jean de Larcher (3), auteur du *Sacré Hymen du berger*

(1) Ode à Symon Simson.

(2) Il nous paraît impossible de placer Condac dans la Charente, comme l'ont indiqué plusieurs auteurs. Condac semble bien devoir être placé auprès de Vannes. Dans l'ode à Symon Simson, Vitel nous parle de Condac Venetois. D'après le *Dictionnaire topographique du département du Morbihan*, par Rosenzweig, nous voyons que le ruisseau de Liziec est dit aussi du Moulin-de-Lesnevé, de Lestang-de-Gornay, du Moulin-de-Caradec, du Vieux-Moulin, de *Condat* ou de Trehulan ; ce ruisseau arrose Elven, Treffiean, Saint-Nolff, Monterblanc, Saint-Avé et Vannes. On peut penser que par Condac Vitel a entendu les bords de ce ruisseau de Condat. Il aurait donc habité avec Vivien les environs de Vannes, ou même cette ville, « ce havre Venetois » dont il quitta « les Venetoises tours » lorsque la peste y éclata. Il se retira alors à Muzillac, grande paroisse située à vingt-cinq lieues de Vannes, où il « planta son séjour », sans doute pour peu de temps.

(3) Jean de Larcher avait fait ses études à Angers, et il avait été en Bas-Poitou comme précepteur du fils de Mme Claude de la Haye.

Dorothéon et de la belle Horénée (1), que M. Gasté nous a fait connaître et qui était le compatriote et presque le contemporain de Vitel ? Cela me paraît assez peu probable, puisque notre poète ne fait aucune allusion à une occupation de ce genre. Il nous parle, dans l'élégie *sur la peste de Vennes*

> Du doux Condac, et ses mollets ombrages
> Ou Escolier avec les oyseaux
> Qui gringotoient leurs ramages nouveaux
> Mignardement, avec les Naiades,
> Avec leurs sœurs les gentilles Dryades
> Ie repetois dessus le violon,
> Dessus la harpe, et le luth ma leçon.

Il nous entretient aussi de l'intimité dans laquelle il vécut avec ce poète Vivien (2) qu'il a aimé, chanté et pleuré avec des accents empreints d'une véritable sincérité, et dont il a résumé la vie dans la prosopopée *du Défunt au Passant*, où il lui fait dire :

> Angers fut mon berceau
> D'où sortant ie choisy Paris pour mon Parnasse
> Et quand i'eu plus avant allongé la fillace
> De l'âge fleurissant, en mon avril nouveau

(1) *Le / Sacré Hymen / du berger Dorothéon / et de la belle Horenée / avec autres œuvres divers de I. de Larcher / Avranchinois / a / la memoire et altesse de Madame la / marquize de Royant / a / Nantes / chez Pierre Dorion / impri / meur ordinaire du Roy / M. D. C. II.* M. Gasté a publié en 1901, une intéressante notice sur l'œuvre de ce Normand.

(2) Ce poète n'est connu que par les poésies de Vitel.

Le doux Clain à Poictiers m'abreuva de son eau
Et la loy façonna de mes beaux ans l'audace
D'où scavant au mestier de l'Apollon Francois
Je vins brusque surgir à ce port Venetois...

Le port Vénétois, c'était Condac, où Vitel et Vivien furent heureux de se livrer ensemble aux douceurs de la poésie; mais cette intimité fut interrompue par la mort de Vivien, qui disparut avant d'avoir eu le temps de publier ses œuvres.

Dans le *Tombeau de Jean Vivien*, dédié à Jean de Rouen (1), Vitel n'avait pas seulement pour but de vanter les mérites d'un poète qui

a si hault corné la grave Tragédie
Qu'il mérite à bon tiltre entrer en la partie
Des tragiques Français et bref il estoit tel
Qu'il est digne a iamais d'un honneur immortel.

Il voulait surtout déterminer la veuve de son ami à publier les œuvres que ce dernier avait laissées manuscrites, et il la menaçait de reproches amers pour le cas où elle refuserait de se conformer à son désir.

Et bref si tu veux estre entre les immortelles
La premiere qui ayt les louanges plus belles,

(1) Jean de Rouen fut professeur, à Paris, au collège d'Harcourt et précepteur du fils naturel de Charles IX, le duc d'Angoulême. Il devint recteur de l'Université de Paris, et il fonda à la Sorbonne une chaire de théologie. Il mourut, vers 1620, à un âge avancé. On a de lui quelques discours latins qui ont été imprimés en partie.

Qui ayt le plus de loz, de renom et d'honneur,
Fay que les doctes vers que ce meilleur harpeur
A chanté si souvent, pour faire à tous paroistre
Tant au luysant contour qu'à ce tenebreux cloistre
La gloire et la vertu de ton nom tout divin
Qu'il a si hault vanté que le Prince Devin
A peine pourroit mieux, corner, chanter ou dire
De son cor, de son luth et de sa douce lire
Jay dis-ie qu'ils ne soient comme les animaux
De ce terrestre champ moissonnez par la faux
Du Tans ravage tout. Pren garde que l'Envie
Ne le prive bien tost d'une éternelle vie
Si cette perte arrive elle viendra de toy.

La mort de Vivien affecta très douloureusement notre poète et contribua à lui faire abandonner la Bretagne et peut-être aussi la muse, à laquelle il était, croyons-nous, moins attaché qu'il le disait. Dans son *Recueil*, c'était bien à la poésie qu'il faisait profession de consacrer sa vie, mais il manifesta trop d'hésitation pour que nous soyons convaincus de la sincérité de sa vocation poétique. Dans le *Discours d'un songe*, dédié à messire Julien de Saint-Germain (1); dans le *Discours à Pierre d'Alençon*, dans l'*Elégie adressée à Louis de Brézé*, évêque de Meaux, d'autres carrières, où menait notamment l'étude du droit, semblent un moment obtenir ses préférences.

(1) Julien de Saint-Germain, nommé en 1586 abbé commendataire de Chally, abbaye de l'ordre de Citeaux, située près de Senlis. Confesseur d'Henri III, il avait offert à son royal pénitent un ouvrage écrit en français, renfermant « des prières et de pieux élans de l'âme vers Dieu, tirés des psaumes. »

Affin que n'ayant plus (disait-il) le bonnet d'Escolier
Ie puisse me hauser par un autre escalier
En l'ordre de ceux-là, qui par leur eloquence
Defendent le bon homme encontre la grevance
Qu'un rusé chiquanneur luy vient faire en procès
Qui veut éterniser par mille et mille excès.

Il avait beau protester de sa volonté de rester poète, la qualité des personnages auxquels il offrait ses vers et les appels, peu dissimulés, qu'il adressait à leur protection, montrent bien qu'il attendait d'eux autre chose que de vains compliments.

Le *Dialogue entre l'Ombre de Vivien et l'Auteur* vient à l'appui de cette conjecture. Il nous autorise à penser qu'en dépit de ses affirmations, Vitel eût accepté volontiers une position lucrative. Voici, en effet, le langage qu'il s'est fait adresser par l'Ombre de son ami :

Embrasse la Sorbonne et, devenu docteur
Presche le peuple et fais saintement ton office
La libérale main du Roy ou d'un Seigneur.
T'empeschera le dos d'un riche bénéfice.

Le *Dialogue* était dédié à l'abbé de Montmorel, Jean Louvel, à qui ne pouvait échapper une allusion aussi transparente.

Dans la même pièce de vers, nous trouvons cette autre recommandation, non moins significative :

Garde toi, si tu peux, de porter sur le dos
Tout courbé, haletant le faix du mariage
Si tu veux maintenir ton esprit en repos
Et passer en plaisir tout le temps de ton âge.

Pour bien comprendre cette allusion, il faut dire que Vitel avait été plus ou moins compromis à Condac dans une intrigue galante sur laquelle il ne s'est jamais expliqué clairement. Il l'avait regardée d'abord comme un motif d'inspiration ; plus tard, au contraire, il se la reprocha, ainsi qu'on le voit par les vers que nous venons de citer et par ceux-ci que nous empruntons au *Discours à Pierre d'Alençon :*

Ie veis biẽ, mais trop tard, que ie m'estois mespris
Quãd suyvãt mõ ardeur ie meis presque à mespris
Tes avertissements. Ie ne demeuray guere
Sans estre environné d'une double misere.
Amour premièrement, voyant que i'addorois
Seulement Apollon, et que ie desdaignois
Son feu, et tous les traits qu'il porte en sa cadrelle
Fit tant par son astuce et sa traitre cautelle
Qu'il me prist à ses rets et sa meschanceté
Voulut lors asservir ma chere liberté.

Cette aventure explique, peut-être autant que la peste, le parti que prit Vitel de quitter Condac et de venir à Paris. Il suivait, d'ailleurs, en agissant ainsi, les conseils qu'il se fait donner en ces termes par son ami l'avocat Pierre d'Alençon :

Laisse moy de Condac les flots tempestueux
Et vien avecques moy singler dessus la Seine.

Quelles furent les occupations de Vitel à Paris ? On l'ignore. Mais, ce qui est certain, c'est que, plus heureux que son ami Vivien, il eut la satisfaction de faire imprimer son *Recueil*

de Poésies, très vraisemblablement aidé, pour la dépense, par quelque grand personnage dont il avait vanté les mérites.

Ses *Premiers Exercices poétiques* furent publiés en 1588, et il les donnait comme une œuvre de début, en attendant d'autres volumes qui paraîtraient prochainement. Comme on ne trouve plus mention de Jean de Vitel à partir de l'année 1588, quelques auteurs ont pensé qu'il mourut très jeune. M. E. de Beaurepaire n'est pas de cet avis, et il base son opinion sur les registres de la paroisse de Poilley, où l'on voit figurer un Jean Vitel, prêtre en 1595, 1596, 1597, 1602 et 1605. En 1602, notamment, un Jean Vitel concourait à la célébration d'un annuel à l'intention de Me Philippe Dufresne, religieux de Montmorel, le même qui avait baptisé notre poète.

Bien que plusieurs membres de cette famille Vitel aient pu porter ce nom de Jean, le parti pris par l'auteur des *Premiers Exercices poétiques* de revenir dans son pays et d'entrer dans les Ordres, n'a rien qui soit de nature à nous surprendre. On peut même supposer que notre poète avait fini par regarder son volume de vers comme une erreur de jeunesse, et que, devenu plus grave, il avait renoncé à taquiner la muse.

Normand par le cœur, Vitel semble cependant avoir été attaché, par ses relations littéraires plus particulièrement, avec la Bretagne, l'Anjou et le Poitou. Très versé dans l'étude des poètes anciens, il vantera surtout parmi ses contemporains son ami Vivien, qu'il appelle le cygne angevin, et Ronsard, dont il fut l'admirateur passionné et le disciple respectueux.

Dans le *Discours d'un Songe*, il s'écrie :

Ie voy le docte Homere
Qui corna le premier de la troppe guerriere
Ie voy le grand Virgile et ce grave Ronsard
Qui ne cedent en rien à ce gregeois vieillard.

Comme son glorieux modèle, il s'exerça à tous les genres de poésies. Ronsard avait composé des poèmes tels que la *Franciade* : Vitel écrivit également un poème, la *Prinse du Mont-Saint-Michel*. Ronsard est l'auteur d'odes, d'églogues, d'épitaphes, de sonnets, etc. : Vitel écrivit à son tour des odes, des églogues, des tombeaux, des sonnets, etc., mais il ne méritait pas pour cela l'éloge que fait de lui Etienne Marcel dans un quatrain, où l'exagération semble poussée à l'extrême limite. Vitel, d'après ce poète, serait le continuateur de Virgile et de Ronsard.

Ce premier coup d'essay que nous dõne ta lyre
Promet assez Vitel, que ton poulce et ta voix
Pourroient bien quelque iour encore faire bruire
Les airs que le Thebain légua au Vandomois.

Parmi les autres compliments qui lui furent adressés suivant le goût du temps, nous trouvons : des vers latins de Jean Dorat (1), l'un des membres de la Pléiade ; des vers

(1) Dorat avait été nommé, en 1560, professeur de langue grecque au Collège royal ; il s'était démis de cette place, après quelques années d'exercice, au profit de son gendre, Nicolas Goulu. Il mourut, à Paris, le 1er novembre 1588, l'année même où parurent les *Premiers Exercices poétiques*. Dorat a laissé un recueil de poésies latines.

grecs de Nicolas Goulu (1), gendre et successeur de Dorat dans la chaire de grec au Collège royal, et des vers français de Fonteny (2), poète et auteur dramatique de la fin du xvi[e] siècle.

L'*Hymne de Pallas* est la première pièce du *Recueil de Vers* de Vitel. Elle est adressée à Charles de Bourbon (3), cardinal de Vendôme, archevêque désigné de Rouen, sous la protection duquel est placée l'œuvre entière par une dédicace, en forme de sonnet, que l'on trouve au début du volume.

Cette *Hymne de Pallas* est une œuvre bizarre, remplie de personnages et de scènes mythologiques, dans laquelle le poète a eu surtout pour but, en vantant Pallas comme déesse des arts, de faire l'éloge d'un personnage qui pourrait être pour lui un utile protecteur.

La *Prinse du Mont-Saint-Michel*, qui vient ensuite, est dédiée au très valeureux seigneur de Vicques (4), dont le

(1) Né en 1530 et mort en 1601 ; il a laissé plusieurs ouvrages en latin et en grec, tant en prose qu'en vers.

(2) Jacques de Fonteny, poète et auteur dramatique, qui a écrit les *Esbats poétiques*, Paris, 1517, in-12 ; des anagrammes et des sonnets dédiés à la reine Marguerite, Paris, 1606, in-4°, etc.

(3) Charles de Bourbon est un personnage trop connu pour que nous ayons à nous étendre sur lui. Il a été mis au nombre des pasteurs de l'Eglise de Rouen, bien qu'il n'ait pris possession de son archevêché que par procureur. Neveu du cardinal de Bourbon, surnommé le roi de la Ligue, il fut également cardinal et mourut le 31 juillet 1594, à l'âge de trente-deux ans.

(4) Chamillart indique que les de la Moricière, sieurs de Vicques, portaient comme armoiries : *d'argent, à deux chevrons de gueules,*

poète s'engage à chanter les exploits; car, comme il le dit à son héros, dans le sonnet qui précède ce poème, il eût été

> Fasché de voir manger à la lime du Tans
> Le généreux exploit de votre grand prouesse
> Que vous fistes d'un cœur tout bouillãt d'allegresse
> Estant au may de vostre beau Printans.

L'évènement qui inspira notre poète est un des plus émouvants de l'histoire de la célèbre abbaye. Rappelons-le en quelques mots. Le 22 juillet 1577, jour de la fête de la Madeleine, une troupe de religieux et d'habitants du Mont-Saint-Michel étaient partis en pèlerinage du côté de Pontorson. Profitant de l'abandon où se trouvait le Mont, un certain nombre de soldats, envoyés par le sieur de Touchet, gentilhomme protestant, purent pénétrer dans la place grâce à l'habit de pélerins qu'ils avaient endossé, se rendre à

accompagnés de trois trèfles en sinople. Vitel, à la page 46 de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*, nous dit en parlant des armoiries de de Vicques :

> « Print ses greves d'argent, a beaux clous d'or fermees
> De trefles, de sinople et de chevrons semees. »

Cette famille était originaire de la paroisse de ce nom, située aux environs de Falaise. M. Laisné a pensé que l'Enseigne de Matignon, Louis de la Moricière, le héros de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*, était venu s'établir dans le pays de l'Avranchin, à la suite des mouvements militaires produits par les guerres de religion. Il y avait fait un mariage avantageux en épousant Esther Le Tessier, qui lui avait apporté en dot la terre de Lillemanière.

l'église, entendre la messe et se précipiter sur les religieux qui s'y trouvaient. En sortant, ils firent comprendre par signe au sieur de Touchet, qui attendait aux abords de la grève, que le moment était propice pour faire avancer ses cavaliers. Celui-ci se conforma à cet avis, mais il éprouva à l'entrée du Mont une grande résistance de la part des habitants, indignés de la conduite des envahisseurs. Sur ces entrefaites, Louis de la Moricière, sieur de Vicques, qui se trouvait à son château de l'Ile Manière, avait été mis au courant des intentions de Touchet, et il accourut avec ses soldats sauver le Mont-Saint-Michel.

Dégagée de toutes les descriptions champêtres, de ces souvenirs, profanes et sacrés, qui se confondent à chaque instant, des scènes d'habillement et des adieux du courageux gentilhomme à sa femme, détails qui montrent combien notre poète a voulu imiter l'*Iliade*, l'*Enéide* et la *Franciade*, l'œuvre de Vitel n'est pas sans présenter un véritable intérêt pour nos annales locales. Voisin et sans doute ami des châtelains de l'Ile Manière, Vitel a pu, mieux que tout autre, chanter ce fait d'armes qui avait enthousiasmé sa jeunesse.

Le récit du chroniqueur du Mont-Saint-Michel, Dom Jean Huysnes (1), confirme le récit de notre poète qui a le mérite

(1) *Histoire générale de l'abbaye du Mont-Saint-Michel au péril de la mer*, par Dom Jean Huysnes, tome II, pp. 127-182. Le texte de cette *Histoire*, définitivement arrêté par Dom Huysnes en 1640, est conservé à la Bibliothèque nationale. La citation que M. E. de Beaurepaire avait faite dans l'Introduction de la *Prinse du Mont-Saint-Michel* était empruntée à une copie défectueuse de l'*Histoire*

de préciser certains points de détail de ce brillant fait d'armes.

La troisième pièce de vers, intitulée : *Discours d'un Songe*, est dédiée à messire Julien de Saint-Germain, abbé de Chally et confesseur de Sa Majesté, que Vitel appelle « l'honneur du terroir Avranchin ».

Notre poète, en composant ce *Discours*, a eu pour but d'exprimer la passion qu'il éprouvait pour les muses, en dépit de toutes les difficultés et de tous les obstacles qu'il rencontrait sur sa route. Il se représente visitant en rêve un grand nombre de personnages mythologiques qui lui montrent les difficultés de la carrière qu'il voulait suivre. Après avoir longtemps hésité, il se réveille, décidé plus que jamais à rester fidèle à sa vocation poétique. Il n'avait point oublié de vanter, en passant, Saint-Germain qui, tout jeune,

Se vit le premier entre les plus savans
Au métier d'Aristote

et qui

Iamais ne fut chiche aux soigneux Escoliers
Ainçois leur a fourny de hautains escaliers
Pour hardiz se guinder par une fresche trace
Au chef deux fois cornu de nostre haut Parnasse.

Dans l'*Elégie* dédiée à Louis de Brézé (1), évêque de Meaux,

du Mont-Saint-Michel. Elle diffère sensiblement de celle qu'il publia, en 1872 et en 1875, pour la Société de l'Histoire de Normandie.

(1) Louis de Brézé, trésorier de la Sainte Chapelle, prit possession de l'évêché de Meaux le 31 mars 1554, et fut pourvu de la charge de grand aumônier de France par lettres du 1er juin 1556. Il gouverna

Vitel développe le même thème que dans le *Discours d'un Songe*. Là encore il s'est posé une série d'objections qui ont paru un moment triompher de sa résolution de rester poète. Il s'y disait disposé à fermer les *Cayers* d'Homère et de Virgile, à ne plus perdre son temps à la « rime gentille ni aux graves discours du fameux Vendomois » ; mais, finalement, il avouait qu'il se laissait aller au découragement et qu'il resterait fidèle aux muses. Il avait espéré aussi qu'un seigneur dorerait ses flûtes et son luth, et il semble avoir eu confiance dans Louis de Brézé, car il écrivait :

Il deffend, il soustient
L'honneur de nostre estat, et large il entretient
Presque tout nostre Hostel. Sa benigne largesse
Est suffisante assez pour tenir ta ieunesse
Tousiours à notre suite. Or va donques vers luy
Et luy monstre hardiment l'ulcere de l'ennuy
Qui dévore ton cœur. Il est benin, affable..... (1).

Nous n'insisterons pas sur les deux idylles imitées de Théocrite, que l'on trouve ensuite, et qui sont précédées chacune d'un sonnet, l'un dédié à Barnabé Brisson, président au Parlement de Paris, qui devait mourir d'une façon si tragique le 15 novembre 1591, et l'autre à François Eschard (2), avocat

l'église de Meaux jusqu'en 1565, époque à laquelle il démissionna, et fut remplacé par Jean de Tillet. Il prit de nouveau possession de son évêché en 1570, et mourut à Paris, le 15 septembre 1589. Il fut inhumé dans sa cathédrale.

(1) *Elégie*, p. 96.

(2) François Eschard, sieur du Gourrel, avocat au Parlement de Normandie. François Péricard, autre avocat, résigna en sa faveur

au Parlement de Normandie, dont le nom se trouve lié à l'histoire de l'abbaye de Montmorel.

L'*Eclogue dressée sur l'accueil de Messire Georges Péricart* (1), *Evesque d'Avranches, lorsqu'il fit son entrée en ladite ville*, est intéressante au point de vue de l'histoire locale et ne manque pas d'un certain mérite littéraire.

C'est un dialogue entre Avranchin ou l'évêché d'Avranches, qui nous est représenté sous les traits d'un vieux pâtre « hardiment et rudement dessiné » ; Michau, qui n'est autre que le Mont-Saint-Michel, et Morelot, qui personnifie l'abbaye de Montmorel. « C'est, écrit M. Le Héricher, le chef-d'œuvre de Vitel, inspiré par le souvenir du lieu natal, les émotions du cœur et le sentiment de son patriotisme, fier de ces trois grands établissements de son pays (2). »

son office de conseiller aux hauts-jours à l'Archevêché, 14 mars 1583 (Tab. de Rouen). Traité de mariage, 9 avril 1583, entre François Eschard, avocat au Parlement, fils de noble homme Jean Eschard, sieur de la Louyère, et de défunte Jeanne Arondel, d'une part, et Marguerite Le Febvre, fille de noble homme Pierre Le Febvre, sieur d'Ectot, et de Suzanne Le Remere. François Eschard, trésorier de la paroisse Saint-Sauveur de Rouen, de Pâques 1609 à Pâques 1610. Sa veuve, Marguerite Le Febvre, vivait encore en 1637. Leur fils, Robert Eschard, écuyer, sieur de Commanville, devint conseiller secrétaire du Roi à Rouen. — Trois Eschard furent successivement abbés de Montmorel.

(1) Georges Pericard, membre du Parlement de Normandie, abbé de Saint-Julien de Tours et de Saint-Etienne de Caen, fut promu, en 1583, à l'évêché d'Avranches. Il mourut jeune, en 1587, et fut inhumé dans la chapelle Saint-Georges de la cathédrale d'Avranches.

(2) Le Héricher, *Bulletin du bouquiniste*, 1861, 5e année, 2e semestre, pp. 451-453.

Ces trois personnages s'entretiennent de l'arrivée du nouveau prélat : la campagne, qui était désolée et stérile, a retrouvé toute sa fraîcheur, toute sa richesse et toute sa beauté, car Pan a eu compassion de ce coin normand et

« Il luy a envoyé, des préaux Rouennois
Le grand Pericartin, pour ses champs Avranchois
Deffendre des larrons, pour paistre ses chevrettes,
Par les riants tapis de joyeuses herbettes
Et si bien les garder que le loup ravissant
N'ira plus desormais de leur chair se paissant. »

Dans la bouche de Morelot, je relève l'éloge d'Avranches :

« Bon Pasteur Avranchin qu'heureuse est ta vieillesse
Ie pense qu'en un iour tu as plus de liesse
Que ceux-là à qui l'or enserre les cheveux
D'un beau cercle luisant, qui tiennent dessoubs eux
Un grand empire enflé d'honneur et de richesses,
N'ont en un an entier.....

Après les odes dédiées à Achille de Harlay, à Claude Groulart (1), à Jean de Chandon, à François (2) et à Réné (3) de Viete, à Symon Simson, à Michel Mauclerc, à Aimé-Jean

(1) Claude Groulart, chevalier, seigneur de la Cour et de Monville, né à Dieppe en 1551, fut Premier Président au Parlement de Normandie de 1585 à 1607.

(2) Célèbre mathématicien, né en 1539 et décédé en 1603, auquel on doit la découverte de l'algèbre.

(3) Frère sans doute du précédent, indiqué par Vitel comme étant lieutenant du roi en l'Election de Fontenay.

de la Chambre, à Charles d'Angennes, à Gilles Le Compte (1), où l'on trouve çà et là des descriptions heureuses et des particularités intéressantes sur la vie littéraire de cette époque, vient le *Discours à Messieurs d'Avranches*. Cette pièce de vers, qui nous a fourni des renseignements sur la vie du poète, avait été pour lui l'occasion de chanter la ville d'Avranches, qu'il appelle avec juste raison

Pomone la fruitière
Grand arboriste et riche jardinière

et de nous entretenir de ses remparts, du chevalier Féron (2) dont seraient issus les sieurs de la Ferrière, de quelques-uns de ses évêques, saint Léonce (3), saint Aubert (4), saint

(1) On trouve plusieurs Le Conte aux XVI[e] et XVII[e] siècles à Avranches. Bien que ceux que nous avons trouvés s'orthographient différemment, il nous est permis de penser que quelques-uns d'entre eux appartiennent à la famille de Le Compte chanté par Vitel. Aux Archives de la Seine-Inférieure, B. 153, nous trouvons un aveu rendu par Charles Bonyeul, héritier à cause de sa femme, fille aînée de défunt M[e] Gilles Le Conte, sergent geolier et audiencier hérédital de la ville et bourgeoisie d'Avranches, qui avoue tenir, tant en son nom qu'au nom de ses cohéritiers, le fief Le Roy, par un huitième de fief de chevalier. Ce fief s'étendait sur les paroisses de la ville d'Avranches et donnait droit de prendre et de recueillir sur les manants et habitants de ladite bourgeoisie quatre deniers, et par chaque fief de maison et du chapitre d'Avranches dix sols quatre deniers.

(2) Le chevalier Féron est sans doute un personnage légendaire.

(3) Saint Léonce est regardé par certains auteurs comme ayant été le premier évêque d'Avranches.

(4) Saint Aubert fut inhumé dans l'église du Mont-Saint-Michel,

Pater (1), Bourbon (2), Cenalis (3), les deux Cirier (4), et Pericart.

A l'éloge des prélats qui ont honoré le diocèse d'Avranches, succède celui des magistrats et des avocats, car

Peut-on trouver, pour l'estat de Police
Et pour garder l'honneur de la Iustice
Hommes qui soient en leurs mœurs mieux vivans
Et qui soient plus en doctrine scavans
Qu'un de Gardain (5), un grave Le Vicomte (6)

qu'il avait fait édifier vers 709. Son chef est conservé dans l'église de Saint-Gervais d'Avranches où il est l'objet d'une grande vénération.

(1) Saint Pater, saint Paterne ou saint Pair, que Vitel cite après saint Aubert, bien qu'il ait vécu longtemps avant, est le quatrième ou le cinquième évêque d'Avranches, suivant que l'on adopte la liste du *Gallia* ou celle de l'abbé Nicole. Il fonda l'abbaye de Sciscy.

(2) Louis Ier de Bourbon-Vendôme fut nommé à l'évêché d'Avranches par bulles du 17 septembre 1485. Il mourut à Tours le 21 octobre 1510.

(3) Cenalis fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il devint évêque d'Avranches en 1532 et mourut en 1560.

(4) Antoine Le Cirier, doyen de la Cathédrale de Paris, devint évêque d'Avranches en 1560. Il mourut à Paris en 1575 et eut pour successeur son neveu, Auguste Le Cirier.

(5) En 1565, nous trouvons mention de Ch. Gardain et de Louis Arondel, héritiers, à cause de leurs femmes, de feu Me Gilles Le Vicomte. Ce Ch. Gardain était lieutenant particulier du bailli de Cotentin à Avranches. On trouve aussi, au commencement du XVIe siècle, un Thomas de Gardain qui était avocat à Avranches.

(6) C'est probablement Le Viconte ou Le Vicomte qui signa avec l'évêque d'Avranches, Georges Péricard, un règlement pour les pauvres

Un Arondel (1), qui touiours ont fait compte
Des vers sacrés.

Vitel admire également de Hullin, car

Y a-t-il un auquel la douce langue
Discoure mieux et trouve une harangue
Que ce Hullin (2),

et le docte Eschart, qui au Senat rouennois

Comme un foudre et tempeste bruyante
Esbahit toute une troupe escoutante,

La Masure, qu'il faut venir entendre, et un Vallée, également remarquable dans l'art de la parole.

Enfin, après nous avoir parlé de sa famille, Vitel en vient à cet éloge enthousiaste de son pays :

« Ainsy ny a Terre si plantureuse
(Mais en peut-on trouver de plus heureuse

malades le 31 août 1585, V. *Notice sur l'hospice d'Avranches*, par Ch. de Beaurepaire, p. 24 et pp. 87-92.

(1) Il s'agit sans doute de Julien Arondel, sieur de la Bréhoulière, conseiller assesseur au bailliage d'Avranches, qui décéda le 9 décembre 1616 et fut inhumé dans l'église de Subligny, devant le crucifix.

(2) Dans le dénombrement de la noblesse de 1598 et 1599, nous trouvons Jean et Olivier Hullin, fils de Jean, anobli en 1598. Aux Archives de la Seine-Inférieure, B. 153, aveu rendu au Roi pour la noble sergenterie Heraut par Gabriel Hullin, écuyer, sieur de la Huberdière et des Mottets, lieutenant du prévôt général de Normandie, président en l'Election d'Avranches, 2 janvier 1621.

Pour les mortels que celle des Normans?)
Qui arreste onq' la course de mes ans
En ses manoirs,

A la suite de ce discours, il donne six sonnets dont les deux premiers sont dédiés au seigneur du Mesnildray (1), qui était Robert du Homme, et au seigneur de Saint-Quentin-sur-le-Homme, qui était un membre de la famille du Bois (2), dont il tenait à célébrer les exploits, craignant avec raison, que sans le secours de la poésie, ils ne fussent destinés à l'oubli.

« Souvenez-vous pourtant que tous ces braves gestes
Qui vous vont enrollant avec les Célestes
Periront pour le tans, orfelins de renon
S'ils ne sont pas engravez au marbre de memoire
D'une main Poetique, ains vit or la gloire,
Par l'Homericq' ciseau du preux Agamemnon. »

Les autres sonnets sont adressés à M. de la Chattière, à

(1) Le Mesnil-Drey, aujourd'hui commune du canton de la Haye-le-Pesnel (Manche). Le seigneur du Mesnil-Drey était patron d'une des portions de la cure de Granville. Ce Robert du Homme que Vitel chante dans ce sonnet est le même que celui dont il a déploré la mort en vers latins et en vers français.

(2) M. Le Héricher dit qu'il s'appelait Gabriel. D'après un aveu rendu, le 8 juillet 1611, par dame Elisabeth du Bois, veuve de Jean du Bois, écuyer, sieur de la Fresnaye, on voit que la seigneurie de Saint-Quentin avait appartenu avant à Robert du Bois. Cette seigneurie était très importante. Il y avait manoir, chapelle, colombier, droit de pêche, etc., domaine non fieffé de soixante-quinze acres de terre et domaine fieffé de deux mille vergées. (Arch. de la Seine-Inférieure, B. 153).

Jean du Bellay, sieur de la Chantelaye, que Vitel appelle son parent, et à Julien Pelée, jurisconsulte, poète et historien, auquel deux pièces de vers sont dédiées.

Vitel aborde enfin un autre genre de poésie qu'il intitule : « Divers tombeaux et epitaphes », et qu'il fait précéder de ce quatrain :

Que ces Tombeaux, Mnemosyde Carole
Que vous avez gravé sur vostre Mont
Surpassent dans le superbe Mausole
Et tous ceux-là qu'icy les Fevres font.

Ce genre de poésie, en général sans grande valeur littéraire, a, du moins, le mérite de fournir quelques renseignements sur les personnages auxquels ils sont consacrés. Souvent, les tombeaux étaient, à la fin du xv[e] siècle, et pendant le cours du siècle suivant, un hommage rendu par plusieurs poètes qui célébraient à l'envi les uns des autres les vertus d'un personnage illustre dont le décès était récent. Citons, par exemple, ce *Tombeau de feu noble maistre Richard Le Gras* (1) *de Rouen,en son vivant docteur en medecine*, qui parut, chez Estienne Prevosteau, deux ans avant les *Premiers exercices poetiques*, et où une trentaine de poètes rivalisèrent de louanges à l'honneur du défunt.

Le premier des *Tombeaux* composés par Vitel concerne

(1) En 1586, parut également chez Estienne Prevosteau, *les Besongnes et les Jours d'Hesiode Ascraean*, mis en françois par Jacques Legras, de Rouen.

Georges Péricard, évêque d'Avranches, dont le même poète avait chanté avec enthousiasme l'entrée dans la ville épiscopale. Ce tombeau est dédié à François Péricard qui devint, à son tour, en 1588, évêque d'Avranches, après avoir été écolâtre et doyen du Chapitre de cette ville.

On y lit cette description du pays qui reste toujours vraie :

« Ie m'allois pourmenant dedans la belle pree
De cent mille couleurs tout par tout diapree
Des vallons Avranchois : la suyvant nom Daimon
I'advancé peu à peu mes pas vers le sablon
De See tout courbé. Ou ie vey d'adventure
Sans estre decouvert (car la ramee obscure
D'arbrisseaux entassez empeschoit que les yeux
D'aucun eussent cogneu que ie fusse en ces lieux.

Cette partie de la Normandie offre comme autrefois une végétation luxuriante, des vallons frais et gracieux et cette sinueuse vallée de la Sée qu'admirait tant Vitel. Un seul changement important s'est produit dans le paysage : l'herbe a remplacé en certains endroits les sables blancs qui sont à la fois un des charmes et un des dangers des grèves du Mont-Saint-Michel. L'ensemble du pays est aussi moins boisé que jadis, tout en ayant conservé quelques chemins creux et des coins perdus où les poètes pourront continuer à venir rêver.

Le but que se proposait Vitel en composant ce tombeau, était d'unir dans un même éloge les deux frères.

« Car ce grand Pericart n'avoit pas seulement
L'art de battre les nerfs d'un parlant instrument :

Mais aussi avoit-il toute vostre science.
Il n'eust craint d'attaquer Mercure en Eloquence
Il estoit un Scevole et au droit et aux loix
Autant que le Latin il scauoit le Gregeois
Il estoit des premiers en la sacree Escolle
Qui fait bruire de Dieu la divine parolle
Il deffendoit tousiours vostre nom, et benin
Caressoit tous ceux la qu'au ruisseau Pegasin
Vous lavez sainctement.

Nous trouvons aussi des poésies latines dans lesquelles Vitel pleure la mort du sénéchal de Guersans (1), l'auteur de la *Tragédie de Panthée*, et du très noble Robert du Homme, à la gloire duquel il consacre de longs vers dans ce *Dialogue du Passant et de la Noblesse*, où nous recueillons cet éloge du défunt dans la bouche de la Noblesse :

« Son vray nom fut Robert
Du Homme son surnom de vaillance couvert.
Le Ciel versa sur luy la corne d'Amalthée
De vertu, de grandeur, et de gloire comblée.
Il cargua valeureux les scadrons ennemis.
Qui vouloient guerroyer l'equitable Themis,
Boulevart de l'Eglise il supporta son Prince,
Defendit ses subiects et cherist sa province.

Citons encore le Tombeau du poète angevin Jean Vivien, dédié à M. Jean de Rouen, précepteur du très illustre prince Monseigneur Charles, grand prieur de France ; le

(1) Le savant Jules ou Julien de Guersans était né à Gisors. Avocat puis sénéchal de Rennes, il mourut de la peste en cette ville, le 5 mai 1584, âgé de trente-huit ou quarante ans.

Dialogue entre l'Ombre et Vitel, adressé à Jean Louvel, abbé de Montmorel ; la poésie latine sur la mort de ce même personnage, dédiée à Michel Thoulorge; la *Prosopopée du défunt au passant*, qui est un nouvel éloge du poète Vivien, l'*Eglogue sur le trepas de feu Elie Vinet,* l'un des hommes les plus savants du XVI[e] siècle, dédiée à Jean Brassier, théologal de Bordeaux, et à son frère Jacques Brassier, docteur ès-droits et avocat au Parlement de Paris ; les vers français consacrés à l'éloge funéraire de Jacques de Musilac, chanoine en l'église de Saint-Pierre de Vannes et conseiller au siége présidial, dédié à M. Bertrand de Guimacho, chanoine en cette église qui, si l'on en croit Vitel,

« Estoit de la Foy la tour inexpugnable
De Noblesse le fort et rempart imprenable,
Et de la grand Themis le vaillant Protecteur.

Les *Tombeaux* se terminent par la *Complainte d'une nymphe sur le trepas de M. Jean Thyriot,* Parisien, bachelier en la faculté de Sorbonne, et dédiée à Bertran Guerin, Breton de Lamballe. Vitel nous apprend que ce Jean Thyriot, auteur de paranymphes et de discours latins, faisait résonner son luth sur les bords de la Vilaine, ce qui donna lieu de penser qu'il enseigna à Rennes. Il savait, ajoute Vitel,

Le vieil langage Hebrieu, le langage Gregeois
Le Romain, le Tuscan et disert François
L'Aristote, Platon, Demosthène, Euripide,
Virgile, Ciceron, Tite-Live et Ovide.

Il mourut

« Avant qu'aux jours
Qui bornent la moitié de l'espace et du cours
De l'âge des mortels.....

L'on trouve à la suite de la complainte sur Jean Thyriot, des félicitations adressées à Vitel, à propos de ses tombeaux, sous forme de quatrain. Le premier, en vers français, est signé : Robert Berziau, gentilhomme parisien, le second, en vers latins, est signé : Charles Berziau, frère sans doute de Robert.

Le volume se termine par une élégie sur la peste de Vannes, élégie que précède un sonnet dédié à ce Michel de Thoulorge dont nous avons déjà cité le nom, et qui est qualifié de « lieutenant de Saint-Jean de Laulne (1) en Bourgogne. » Nous y relevons ce passage :

« Et moy helas ! qui brusquement saultois
Aus doux fredons de ces Pucelles doctes
Avant que dans leurs solitaires grottes
Ce monstre infect eust ietté son venin,
Ie fuz contraint de me mettre en chemin
La larme à l'œil, quittant les vers bocages
Du doux Condac, et ses mollets ombrages...

Telle est, brièvement résumée, l'œuvre de Vitel où peuvent trouver à glaner ceux qui recherchent les œuvres des poètes du xvi[e] siècle et qui aiment à étudier l'histoire et la langue de cette époque.

(1) Saint-Jean-de-Losne, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or). En 1472, le château de Saint-Jean-de-Losne était devenu la propriété de l'abbaye de Citeaux.

Il nous reste maintenant à fournir quelques observations au point de vue typographique.

En feuilletant le petit volume que nous rééditons, et qui porte le nom d'Etienne Prevosteau (1), on pourrait croire que l'impression a été faite en deux fois, et qu'on se trouve en présence de deux recueils de poésie, réunis plus tard. En effet, les soixante premiers feuillets sont chiffrés de la page 1 à la page 120, titre compris. A partir de la page 120, où commencent les Odes, la pagination est indiquée par feuillets, qui sont chiffrés de la page 121 à la page 203. Ce ne sont pourtant pas, suivant nous, deux parties distinctes, puisque la série des lettres de signatures du bas des pages continue dans l'ordre commencé dans les soixante premiers feuillets, et que la pagination se poursuit régulièrement, sauf cette bizarrerie qui consiste à chiffrer par feuillets après avoir chiffré par pages. Un autre argument peut encore être invoqué à l'appui de notre opinion, c'est que la page 120, où cesse le premier mode de pagination, au lieu d'être blanche, comme cela se fût produit si l'impression du volume eût dû s'arrêter là, contient le titre des Odes, avec le quatrain d'Estienne

(1) La marque qui se trouve au-dessus du nom d'Etienne Prevosteau est celle de Guillaume Morel, dont Prevosteau devait être le gendre. Etienne Prevosteau, imprimeur-libraire, fut le successeur de Guillaume Morel, en qualité d'imprimeur pour les lettres grecques. V. Delalain, *Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires.* — Pierre Pautonnier, dont la marque est presque semblable à celle de Guillaume Morel, avait pour mère une Morel. — Les marques de Guillaume Morel et de Pautonnier sont reproduites dans l'ouvrage de Silvestre.

Martel, et que la page suivante, qui n'a pas été chiffrée, renferme la première Ode.

Des oublis ou des erreurs de chiffres, assez nombreux, que nous avons respectés le plus souvent dans cette réimpression, se remarquent dans l'œuvre de Vitel. Ainsi le feuillet 140 porte le chiffre 126 et il n'y a pas de feuillet 141, etc. On trouve aussi des fautes d'impression ou des omissions de mots que l'*Errata* n'a pas indiquées complètement.

Si tous les exemplaires connus paraissent se rapporter à une même édition, ce que font supposer les mêmes fautes typographiques, ils diffèrent cependant par le titre. Sur les deux exemplaires qui sont à Caen, dont l'un fait partie de la Bibliothèque de la Ville, et dont l'autre est la propriété de M. l'abbé Lerebours, on lit au-dessous de la marque : « A Paris / De l'imprimerie de Pierre Hury (1), demeurant / à la Cour d'Albret pres S. Hylaire / 1588. » Sur ces deux exemplaires, la date est en caractères arabes, au lieu d'être en caractères romains comme dans les autres exemplaires ; et un fait assez curieux s'y rencontre. Le chiffre 5 de 1588 a été surchargé, et on voit qu'il y avait eu primitivement un 4. Dans l'exemplaire de M. l'abbé Lerebours, on peut lire plus facilement 1458, le 4

(1) Pierre Hury, libraire-juré et imprimeur à Paris. Sa veuve épousa, le 28 juin 1597, Pierre Chevallier, imprimeur en l'Université. Cf. Ph. Renouard. *Documents sur les imprimeurs, libraires*, etc., ayant exercé à Paris de 1450 à 1600. La marque de Pierre Hury se trouve dans Silvestre. — M. Frère, dans son *Manuel du Bibliographe normand*, cite, à l'article qu'il consacre à Vitel, le nom d'Hubé, sans doute imprimeur ou libraire qui aurait imprimé ou vendu les *Premiers exercices poétiques*. Je n'ai rien trouvé à ce sujet.

semblant plus net et moins empâté que dans le volume de la ville de Caen. Il est probable, comme nous l'a écrit M. Genty, qui a bien voulu nous renseigner sur ces deux exemplaires, qu'on se sera aperçu de l'erreur une fois le tirage fait. On aura pris alors un caractère 5, qu'on aura encré et qu'on aura appliqué sur le 4. Il se trouva qu'il avait été plus encré sur l'exemplaire de M. l'abbé Lerebours que sur celui de la Bibliothèque de Caen.

Dans l'introduction qui précédait la publication de la *Prinse du Mont-Saint-Michel,* M. E. de Beaurepaire déclarait, en 1861, ne connaître que trois exemplaires des *Premiers Exercices poétiques :* ceux de M. Jules Lemarchand, ancien sous-préfet d'Avranches, ceux de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la bibliothèque de Caen.

M. Frère, dans son *Manuel du bibliographe normand*, citait également trois exemplaires des œuvres de Vitel; et, s'il était bien renseigné en écrivant que la Bibliothèque de Caen en possédait un, il se trompait en plaçant les deux autres dans les bibliothèques Mazarine et d'Avranches.

D'après ses *Notes manuscrites*, conservées à la Bibliothèque de Rouen, on voit que le savant bibliothécaire eut également connaissance de l'exemplaire du comte d'Auffay que nous croyons être celui de la Bibliothèque du Vast, pour des motifs que nous indiquerons plus loin.

A ces quatre exemplaires, nous devons en ajouter deux autres, l'un conservé à la Bibliothèque Nationale, et l'autre récemment acquis, à la vente Herpin, par M. Jules Le Petit, l'auteur de la *Bibliographie des principales éditions originales françaises du XVe au XVIIIe siècle.*

Quelques mots sur chacun de ces exemplaires qui contiennent tous, je crois, les mêmes fautes de pagination, mais qui diffèrent entre eux par le titre, par leur état de conservation et par leur reliure.

L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale est beau, complet, avec le même titre que celui de la Bibliothèque du Vast. Il est grand de marges et recouvert d'une reliure moderne.

L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal est bien conservé, a le même titre que le précédent, mais il est incomplet de deux feuillets, y compris le dernier qui doit contenir l'*Errata*.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Caen se distingue des précédents par ce nom de Pierre Hury que nous avons signalé plus haut, ainsi que par la date qui est en chiffres arabes. Il n'a pas d'*errata*, et il est renfermé dans une reliure moderne, fort simple, en maroquin vert.

L'exemplaire de M. l'abbé Lerebours, qui présente, comme le précédent, le nom de Pierre Hury, est complet et possède l'*Errata*. Sa reliure en parchemin est assez moderne. Avant d'appartenir à M. l'abbé Lerebours, il avait été la propriété de son père, M. Lerebours-Pigeonnière, avocat général à Caen, qui l'avait reçu de Mme Lemarchand, veuve d'un ancien sous-préfet d'Avranches. Plus anciennement, cet exemplaire faisait partie de la bibliothèque de M. Boyssou, l'auteur d'une *Etude sur Jean Vitel.*

Nous nous étendrons un peu plus longuement sur l'exemplaire de M. Jules Le Petit et sur celui qui fait partie de la collection formée, avec autant de science que de goût, par M. de la Germonière, au château du Vast.

C'est sur ce dernier exemplaire, qui m'a été obligeamment communiqué par son possesseur, que cette réédition a été entreprise. Je me fais un devoir d'exprimer ici les sentiments de respectueuse affection et de vive reconnaissance que je conserve pour cet homme excellent, d'un esprit si fin et si cultivé, et dont le dévouement était acquis, on le sait, à notre Société des Bibliophiles (1).

Je rappellerai que l'exemplaire de la bibliothèque du Vast provient de la collection de M. Louis Techener, qu'à la vente de cet amateur, en 1887, il fut adjugé à M. de la Germonière au prix de 555 francs plus les frais.

Dans le *Catalogue de la bibliothèque de M. Techener* (2), le rédacteur fait suivre le titre des *Premiers Exercices poétiques* de renseignements intéressants sur la beauté de la reliure qui est en maroquin rouge, compané de feuillages et signé Trautz Bauzonnet. Après avoir donné quelques indications sur l'intérêt de ce recueil de poésies, il annonce que cet exemplaire avec témoins et réglé, mais avec un feuillet un peu court et quelques restaurations, provient de la bibliothèque E.-M. Bancel (3).

(1) M. Edmond Rangeard de la Germonière est décédé au château du Vast le 3 décembre 1901.

(2) *Catalogue de livres précieux, manuscrits et imprimés provenant de la bibliothèque particulière de M. Louis Techener*, 2e partie. Les *Premiers Exercices poétiques* y figurent sous le no 378.

(3) E.-M. Bancel a fait don au Musée du Louvre d'un superbe tableau représentant les fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, du peintre Jehan Perreal, dit Jehan de Paris, auquel il a consacré une notice intéressante.

En rapprochant ces indications des *Notes manuscrites* de M. Edouard Frère, conservées à la Bibliothèque de Rouen (1), nous avons pensé que cet exemplaire, relié sans doute pour M. Bancel dont on trouve les armoiries sur le plat du volume, provenait de la Bibliothèque du comte d'Auffay.

Les *Premiers Exercices*, qui figurent au Catalogue du comte d'Auffay sous le numéro 265, furent adjugés, en 1863, au prix de 92 francs, à Potier, libraire, sans doute pour M. E. Turquety (2), à la vente duquel il n'aurait été vendu que 82 francs.

Dans le *Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres*, auquel nous empruntons ce dernier renseignement, il est dit qu'un exemplaire de l'œuvre du poète de Poilley atteindrait aujourd'hui un prix plus élevé. Les prévisions de MM. P. Deschamps et G. Brunet étaient fondées, car si M. de la Germonière avait acquis le sien pour une forte somme, en 1887, M. Jules Le Petit, notre nouveau confrère aux Bibliophiles normands, se rendait, l'année dernière, acquéreur d'un autre exemplaire, à la vente Herpin, au prix de 485 francs plus les frais.

L'exemplaire de M. Jules Le Petit, dans sa vieille reliure

(1) M. Frère écrivait que le volume du comte d'Auffay était très grand de marges avec témoins, que le feuillet 196 qui manquait avait été pris à un exemplaire plus court et que le feuillet 197 était atteint d'une cassure très réparable. Or, nous avons retrouvé ces particularités dans le volume du château du Vast. Le feuillet 196 est en effet plus court et il existe au feuillet 197 une cassure si bien réparée que sans les indications de M. Frère, nous ne l'aurions jamais découverte.

(2) Edouard Turquety, poète et bibliophile français, né à Rennes en 1807, décédé à Paris en 1867.

en parchemin vélin avec dorures, est complet et en parfait état. Il méritait de prendre place dans la riche bibliothèque de notre confrère, auquel je tiens à exprimer tous mes remerciements pour les utiles renseignements qu'il a bien voulu me communiquer.

C'est par erreur, croyons-nous, que le rédacteur du Catalogue Herpin (1) indique que cet exemplaire des poésies de Vitel, qui figure sous le n° 236, provenait des collections d'Auffay et de Turquety.

Ces détails minutieux auront, du moins, cet avantage de prouver que la Société des Bibliophiles normands peut légitimement se flatter d'avoir réédité une œuvre recommandable par son extrême rareté.

(1) *Catalogue de la Bibliothèque poétique de feu M. T.-G. Herpin, commandeur de l'Ordre du Christ de Portugal, chevalier de plusieurs ordres étrangers, comprenant les œuvres originales des principaux poètes français depuis le XIII*e *siècle jusqu'à la mort de Malherbe.* Paris, 1903. Em. Paul et fils et Guillemin, in-8°, 225 pages.

NOTES

Page 32, *ligne* 27, Coisnon. — On connaît le dicton sur le Couesnon, rivière qui sépare la Normandie de la Bretagne,

« Li Coësnon a faict folie
Ci est le Mont en Normandie. »

Page 33, *ligne* 10, le vieil dieu Foucault. — Vitel a fait une divinité du petit ruisseau qui arrose le village de Lentilles.

Page 39, *ligne* 16, estoc Viquean pour l'épée de de Vicques.

Page 47, *ligne* 9. — L'étymologie que donne Vitel de Pontaubault est tout à fait fantaisiste. Pontaubault, petite commune du canton d'Avranches, a encore conservé le vieux pont chanté par Vitel, mais il a été très élargi et a perdu son aspect curieux et ancien par suite des travaux exécutés dans la première moitié du XIXe siècle.

A la même page, nous trouvons une étymologie non moins bizarre de l'Ile-Manière, château des de Vicques. L'Ile-Manière, par son parc et par sa situation, est encore une des plus belles propriétés des environs d'Avranches. Le château actuel, édifice du commencement du XIXe siècle, est une construction sans caractère et dans le genre italien.

Page 51. — Les armoiries des du Homme sont : d'*azur au léopard de gueules, posé sur besans d'or,* 3 *en chef et* 3 *en pointe*.

Page 52. — L'étymologie que donne Vitel de Ducey, qui viendrait de Duceon, est aussi fantaisiste que celle de Poilley qui viendrait de Poilleon.

Page 53. — On voit que Vitel a voulu faire remonter la famille de son héros à la Conquête.

Page 58. — Arthur de Cossé, évêque de Coutances, neveu de Philippe de Cossé, évêque de Coutances, était fils naturel de Charles de Cossé, maréchal de Brissac, et d'une Italienne. Il avait pris possession par procureur de son évêché de Coutances, le 4 mars 1561.

En 1570, il avait permuté son abbaye de Sainte-Melame contre celle du Mont-Saint-Michel. Il décéda le 7 octobre 1587.

Pages 62 *et* 63. — On voit, par les derniers vers de la *Prinse du Mont-Saint-Michel*, ce désir manifesté une fois encore par Vitel de composer d'autres œuvres poétiques :

« Ie veux chanter, un jour, des vers en ton honneur
Qui dépitent la faux de l'age moissonneur. »

Page 103. — L'entrée de Georges Péricard peut se placer dans la seconde partie de l'année 1583. Il avait pris possession de son évêché par procureur le 1er juin 1583. Voici les armoiries de la famille Péricard que donne Julien Nicole dans son *Histoire chronologique des évêques d'Avranches : D'or au chevron d'azur en pointe accompagné d'une ancre de sable en chef d'azur, chargé de trois molettes d'or.*

Page 104. — Le prédécesseur de Georges Péricard, Augustin Le Cirier, était mort le 23 mars 1580. Il ne fut remplacé qu'en 1583. Cela explique les vers que Vitel a mis dans la bouche de Morelot :

« Michau desia trois fois le faucheur de sa faux
Ahannant a tondu les cheveux des preaux
Desia trois fois Ceres d'une façon gentille... »

Page 134. — Sans doute Jean Chandon, sieur de la Montagne, qui, après avoir été conseiller en la sénéchaussée et présidial de Lyon, puis avocat à Paris, devint maître des Requêtes en 1578, fut président du Grand-Conseil en 1585, et, enfin, président de la Cour des Aides en 1592.

Page 141. — Charles d'Angennes était fils de Nicolas, seigneur de Rambouillet, vidame du Mans et gouverneur de Metz, et de Juliette d'Arquenay. Il fut grand-maître de la garde-robe du roi, maréchal de camp, ambassadeur extraordinaire en Espagne. C'est lui qui négocia la paix entre Louis XIII et le duc de Savoie en 1684. Il mourut le 26 février 1652. Il avait épousé Catherine de Vivonne.

Page 201 *verso, ligne* 13. — Muzilac, sans doute Muzillac, aujourd'hui important chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vannes.

LES PREMIERS
EXERCICES POËTIQVES
DE IAN DE VITEL
AVRANCHOIS.

Contenans l'Hynne de Pallas, la prinſe du Mont ſainct Michel. L'Imitation de deux Idyll. du Grec de Theocrite, Diſcours, Eclogues, Odes, Elegies, & Tombeaux.

A TRES-ILLVSTRE PRINCE ET REVErẽdiſsime Prelat Mõſeigneur Charles de Bourbõ Cardinal de Vandome, Archeueſque deſigné de Rouën, &c.



A PARIS, M. D. LXXXVIII.

Chez Eſtienne Preuoſteau, demeurant au cloz Bruneau, pres le puits certain.

A
TRES-ILLVSTRE PRINCE
ET REVERENDISSIME
Prelat Mõſeigneur Charles de Bourbon Cardinal de Vandome, Archeueſque deſigné de Rouën. &c.

SONNET.

SAGE PRELAT *en qui le Ciel inſpire*
Tant de vertus, de graces & d'honneurs,
Qu'il eſt beſoing de Phœbus *& des* Sœurs
Pour les vanter & au vray les eſcrire :
Ie vous dedie & ma plume & ma lyre,
Le ſeul preſent que les Poetes *vanteurs*
Donnent aux Roys, *aux* Prelats, *&* Seigneurs.
Pour à iamais les faire par tout bruire.
Si bien-aſtré i'ay ce grand heur des Cieux
Que vous preniez d'vn bon œil gratieux
Ce mien preſent de valleur aſſez baſſe,
Ie pourray bien celebrant votre honneur,
Chanter à tous que votre grand'faueur
Aura eſté ma muſe & mon Parnaſſe.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant Seruiteur Ian de Vitel Auranchois.

IN HYMNVM PALLADIS
IOANNIS VITELLII
ANAGRAMMATISMVS

Ioannes Vitellius. *ILLE SONAT IUVENIS.*

ILLE SONAT IVVENIS, I*uuenis ſonat ille per* Hymnum
P*alladium, qualem* P*allas & ipſa ſonet.*
E*t ſonat hunc ad* P*alladias* A*utiſtitis aures*
BORBONII, I*uuenē quem ſacra* P*allas amat.*
N*am nec eo tota prudentior vullus in aula,*
N*ec qui* P*alladiæ plus amet artis opus.*

Io. Aurat. Poëta Regius.

ΕΙΣ ΙΩΑΝΝΗΝ ΒΙΤΕΛΛΙΟΝ

Ἐκ διὸς οἱ βασιλῆες, οἱ ἄλκιμοι ἄνδρες Ἄρηος
Φοίβου καὶ Μουσῶν εἰσὶν ἀοιδοπόλοι.
Τοῖς μὲν ἀριστεύειν δέδοται, καὶ ἄεθλον ἀρέσθαι·
Τοῖς δ' ἀνδρῶν ἐσθλῶν ἀδέμεν ἔργα καλά.
Εἰσὶ γὰρ ἡρώων ἀρετῆς κήρυκες ἀγαυῶν,
Ὑμνηταὶ μακάρων τέκτονες εὐεπίης.
Τῶνδ' ὁ Βιτέλλιος, ὡς ἐριθηλὲς ἀέξεται ἔρνος
Πηγασίδος κρήνης ῥαινόμενον λιβάσι.
Ἀλλ' ἄγε, δένδρον ὁποῖον ἔφυ ῥέα καρπὸς ἐλέγξει.
Θαλλὸς ὁδ' εὐανθὴς, φράζεο, ποῖα φύει;
Ὄρθιος ἐστὶ πόνος σοφίης καὶ ἀθέσφατος ἱδρὼς,
Ὄλβιος ἀκροτάτης ὃς κορυφῆς ἐπέβη.

Ν. ΓΥΛΩΝΙΟΥ.

IN PRIMA EXERCITIA

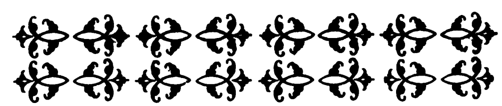
JOANNIS VITELLII.

Sicut, apis, cum ſole nouo deſpecta liqueſcit
Bruma, nitet vario iam tum diſtincta colore
Diues humus, ſeſe exercet per florea rura,
Flos ubi demiſſus pictis caput exerit aruis,
Luſtrat agros volitans comitataque agmine longo
Nectareos per prata ſolet decerpere ſuccos :
Sic tu Muſarum, Vates, delatus in agros,
Per Charitum Veneriſque hortos ſpatiatus amœnos,
Maturos fructus, pallente labore, Camœnis
Fretus legiſti, cingens tua tempora lauro.
Hos in lucem edis, lucem ſe poſſe tueri
Hi meritò ſperant limæ ſecuri alienæ.

ALIVD.

Si te fat ı necent primis venientibus annis,
Corpus humi poſitũ, mens viuet in orbe ſuperſtes.
Fila ſecent Parcæ primæ inuidioſa iuuentæ,
Non moriere omnis, nec erit tua fama ſepulta,
Fœlix morte tua, vinces tua fata ſuperſtes

Caro. Malon Par.



A IAN DE VITEL.

SONNET.

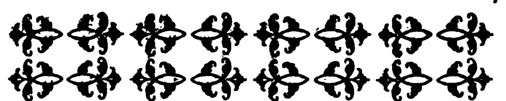
CE Grec qui tãt vanté aux ruſes & aux armes,
Fut dix ans le ioüet de Neptune inconſtant,
Ne peut eſtre empeſché par le chant blandiſſant
De Circe la ſorciere, encore moins par ſes charmes.

De regretter ſon pays & par mots & par larmes,
Combien qu'il fuſt ſteril, pierreux & mal-plaiſant,
Ny celuy qu'inuenta le Griffon rauiſſant,
Qui ſubmergeoit en mer de Marcel les Gendarmes :

N'auoient tant obligé enuers eux leurs patries,
Pour les auoir ainſi gardees & cheries,
Comme toy, mon Vitel, qui veux par tes beaux vers

Du los de ton pays & du Germe inuincible
Du vieil Troyen Normas, courageux & penible
Sus Neptune & ſoubs Mars, embellir l'vniuers

P. Bouillon D. B.



A LÝY-MESME SVR SES ECLOGVES.

SONNET.

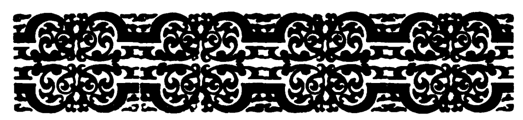
VITEL *qui vais donnant vie a la* Poëſie,
Te *cliſſant ſur le front vn* Daphnide *tortis*
De Laurier *touſiours verd, duquel les beaux replis*
Exempteront *ton chef du foudre de l'*Enuie.

S*i tu veux augmenter la trame de ta vie,*
E*t que tes iours ne ſoient par la* Mort *amortis*
N'*eſleue pas ſi hault les foreſts & patis*
Dedans *ton chant rural, car Apollon l'enuie.*

L'*enuie & le deſdain d'vn ſi grand* Dieu *que luy*
Apportent *bien ſouuent & dommage & ennuy :*
Il *en print tout ainſi a* Niobe *&* Marſie.

A*pollon t'enuira, car iadis les troupeaux*
D'A*dmettre il fit bondir au ſon des chalumeaux,*
Comme *faict maintenant l'air de ta chalemie.*

I. D. Fonteny Pariſien.



A IAN DE VITEL

sur ses œuures poëtiques.

SONNET.

TV *n'es point né* Vitel *comme insensible plante*
Tousiours fiché en terre en qui gist tout son biẽ,
Tu n'es point né encore animant terrien
Tousiours tousiours pressant la terre de sa plante.

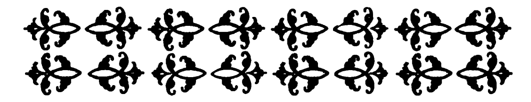
Ton nom & ta vertu de nature viuante
Monstrent que fauori du Dieu *Cyllenien,*
Tu as choisi le vol a qui l'icarien
Ny ses flots oublieux ne donnent l'espouuante.

Aussi vrayment, Vitel, *tu n'es plus le moyeu*
De l'œuf qui t'esclouït par l'aide de ce Dieu
Qui te conduit deuot sur les mons de la Grece.

Tu es long temps y a de moyen faict oyseau
Tu nous mõstres assez que Cygne blanc & beau
Par l'esprit de tes vers du Ciel *tu prends l'adresse.*

A Mellé de Laual.

HYNNE



HYNNE DE PALLAS
A TRES-ILLVSTRE PRINCE ET REVERENDISSIME PRELAT Monſeigneur Charles de Bourbon Cardinal de Vandome Archeueſque deſigné de Rouen &c.

FILLE *du* Hault-*tonnāt, fonteine de ſageſſe,*
Princeſſe des cōbats, empenne ma ieuneſſe
Des hardiz œllerons de ta diuinité,
Affin qu'elle s'eſlance au grand Palais *vouté,*
Ou ayant contemplé la grandeur de ta gloire,
Etll' l'engraue au burin ſur l'autel de Memoire,
Pour la faire cognoiſtre a tous les bons eſprits,
Qui tiennent de Ceres *le frumenteux pourpris.*
Enflamme luy le cœur d'vne ſi grande doctrine
Qu'ell' la face reluire en vn vers qui ſoit digne
D'vn ſi grand ſubiect, & qui puiſſe immortel
Poſter par ce grand Tout *d'vn cours perpetuel.*
*Apres que l'*Empereur *qui ſeul manie & guide*
De la Terre, *des* Cieux, *& de l'*Onde *la bride,*
Eut forbanny du Ciel *le* Vieillard *porte fau*
*Aux abyſmes d'*Enfer, *qu'il eut d'vn grād couſteau*
Diuiſé le Printams *en l'*Eſté, *en l'*Automne,

Et en l'autre Saiſon, qui morne ſe couronne
De neige & de frimas : qu'il eut veuſué le ſein
De la Terre, des biens qu'elle donnoit a plein
Aux Hommes ſans peiner : qu'il eut tary la ſource
Des fleuues, qui roulloient auec leur viſte courſe
Le nectar & le vin & qu'il eut ennemy
De Pareſſe chaſſé le repos endormy :
Amenant en ſon lieu le trauail & la peine,
Affin de deſgourdir noſtre Nature Humaine,
Qu'il voyoit nonchallante oublier le manoir
D'où elle auoit tiré ſon eſtre & ſon mouuoir,
Suyuant plutoſt le trac d'vne beſte ſauuage,
Que le diuin ſentier d'vne ame toute ſage.
Voyant quell' ne pouuoit inuenter dextrement
De ſoymeſme les arts, l'outil & l'inſtrument,
Dont elle auoit beſoin:tant pour domter en Terre
La faim qui luy faiſoit a tout propos la guerre :
Tant pour baſtir maiſons & pour tracer habits,
Que pour trouuer la piſte au celeſte logis.
Conſiderant auſſi que ſa Femme ſterile
Ne luy donnoit eſpoir d'vne grande famille.
Voulant ſans plus auoir vn Enfant qui fuſt tel
Qu'il euſt auecques luy gouuerné tout le Ciel.
Deſdaigant de meſler ſa ſemence diuine,
(Sagement aduiſé, auec la feminine
» *Car rarement voit-on la ſageſſe loger*
» *Au feminin cerueau trop prompt à ſe changer)*
D'vn acier affilé il ſe frappa la teſte

D'vn coup ſi violent, que le ſublime feſte
De l'Olympe en fremit, l'Air, la Terre, le Feu,
Et le Pere Ocean en fut partout eſmeu.
Le lac Tritonien en accreut ſes areines,
Le fils d'Hyperion en reſſerra les reines
Long tans a ſes courſiers, & tous les autres Dieux
De la Terre, de l'Onde, & du lambris des Cieux
Tremblerẽt comme au bruit d'vne horrible tempeſte.
Lors de ſon chef, Pallas, tu ſortis à la creſte
D'vn flambant morion, le corps enuironné
D'vn luiſant corſelet de fils d'or rayonné,
Branlant dedans la main vne guerriere lance,
Et cachant dans le chœur la force & la vaillance.

Tu reluiſois ainſi que le Prince du iour,
Quand il ſort au matin du Tethyan ſeiour,
Et qu'il dore le chef des montaignes ombreuſes,
En ſeichant peu à peu les campaignes larmeuſes.
Le Ciel tout reſioüy de ton beau iour natal,
Incontinent changea ſon degouttant cryſtal
En or tout meſlangé de richeſſe Indienne,
Et en ferma le front de l'Iſle Rhodienne.

Iô, Deeſſe, Iô, les Enfants d'Helicon
Doiuent bien trompeter celebrant ton renom
Ce beau iour tout diuin. Ce iour auquel ton Pere
Soulagea les Mortels de la grande miſere,
Qui les pointeloit tant ains ta natiuité,
Ce iour proſpere auquel ta grand Diuinité
Commença à trouuer les arts, & les ſciences,

Les armets, les pauois, les picques & les lances.
Ce iour qui ne fut pas tant seulement heureux
Aux mortels Citoyens, mais mesme a to9 les Dieux.
Lesquels sans ta vertu, nonobstant leur puissance,
Eussent perdu des Cieux l'entiere ioüissance,
Et priuez du Nectar & des mets Ambrosins,
Despoüillez des grandeurs, & des honneurs diuins
Eussent esté contraincts de viure auec la race
Des Hommes, à l'entour de ceste lourde masse :
Et peut estre garder aux pastiz les aigneaux,
Et les boucs tout ainsi que pauures pastoureaux,
Et rompre du hoyau les mottes de la pleine,
Acquerant leur repas en trauail & en peine,
Quand les Fils de la Terre entasserent des Mons
L'vn dessus l'autre, affin d'entrer aux pauillons
Du Monarque Iupin, briser sa Cytadelle,
Ramasser de rechef l'Vniuers pesle-mesle
En vn Cahos broüillé, ou se faire Seigneurs
Du sceptre de ce Dieu & de tous les honneurs.
Malgré tous les efforts du colonel de Thrace,
Et de tous les grands Dieux, leur effroyable audace
Eut triomphé du Ciel, sans toy grande Pallas,
Laquelle n'empoignant l'acier d'vn coustelas,
Ou d'vne fiere lance, ains seulement contente
De ton Pauois bossé de Gorgonne empierrante,
Changeas premierement la grand'masse de chair
Du monstrueux Pallas en vn pesant rocher,
Damastor, Æthion & tous les autres freres,

Qui veirẽt malheureux les couleuures meurtrieres
De ce terrible chef, eurent mesme loyer,
Que le premier receut pour son courage fier.
Si bien que le beau fait de ta grande prouësse
Remeist en seureté la haulte forteresse :
Et feist que tous les Dieux n'ont depuis redouté
De ces rogues Geans le scadron irrité.
Le Prince Thymbrean & sa Sœur chasseresse,
Confessent franchement que tu es leur Maistresse :
Qu'en Delos de ta main iadis tu deliuras
Leur Mere, qui estoit prise dedans les lacqs
De la dure Lucine, alors qu'elle fut preste,
De faire voir le iour à ce diuin Prophete
Et a sa belle sœur. Ausquels tu ne celas,
Tes plus riches thresors. Au premier tu donnas
La science des arts & de la Poësie,
La harpe musicale & la flute iolie.
A l'autre tu fis part du mestier de chasser,
Comment il fault le cerf de sa chambre lancer,
Puis lascher les limiers, & le suyure à la trace,
Pour l'enferrer à lors que le chien le terrasse.
Tu luy monstras comment on empenne les darts,
On faict les forts espieux, les fleches & les arcs.
Puis tu la façonnas à ta pucelle vie,
Qui a tousiours fuy la sale vilanie
De la molle Cypris, qui n'a senti le dart
Dont le fol Amour breche & brise le rempart
Du cœur des autres Dieux. ains ta face guerriere

Luy a fait cheoir souuēt de la main trop meurtriere
Et les fleches & l'arc, quand de ton chaste cœur
Il pensoit orgueilleux estre le seul vainqueur.
Le troupeau Cabalin, les Nymphes, les Prophetes,
Les Philosophes sainsts & les diuins Poëtes,
Apprennent tous de toy le moyen de passer
Leur age en Celibat, sans lascifs se laisser
Captiuer à l'Amour, ou prendre dans la lesse
Ou tient le Dieu nopcier l'amoureuse Ieunesse.
Le fils de Chariclon cogneut à son malheur,
Combien tu estimois ceste perle d'honneur.
Quand baigné de sueur & peiné de la chasse,
Cherchant ou il pourroit à la coulante glace
D'vne source estouser son alterant flambeau,
Il arriua chetif au verre du ruisseau,
Qui source d'Hippocrene, ou il veit toute nue
Ta figure qui oncq̃ n'auoit esté cogneue
Des yeux penetratifs du mortel Citadin.
Dont faschee à l'enfant par ton pouuoir diuin
Tu luy sillas les yeux d'vne nuict si obscure,
Que depuis il ne veit aucune creature.
Ie ne peux empescher mon diuin Apollon,
De dire à ce propos, que la vieille Saison
N'ait porté des resueurs, ou des ames iniques,
Qui ont dit faulsement aux vieux siecles antiques
Que pour auoir le prix d'vne pommette d'or
Tu aurois mis a nud le publique thresor
De ton corps virginal, voulant qu'vn rude Pastre

Euſt eu pour ſon obiection ton corps plus blãc qu'alba-
Seiour de chaſteté. I'ay touſiours ceſte foy, (ſtre
Que iamais la raiſon ne fut ſi loin de toy.
L'acte Venerien t'a ſemblé tant infame,
Que le Prince Locrois, trop chauſſé de la flame
Du brandon Cyprien, pour auoir deſloré
L'honneur d'vne Pucelle en ton Temple ſacré,
Miſerable ſentit aux roches Capharees
Du fouldre de Iupin les flammes enſouffrees
Dardees de ta main, & pendant d'vn eſcueil
Vit les ondes ſeruir à ſes naus de cercueil
Ta chaſteté, Pallas, a eu puiſſance telle
Entre les Machlyens, que la bande Pucelle
Des filles ſans mary, s'entrebatoit ſi bien
Honorant ta grandeur au bord Tritonien,
Que quelqu'vnes eſtant tout par tout depecees,
Alloient en leurs beaux iours aux aueugles briſees.
Les villes, les Citez, les Dongeons, les Chaſteaux,
Les roullants Charriots, la Toile & les Vaiſſeaux
Qui volent ſur Thetis, t'appellent leur Autrice.
Ce fut toy qui donnas les Loix & la Police
Aux Hommes tous brutaux, auſquels tu feis ceſſer
La demeure aux foreſts, pour baſtir & dreſſer
Les peupleuſes Citez. La Déeſſe blẽtiere
Monſtra premierement la façon & maniere
Au ieune Eleuſinin d'enſemencer les champs,
Mais tu trouuas les chars, & les coutres trenchans.
Le grand Prince Argien dira que quand ſon Frere

Ægypte la ſuyuoit tu luy feis la gallere,
Qui le meiſt en Argos, *& le* Prinſe Iaſon
Se ſeruit de ton art pour rauir la toiſon
Que Colche *receloit. La grande fourche eſtofee*
De trois puiſſans crampons du Dieu *de la* Maree
Fit de la terre yſsir le Rouſsin *genereux,*
Qui n'euſt de rien ſeruy au Prince *aduantureux,*
Qui vaillant triompha de l'ardente Chimere,
Si tu n'euſſes molly ſon audace trop fiere
Par le domtable frein. L'inuincible Thebain,
Auquel eſt obligé tout le lignage humain,
Iure bien que ſans toy il n'euſt veu la cauerne,
Et le gouffre aueuglé du tenebreux Auerne,
Et qu'il n'auoit aſſez de force & de vertu
Pour en tirer dehors le Chien *trois fois teſtu.*
Ce fier Dieu *qui ſe dit le* Prince *des batailles,*
Qui a coups de canon cloche les murailles,
Qui fait luire les champs des ferrez bataillons,
Et qui boſſe de morts l'eſchine des ſillons,
Il ne paroiſt non plus aupres de ta vaillance,
Qu'vn petit enfançon aupres de la puiſſance
D'vn homme valeureux au Iuillet *de ſes ans,*
Ou qu'vn foiblet aigneau aupres des fortes dens
D'vn lyon furieux. Tu domtes ſa cholere,
Bien plus facilement que deſſus la carriere,
L'eſcuyer le Ieunet, *ta maiſtreſſe raiſon*
Faict abbaiſſer le chef à ſon ambition,
A ſa chaude fureur, à ſon ire, à ſa rage,

Et à

Et a ſon fier courroux alteré de carnage.
Tu luy monſtras iadis combien plus de valeur,
A ta ſage vertu que ſa folle fureur,
Quand deuant Ilion ſeulement d'vne pierre
Tu le bouleuerſas tout à plat ſur la terre,
Comme vn cheſne abbatu du fouldre de Iupin.
Apres ſa Cytheree au bas cœur feminin,
Qui vint le releuer broncha toute paſmee
Et de corps & d'eſprit, deſſoubs ta main armee.
Iunon par ton moyen arracha l'arc doré
A Celle qui pourſuit le fort ſanglier huré
Et la fit s'enfuir comme la colombelle
Deuant vn eſperuier à la griffe bourrelle.
Le Grynean voyant le Monarque des flos
Eſpoind de ton ardeur, luy tint de beaux propos,
Et ne voulut iamais entrer dedans la lice.
Sans toy le Féure cloche en tout ſon artifice.
Sans toy le grand Neptun' n'entendroit reclamer
Son nom, du Matelot palliſſant ſur la mer.
Eſculape ne peut ſans requerir ta grace,
Edenter la douleur que le fieureux tirraſſe.
Le Truchement des Dieux, ce facond harangueur
Ne diroit jamais s'il auoit ta faueur.
Meſme le Iupin (ce qui eſt admirable)
Ne pourrait maintenir ſoubs ſa main redoutable
L'eſtre de ce grand Tout, s'il ne t'auoit touſiours
Pres de ſa Maieſté pour luy preſter ſecours.
C'eſt toy qui tiens en main le traict de ſon tonnerre,

Qui n'eſt oncq' decoché qu'à bon droict ſur la Terre,
Il te decouure tout le ſecret de ſon ſein,
Et rien n'eſt arreté en ſon Palais *haultain*
Qu'auecque ton vouloir, ſi bien que ta Prudence
Gouuerne a ſon plaiſir ceſte mondaine eſſence,
Et n'y a ſi grand Dieu, *ny* Homme *tant ſoit fier,*
Auquel d'vn ſeul clin d'œil tu ne faces plier
Le col ſoubs ta grandeur. La belliqueuſe race
Du noble Telamon *trop ardente d'audace,*
Pour auoir mepriſé la force de ton bras,
Quand tu voulois l'aider au fort de ſes combats.
Pour auoir effacé de ſa targue maſsiue,
En deſdaing de ton nom la cheueche plaintiue.
Pour auoir dit auſſi que celuy eſtoit fol,
De trop foible pouuoir & de courage mol,
Qui requeroit ta main, ton aide & ta preſence,
Pour luy chauffer le cœur du feu de ta vaillance,
Eut le cerueau frappé de ſi aſpre fureur
Que par ſa propre main trebucha dans l'horreur
De l'antre Plutonicq'. *Les* Citez *& les* Villes,
Qui ne veulent pas rendre aux autres ſeruilles,
Honorent ta Sageſſe, *& ſont artiſtement*
De ta forme vn pourtraict qu'on garde ſainctement.
Tandis que les Troyens *eurent ta ſaincte image,*
Ils feirent touſiours teſte à l'ire & à la rage
Des ſoldats Argiens. *Mais desque l'*Itaquois
En eut rendu plus cher le Cabinet Gregeois :
Les pauures malheureux veirent la grecque eſpee

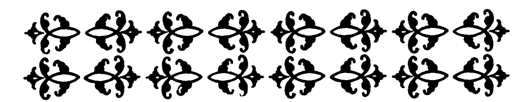
Dedans leur propre ſang cruellement trempee.
Ils veirent eſgorger leur Prince tout griſon,
Piller & rauager ſa Royale maiſon.
Ils veirent tout le corps de ceſte riche Troye
Eſtre du feu, du fer & du Soldart la proye :
Si bien qu'il ne reſta vn ſeulet baſtiment,
Qu'il ne fuſt renuerſé iuſques au fondement.
Et ceux que le Deſtin ſauua de ce rauage,
Souffrirent grands trauaux pour trouuer heritage
Ou planter leur ſeiour. Voila comment il prend
Par le vouloir des Cieux à cil qui n'entreprend
De reuerer ton nom, de vanter ta haroueſſe
Et te dire partout la premiere Deeſſe.

Ce ſont les humbles vers que mon ieune cerueau :
A faict en ton honneur couler de ſon tuyau,
Leſquels tu receuras comme ſi les Pucelles,
Les auoient ampoullez de leurs eaux eternelles.
Ainſi que tu reçois du ſimple Laboureur,
Deſſus ton ſainct autel le fruict à demy-meur
De ton arbre de paix, regardant du bon homme
La ſimple volonté, & non la grande ſomme
Du prix de ſon preſent, qui le rend auſsi bien
Aggreable a ton œil, que cil que l'Indien
Enrichit de ſon or, & qui porte en la deſtre,
Tout enflé de grandeurs, vn redoutable ſceptre.

Grand' Deeſſe ie veux d'ardente volonté,
Embraſſant tes genoux ſupplier ta bonté,
D'accompaigner touſiours de ta graue ſageſſe

De mõ Grãd CARDINAL, *l'admirable ieunesse,*
Qui esgalle en sçauoir, en prudence, en conseil,
Et en raison l'aduis de l'âge le plus vieil,
Qu'il tira doucement de la saincte mamelle,
Alors qu'il la suça de sa leure nouuelle.
Si tu l'as bien instruit en ses plus tendres ans,
Et de l'enfance esleué au rang des plus scauans,
Ne *t'esloigne iamais de sa prudente teste,*
Affuble luy le chef de ton casque à la creste
Treluisante d'esclairs, charge de ton harnois
Son espaule, & sa main de ton guerrier long-bois.
Puis luy attache au bras l'effroy de ta Gargonne,
Si qu'il rompe tousiours, l'effort de la personne
Qui luy voudroit meschante apporter desplaisir,
Qu'il change en vn rocher cil, qui auroit desir
D'attaquer sa grandeur, luy faisant recognoistre,
Comment il n'est pas bon de se prẽdre a son Maistre.
Fais qu'il guide tousiours selon les saintes loix
*De l'*Empereur *des* Cieux, *son troupeau* Roüennois.
Qu'il soit aymé des siens, que l'aueugle Deesse
Ne *lui face iamais gouster de sa rudesse*
Sois luy tousiours guidon comme au Dulichien
Soit qu'il fust à combattre au bouleuert Troyen,
Ou bien à voyager aux abois de Fortune
Qui luy tramoit cent maux d'vne fillace brune.
Et qu'il soit tant chery du Seigneur Tout *puissant,*
Qu'il viue sus la terre & au Ciel *fleurissant.*
Embrasse luy si bien & l'estomac & l'ame,

De la brulante ardeur de ta diuine flame,
Qu'il me daigne œillader de sa douce faueur,
Affin que quelque iour ie corne en son honneur
D'vn esclatant airain, la race valeureuse
De ton Troyen Normas, laquelle auantureuse,
Delaissant des Danois la froide nation,
Vint loger pres le sang du Prince Francion.
Ou, (pour auoir esté si grand nombre d'années
Arrestee au destroit des fortes Destinees)
Ne s'entrecognoissant comme deux Estrangers
Esprouuerent de Mars les terribles dangers.
Si bien que ces deux camps enflerent les riuieres
De leur sang espandu par les lames meurtrieres.
Chetifs! qui ne sçauoient qu'ils estoient tous Nepueuz
Des Troyens eschappez des glaiues & des feuz
Du fier Agamemnon & que l'onde Allemande
Les auoit abreuuez iadis en vne bande.



AVTRES-VALEVREVX

SEIGNEVR DE VICQVES.

SONNET.

FASCHE' *de voir manger à la lime du* Tans,
Le genereux exploit de voſtre grand prouëſſe,
Que vous fiſtes d'vn cœur tout bouillant d'allegreſſe,
Eſtant encore au May *de voſtre beau printans* ·

Ie me ſuis aduancé apres onze cours d'ans,
Me ſentant fauory des Filles *de* Permeſſe,
De l'empraindre au metal de la ſaincte Deeſſe,
Qui faict viure en honneur les hauts geſtes vaillans.

Et pource ſi quelqu'vn enuieux me vient dire,
Que i'en deuois pluſtoſt mon clairon faire bruire,
Ie luy repliqueray que le vieil Smyrnean,

Plus de cent ans apres la bataille Troyenne,
Corna d'vn bruit haultain la race Pelienne,
Qui braue triompha du bras Hectorean.



COMMENT LE MONT SAINCT MICHEL FVT SVRprins par les Ennemis, & apres recouuré par le Tres-belliqueux Seigneur de Vicques.

DE*ſia deux fois le* Dieu *à la perruque blonde,*
Pour *r'aieunir le teinct de la face du* Monde,
Auoit deſcroüillé l'huis de l'eſtable au Taureau,
Pour *en mettre dehors le plaiſant* Renouueau :
Depuis que des François *le* Monarque *ſupreme,*
Qui porte ſur le front vn double Diademe,
Apres auoir laiſſé Viſtule Polonnois,
Et s'eſtre r'afreſchi au beau cryſtal Seinois,
Auoit meu de pitié de ſa Françoiſe *terre*
Eſtrangé Enyon, *le* Diſcord *& la* Guerre,
Auoit exilé Mars *au terroir* Thracien,
Et enchaîné Bellonne *au cachot* Stygien.
Si bien que le ſoldat oubliant les alarmes
Auoit pendu au croc ſes cliquetantes armes.
Le Martial *airain n'animoit plus le cœur*
Au combat & au choc, du hardy Belliqueur,
Le foudroyant canon qui r'enuerſe les villes
N'eſtonnoit plus le cœur des Enfans *& des* Filles.
Tout viuoit en repos & en tranquillité.

Le Marchand trafiquoit en toute ſeureté.
Le ſimple Villageois *en plaiſir & lieſſe*
Honoroit *toutioyeux ſa blétiere* Deeſſe.
Bref *la* Paix *frequentoit les villes & les champs,*
Sans crainte de l'acier de couſtelats tranchants.
*Quand de l'*Ambition *l'ardente fantaiſie,*
Fut d'vn nouueau deſir eſperdument ſaiſie
(Non autrement qu'ell' fut des le commencement,
Quand meſchante elle fit armer trop follement
Les ſuperbes Titans *contre la grand puiſſance*
De Iupin, *que punit leur trop fiere arrogance)*
Voulant ô cruauté! en France *r'amener*
Enyon & Bellonne, *affin de moiſſonner*
Ses braues Citadins, *& en couurir les pleines,*
En pauer les chemins, & boſſer les areines.
Ell' quitta ſon caueau menant a ſon coſté,
L'auarice, l'ardeur, l'ire, la vanité,
L'audace, le ſoucy, le malheur & l'enuie,
Dont ell' ſe voit partout horriblement ſuiuie :
Et la nuict ſe lança dans l'emmuré Chaſteau
Du belliqueux Thraſon, *que* Mars *dès le berceau*
Auoit touſiours norry luy enflant la penſee
D'audace, & de cholere à la guerre inſenſee.
Il eſtoit dans ſon lict ou le Prince *oublieux,*
Luy ſilloit fermement les paupieres des yeux :
Alors que ce grand Monſtre *eſcumant de furie,*
Vint au près de ſon chef, & d'vne voix hardie
Luy ourdit ce propos. Hé quoy! Thraſon, *hé quoy?*
As-*tu*

As-tu esté norry & de Mars & de Moy
Pour viure casanier ? pour tiédir en paresse
Les iours tout bouillonnants de ta brusque ieunesse ?
Veux-tu coüard laisser captif dans ta maison,
Comme dedans les fers d'vne obscure prison,
Esteindre la fierté, l'audace, & la vaillance,
D'ont t'auons enflammé dès ta premiere enfance ?
Veux-tu comme vn berger ou mal-né villageois
Viuoter sans suer soubs le faix du harnois ?
Veux-tu sans donner vie à quelque renommee,
Qu'vn iour ta vertu soit dans la biere enfermee ?
Les gestes, les beaux faicts de tes haults Deuanciers,
Qui t'ont vaillants brossé de gloire les sentiers,
Ne t'aiguillonnent-ils, & ne t'allument l'ame,
L'encourageant aufer, d'vne eternelle fame ?
Veux-tu degenerer ? veux-tu lasche & oisif,
Moqué, sifflé de tous comme vn Maraud craintif,
Permettre que ton front s'empourpre tout de honte
Entre les grãds guerriers, qui de toy ne s'ront cõpte ?
Fault-il que le vouloir d'vn Roy bride ton bras ?
Qu'il te face au fourreau cacher le coustelas ?
Qu'il t'arrache du poing la martiale lance,
Et qu'il t'oste du cœur la force & l'arrogance ?
Sus il fault que toy seul marchãt dessoubs mes loix,
Tu chasse cette Paix du Royaume François,
Et que tu y rameine encore de la Thrace,
Malgré ce grand HENRY par ta puissante audace
Le Dieu des estendars, qui fier allumera

Le flambeau de la guerre, & par tout armera
Et d'acier & de fer le fils contre le Pere,
Fera que le Coufin d'vne lance meurtriere
Occira fon Germain, & bref que les Gaulois
Prendront l'vn contre l'autre encore les longs bois.
Efueille ton efprit, & fais que fon oreille
Sourde comme ton corps à mes dicts ne fommeille.
Tu fçais ou eft le Mont fur le fourcil duquel,
Eft vn temple, facré à l'Ange fainct Michel,
Qu'Aufbert le fainct Prelat de l'Eglife Auranchine,
Feict efleuer piqué de la Bonté diuine.
C'eft vn fort qui fe rit des band'rolles de Mars,
Tant il eft bien gardé de fidelles Soldats.
Son effort n'y peut rien non plus que de Neptune
Les flots contre vn rocher, qui de rage importune
Tafchent à le brifer : mais ferme refiftant
Se tient toufiours debout, & les va reboutant.
Depuis qu'il eft flanqué (I'en fuis très-certaine)
Mars cent fois a efté fur l'innombrable areine,
Que roule l'Ocean plus d'vn vol de canon,
Largement à l'entour de ce puiffant dongeon,
Penfant fubtilement ou par quelque ambufcade,
Ou bien par quelque approche y donner l'efcalade,
Et cent fois à fa honte il a efté forcé,
Se voyant hardiment des gardes repoulfé,
De leuer tout fon fiege & de quitter la place,
Qui iufques à prefent a braué fon audace.
Mon enfant, fi tu veux entre tous les guerriers,

Te *gyrlander le front de plus fameux lauriers,*
Que *l'Immortalité peut donner à la race*
De Mauors, *qui conquert ſouflant ſoubs la cuirace,*
Au *haſard de ſa vie vn renom immortel,*
Qu'*ell' graue auec la lance au bleu cryſtal du* Ciel.
Arme *ton maſle cœur d'audace & de proüeſſe,*
Bouffi-*le maintenant de ſuperbe hardieſſe,*
Et *vœuf de toute peur, par vn ſentier nouueau*
Entre *ſecretement au fort de ce chaſteau.*
Car *le pouuoir humain, pour la verité dire,*
N'*y peut non plus qu'au feu ou la neige ou la cire,*
Mets *en effect mes dicts & tu voiras qu'en bref,*
Meſme *par deſſus* Mars *tu hauſſeras le chef*
Palmé *de tout honneur, de trophée & de gloire,*
Qui *viuront à jamais au cuiure de memoire.*
« Tãt *pl9 qu'vn acte eſt grãd, pl9 acquert-il d'hõneur*
« A *celuy qui hardy au prix de ſa valleur,*
« A *bien ſceu dextrement à bon port le conduire*
« Sans *ſentir de malheur ou de fortune l'ire.*
Elle *parla ainſi puis luy meiſt dans le ſein*
Vn *ſerpent qu'elle auoit horriblement vilain.*
Et *après luy auoir ſoufflé dans le courage*
Vn *orgueil arrogant, vne bouillante rage,*
Vne *preſumption, auec vne fierté,*
Le *laiſſa au liens d'audace garroté.*
Lequel *incontinent ſentant geiner ſon foye,*
Que *ce cruel ſerpent gourmandoit pour ſa proye,*
Se *reſueille en ſurſault, & brulant de fureur,*

Tant il ſouffre de mal au tendre de ſon cœur,
Demande ſon harnois, ſon couſtelas, ſa lance,
Et ſon large pauois, puis crie qu'on s'auance
De ſeller ſes courſiers. Ia la mere du iour
Appelloit le ſoleil de ſon nuital ſeiour,
Pour enflammer ce tout d'vne lumiere ardente,
(Car c'eſtoit en ce mois que la gueulle beante
Du Chien eſtoillé fend le ſein de ces bas lieux,
Tant chaude eſt ſon haleine au contour radieux)
Quand d'armes reueſtu d'vne prompte allegreſſe,
Comme frappant encore à l'huis de ſa ieuneſſe,
Il monte courageux ſur vn beau deſtrier,
Façonné de la main d'vn adeſtre Eſcuyer.
Puis comme bien appris au fin meſtier des armes
Prend tãt ſeulemẽt vingt de ſes meilleurs Gẽdarmes,
« (On trouue bien ſouuent le grand nombre inutil
« En l'affaire qui veut vn Chef caut & ſubtil.
« Car il eſt malaiſé qu'en vne multitude
« Il n'y en ayt que trop qui n'ont ſuiuy l'eſtude
« Des affaires mondains, & qui cauſent ſouuent
« Qu'vne fine entrepriſe eſt à tous miſe au vent)
Et deſloge en eſpoir vn iour de Magdeleine,
Faiſant craquer aux pieds les ſablons de Tõb'laine,
De planter hazardeus ſur le plus haut rempart
Du chaſteau Sainct Michel ſon veinqueur eſtẽdart.
Et pour frapper le but ou tend ſon ame fiere,
Il change du ſoldat la caſſaque guerriere
Aux habits que ſans dol porte le pelerin.

Ses ſoldats bien inſtruits du but & de la fin
Ou viſoient ſes deſſeins, tous marqués de feintiſe,
Dreſſerent leur voyage à cette ſaincte Egliſe,
Iurant tous d'vn accord de leuer le ſignal
Qui leur auoit donné quand ils s'roient au portail.
Du dongeon, & auroient d'vne ruſee addreſſe
Dextrement accomply leur inique promeſſe.
Endementiers voicy (preſage merueilleux)
On apperçoit en l'air vingt milans fameilleux
Aller droit ſe percher à la corne eſleuee
De ce dongeon, qui touche à la voute eſtoillee
Du palais flamboyant. Puis on void vn vautour.
Les conſuyuant de loing roüer pres ce contour.
Qui entendant les cris de ceſte troupe auide,
Soudain veut relaſcher à ſon haut vol la bride,
Mais auſsi toſt voicy quatre ou cinq eſperuiers,
Deſcendants viſtement des airés eſcaliers.
Se fondre deſſus luy, de bec, de griffe & d'aille,
Le reboutant ſi fort de ceſte Cytadelle,
Que craignant leur aſſaut il ſe retire honteux,
Faſché de n'auoir pu s'eſlancer conuoiteux
Auecques ſes milans, puis deuers ou l'Aurore
De roſes au matin l'ardent plancher decore,
Vient le Roy des oiſeaux, l'Armeurier de Iuppin,
Qui ſe tenant au pied de ce tertre diuin,
Seulemet de ſon cri eſpandu par la nüe,
Frappe de telle peur ceſte bande menüe
De carneſsiers oiſeaux, qu'elle vient coiment

Se submettre à son Prince, ainsi que doucement
Se rendent les Valets au vouloir de leur Maistre,
Qu'ils ne vouloiēt auāt pour Seigneur recognoistre.
Ia desia ces Soldats ayant fortune à gré,
Auoient dans ce Chasteau tout leur pouuoir ancré,
Et s'en voyans Seigneurs se pannonnant de gloire,
Sans sçauoir ignorans vser de la victoire,
Estalloient resioüis sur le front du Chasteau
Pour signal à leur chef la blācheur d'vn drapeau.
Quand la derniere Fille à Fortune inconstante,
Feict gouster à Thrason desloyale & meschante
Le fiel de sa rigueur, lors qu'il pensoit toucher
Au front de ses souhaits, ell' luy vint attacher
Le malheur sur les yeux, si bien que sa vaillance,
Trouuant à son effort la grande resistance
D'indomtables soldats, il fut tout despité
En son cœur, se voyant vaillamment rebouté,
Estincelant des yeux, escumant de manie,
Contraint tenir au frein sa proüesse hardie,
Et maudissant le sort haster des esperons
Son destrier, quittant à regret les sablons
Du grand champ Tombean, en guignāt par derriere
Ce fort, ou aspiroit son audace trop fiere :
Non autrement qu'on voit vn Lyon furieux
Horibler son effroy, rouër ses ardents yeux
De rage & de courroux quand d'vne bergerie,
Qu'il vouloit affamé mettre à la boucherie,
Il est forcé grondant, reculé des Pasteurs

S'esloigner, & honteux, se mettre en queste ailleurs.
Voicy tout à l'instant la grand Deesse aislee,
Aux yeux bien clair-voyants, à l'aille esparpillee
A l'oreille attentiue, & qui porte au gosier
Espouuentablement mille langues d'acier,
Qui fendant vistement de son aille courriere
La campaigne de l'air, s'en vient à Lyrmaniere,
Chasteau dont l'Ocean arrose tous les iours
A son flux & reflux les aymantines tours,
Ou est le beau seiour du graud Seigneur de Vicques,
Norrisson de Pallas, qui aux troupes Galliques
S'est tousiours esbranché le triomphant laurier,
Que gaigne par ses faicts l'inuincible Guerrier;
Lequel estoit au plain d'vne lice ioustеuse,
Aux armes exerceant sa vertu belliqueuse,
Tantost il se plaisoit à gaillard manier
Et le Ieunet d'Espaigne, & l'agille Coursier.
Tantost rompoit les bois d'vne lance enthirsee,
Tantost faisoit cresper la grande pique dressee,
Tantost iettoit le dart, tantost comme Veneur
Branloit d'vn bras nerueux le large espieu chasseur,
Et tantost tout caché au fond d'vne cuirace
Escrimoit brauement de la grand' coutelace,
Et iamais ne cessoit : si bien que ce Courrier
Emplumé, ne pouuoit trouuer ce grand Guerrier
A coy pour luy narrer le faict de son message,
Et s'esbahissoit fort d'vn si masle courage.
Mais dès qu'il aperçeut, qu'il faisoit vn ruisseau,

Tant il se trauailloit soubs cette lourde peau,
Sourcer flot dessus flot, de son corps indomtable,
Et qu'il sembloit vouloir d'vn zephyre amiable
Se rafreschir le front, il le vint acoster,
Et en propos ouuerts. Commence à luy conter.
Que Thrason avoit faict grimper dessus la croupe
Du tertre sainct Michel vingt soldats de sa troupe,
Qui en tenoient le Fort, & qu'il auoit pensé,
S'il n'eust esté en bas des gardes repoulsé.
Hardy monter à eux : mais voyant sa proüesse,
Ne pouuoir paruenir au but de sa finesse,
Il auoit tourné dos & d'vn pas viste & prompt,
S'estoit sauué laissant ses soldats sur ce Mont
Ainsi parla ce monstre & d'vne aille sifflante,
Dispost se balança en la pleine esclairante
Ou embouchât l'airain d'vn grand cornet bruyant,
Le fist si haut tonner que le bruit effrayant,
En fut oüy par toute la basse Normandie,
Selune qui estoit dans son antre assopie
L'oüit, & par trois fois fur l'eau le front hausa
De frayeur, & trois fois soubs les flots le baissa.
Les Nymphes qui dansoient sur son areine humide,
Se cacherent de peur dans son verre liquide.
Avranches en fremit, & ses forts bastions
Descocherent l'acier de leurs aiguz rayons
Sur ce Mont Tombean, mesme la grand Riuiere
De Coisnon, s'empoulant, en hasta sa carriere.
Les Pans, les Cheurepieds, les Faunes & Syluains,

Furent

Furent tous esbahis en leurs tertres hautains.
Le sautelant troupeau des Dryades gentilles,
Qui carolloit au frais des grands bois de Lentilles.
(Manoir qui fut mon bers grand tout premieremēt
Ie humé la clairté des feux du firmament
Manoir qui m'est vrayment plus cher & delectable
Que ne seroit d'vn Roy le Palais admirable.)
Rompant tous ses esbats, carolles & chansons,
Se tapit de frayeur dans la nuict des buissons.
Le vieil dieu de Foucaut à la barbe herissee,
A tremblottant trois fois sa cruche renuersee.
Ce bon dieu qui souuent de son cristal coulant
Benin reconfortoit mon poulmon pautelant,
Lors que ie m'esgarois soubs les fresches ramees
A poursuiure au trac les Muses bien-aymees
Et bref tous les mortels les voisins des nuaux,
Les hostes des forets, & les bourgeois des eaux,
Qui oüyrent ce tonnerre, estonnez en eux mesmes
Se trouuerent de peur tous pensifs & tous blesmes.
Fors ce hardy guerrier de Vicques, qui vaillant
Estoit en l'estomach de prouësse boüillant.
Et comme vn fier Lyon qui se bat de sa queuë,
Affin que sa valleur soit au combat esmeuë,
Quand il veut assaillir vn farrouche troupeau
De Tygres, dont il rompt & la chair & la peau,
Il s'anime luy-mesme au mestier de la guerre,
Il pense ia soüiller l'email gay de la terre
Du sang de ses coyons, il pense tronçonner

En cent pieces leurs corps, puis apres les donner
Pour pasture aux corbeaux & aux loups fameliques

Ili iette tantost l'œil sur ses darts, sur ses piques,
Tantost sur ses espieux, tantost sur ses harnois,
Tantost sur ses escuz, & sur ses grands pauois,
Sans desserrer vn mot, tant vne audace ardente
Luy retient aux poulmons la parolle eloquente.

Apres qu'il eut brustât de ses bessons flambeaux,
Contemplé ses Soldats & ses ronflants cheuaux,
Il feist commandement d'vne graue parolle
A tous ceux qui marchoient dessoubs sa banderolle,
D'endosser sans arrest la cuirace, & aux bras
Secoüer vaillamment le bouclier à rebras,
Empoigner & la pique, & la lance ferree,
L'espieu au large fer, & la hache aceree,
Mettre sous le mousquet l'espaule, & d'vn grād cœur
Se monstrer à l'assaut foudroyant belliqueur.

Ainsi qu'il enflammoit au combat ses Gēdarmes,
Voici ô creue-cœur! laschant la bonde aux larmes
Sa Dame, qui descend de sa chambre & soudain
S'en vient, pour abbaisser son courage haultain,
Pensant que sa douleur eust assez de puissance
Pour refroidir l'ardeur de sa chaude vaillance.
Grand Dame que le dieu qu'on appelle Nopcier,
Tira de la maison du Seigneur de Tecsier,
Et d'vn neud aymantin sacré & legitime,
L'vnit à la grandeur de ce Mars magnanime,
Dame qui est vrayment digne pour son honneur,

De *la ſaincte amitié d'vn ſi noble* Seigneur.
Dame *ſur qui les* Dieux *d'vne main liberale,*
Ou *prodigue pluſtoſt, de leur flambante ſale,*
E*ſpancherent benins tous les dons pretieux,*
Q*ui eſtoient de long tans au cabinet des* Cieux.
Dame *dont la vertu, la beauté & la grace,*
Merite *bien la voix des* Filles *de* Parnaſſe.

V*ne* Norrice *alloit paſmé, de marriſſon,*
A*pres ell' qui portoit ſon tendre* Norriſſon.
Beau *ſurgeon* Martial *de ce couple heroïque,*
Q*ui ja tendoit la main au long bois d'vne pique.*
E*lle s'approche donq' de ſon loyal* E*ſpoux,*
A*uquel, apres auoir plié les deux genoux*
E*n grande reuerence, ouurant à toute peine*
Sa *bouche qu'on diroit de parfum eſtre pleine,*
E*ll' tint ces doux propos : « Suyuras-tu doncq' touſiours*
L*es ſanglans etendarts de ce* Dieu *briſe-tours ?*
V*eux-tu donq' à tout coup hazarder ta proüeſſe*
E*ntre les couſtelats ? veux-tu que ton addreſſe*
T*e face quelque iour, ou deſſus le ſillon,*
O*u deuant vn rampart, tomber ſous le balon*
D'*vn canon enſouffré, & allant au riuage*
De L*ethe me laiſſer en vn triſte veufuage ?*

S'*il aduenoit,* O D*ieu empeſche ce malheur !*
Q*ue* M*ars te feiſt faux bond enuiant ta valleur,*
I*e ne ſerois long temps eſtreignant ma miſere*
Q*ue nous ne dormiſſions tous deux en vne biere,*
C*ar ie n'aurois en terre apres toy que langueur,*

Qui ſans prendre relais me geineroit le cœur,
Et bien peu donneroient confort à ma triſteſſe,
Car mes proches Parents auant que la Vieilleſſe
Leur euſt creſpé le front, ſentirent le cizeau
D'Atropos qui les meiſt ſoubs le faix du tombeau.
Donq' toy ſeul tu me ſers & d'Eſpoux & de Pere,
Et de Mere, & de Tante, & de Sœur, & de Frere,
Si que t'ayant perdu, le meilleur reconfort
Que i'aurois ce ſeroit de courir à la Mort.
Si le ſacré lien de noſtre mariage,
Si l'amitié que doibt l'Eſpoux de bon courage
A ſa chere Moitié, ſi mes ans printanniers,
Si les faſcheux ennuys qui piqu'roient à milliers
Iour & nuict mon eſprit, & bref ſi de ta Dame
Les pleurs ne peuuent rien ſur le roc de ton ame,
Las! pren au moins pitié de ce tien Enfançon,
Auquel giſt tout l'eſpoir de ta noble Maiſon.
Las! ne le fais Pupille au ſein de ſa Norrice,
Auant qu'il eſt entré au vague d'vne lice,
Ains qu'il puiſſe tout grand ſe garder de celuy,
Qui voudroit à grand tort luy apporter ennuy,
Qui luy voudroit oſter les moyens & la vie,
Tant aſpre eſt des meſchants la rage & felonnie,
Encontre l'Orphelin qui plus eſt de haut lieu
Eleué en grandeur, plus eſt-il, ô bon Dieu?
Eſbranlé des ſoufflets de la malice humaine,
Qui s'attaque touſiours à la vertu hautaine,
Fay donques replier ton volant eſtendart,

Et demeure en ton fort esloigné de hazard.
Fais pendre au ratelier les armes, & depense,
Sans ainsi prodiguer au combat ta vaillance,
En paix dans ta maison ton âge fleurissant.
Ell' poursuiuoït encor son discours blandissant.
Quand ce masle Guerrier sentant que sa poictrine
Vouloit mollir dessoubs vne pitié benigne.
Et que Pallas d'ailleurs au fer l'endurcissoit
Dont vn douteux combat le cœur luy tirassoit,
Desserre ces propos : Sache, ma chere Espouse
Que ie voudrois pour toy mettre fin à toute chouse,
Que peut effectuer le mortel cytadin.
L'amour que ie te porte & à ce Poupelin,
D'vn dentelé soucy me lime la ceruelle
Toutes les fois qu'armé i'empoigne l'alumelle
Pour veincre l'ennemy. nonobstant ma Moitié,
Il me fault postposer ceste ferme amitié
A celle que ie doy à ma douce Patrie
Pour laquelle tout homme aduenturant sa vie,
Doit souffler & suer au combat Martial
Le prisant plus cent fois que le neud Nuptial.
He quoy! voudrois-tu bien que par ma nonchalance
Tout ce Pays tombast en peine & en souffrance?
Qu'il fust mangé du feu, que ie peux aysement
Esteindre auant qu'il prenne aucun accroissement ?
Voudrois-tu que tandis ie viurois en paresse
Il fut tout fourragé par la main pilleresse
De son traistre Ennemy ? & bref qu'vn fier soldart

M'occiſt deuāt tes yeux comme vn laſche caignard ?
Qui te voudroit forcer & d'vn piteux carnage
Maſſacrer tous ceux là qui ſont à ton ſeruage ?
I'aqueſt'ray plus d'honneur ſi enuiė de Mars
Ie ne peux triompher de ces meſchants ſoldarts,
Combatant vaillamment de tomber ſur la place,
Et baſtir mon tombeau au creux de ma cuirace,
Que d'attendre craintif la mort à mon foyer.
Le los ſera plus grand de hardy guerroyer
Par les champs l'ennemy de ma Prouince chere
Qu'enfermer dans vn fort ma vie caſiniere.
Ayant ainſi parlė il aduance le pas,
Pour prendre doucement au plis de ſes deux bras
Son petit Enfanteau, qui cache toſt la teſte
Au ſein de ſa Norrice, effrayė de la creſte
De l'armet de ſon Pere, & crie à haute voix
Eſbloüy des eſclairs du treſluiſant harnois.
Ce que voyant tous deux ſe prennent à ſouſrire,
Et le pere à l'inſtant à coſtė ſe retire.
Puis s'eſtant deſcoiffė le chef du morion,
Qu'il met tout flamboyant ſur le dos du ſillon,
Baiſe ſon cher Portrait, faiſant telle priere
A Cil qui tient ce Tout ſoubs ſa main emperiere.
O pere tout-puiſſant, Empereur des combats,
Qui armes de vaillance & le cœur & le bras
De ceux là qu'il te plaiſt. qui fais qu'vne pucelle
Rabbat d'vn fier Tyran l'audace trop cruelle,
Qu'vn ſimple Bergerot de ſon baſton noüeux.

Terraſſe le grand corps d'vn Gean *monſtrueux,*
Et *bref qu'vn* Iouuenceau *d'vne force animee*
Met *à mort & en route vne puiſſante armee,*
I*nſpire dans le cœur de ce petit* Enfant
V*ne telle vertu, qu'il aille triomphant*
Tou*ſiours de l'*Ennemy, *& plus fort que ſon* Pere,
Re*conforte le cœur de ſa benigne* Mere,
Lor*ſqu'il retournera du* Martial *meſtier*
De *deſpouilles chargé, que fort* Aduanturier
Il *aura conqueſté ſur l'inique* Aduer*ſaire,*
Qui *vouloit offenſer d'vn bras trop temeraire*
Ta *haute* Maie*ſté & degaſter meſchant*
Son *pays par le feu & le glaiue tranchant*
A*pres auoir finy il met ſon* E*ſperance,*
Qui *deſia porte au front l'effroy & la vaillance*
De *l'eſtoc* V*iquean, dedans le ſein neigeux*
De *ſa* Dame, *qui faict ſourcer de ſes beaux yeux*
De*ux ſautelants ruiſſeaux, qu'elle taſche amiable*
De *tarir & ſeicher d'vn ſouſris aggreable;*
Do*nt ceſt humain* Seigneur *tout nauré de pitié,*
La *baiſant doucement, vray ſigne d'amitié,*
Lu*y trame de rechef brefuement ce langage.*
Mon Tout *n'eſtime pas que le puiſſant courage*
D'*vn* Guerrier *quel qu'il ſoit me face cheoir iamais*
Par *le fer en la nuict du tenebreux palais,*
Il *n'y a que le* Sort *& le* De*ſtin ſeuere,*
Qui *ſachent ſurmonter ma proüeſſe guerriere.*
Ce *rigoureux* De*ſtin qui tient deſſoubs ſa main*

M'occist deuãt tes yeux comme vn lasche caignard ?
Qui te voudroit forcer & d'vn piteux carnage
Massacrer tous ceux là qui sont à ton seruage?
I'aquest'ray plus d'honneur si enuié de Mars
Ie ne peux triompher de ces meschants soldarts,
Combatant vaillamment de tomber sur la place.
Et bastir mon tombeau au creux de ma cuirace,
Que d'attendre craintif la mort à mon foyer.
Le los sera plus grand de hardy guerroyer
Par les champs l'ennemy de ma Prouince chere
Qu'enfermer dans vn fort ma vie casiniere.
Ayant ainsi parlé il aduance le pas,
Pour prendre doucement au plis de ses deux bras
Son petit Enfanteau, qui cache tost la teste
Au sein de sa Norrice, effrayé de la creste
De l'armet de son Pere, & crie à haute voix
Esbloüy des esclairs du tresluisant harnois.
Ce que voyant tous deux se prennent à soufrire,
Et le pere à l'instant à costé se retire.
Puis s'estant descoiffé le chef du morion,
Qu'il met tout flamboyant sur le dos du fillon,
Baise son cher Portrait, faisant telle priere
A Cil qui tient ce Tout soubs sa main emperiere.
O pere tout-puissant, Empereur des combats,
Qui armes de vaillance & le cœur & le bras
De ceux là qu'il te plaist. qui fais qu'vne pucelle
Rabbat d'vn fier Tyran l'audace trop cruelle,
Qu'vn simple Bergerot de son baston noüeux.

Terrasse le grand corps d'vn Gean monstrueux,
Et bref qu'vn Iouuenceau d'vne force animee
Met à mort & en route vne puissante armee,
Inspire dans le cœur de ce petit Enfant
Vne telle vertu, qu'il aille triomphant
Tousiours de l'Ennemy, & plus fort que son Pere,
Reconforte le cœur de sa benigne Mere,
Lorsqu'il retournera du Martial mestier
De despouilles chargé, que fort Aduanturier
Il aura conquesté sur l'inique Aduersaire,
Qui vouloit offenser d'vn bras trop temeraire
Ta haute Maiesté & degaster meschant
Son pays par le feu & le glaiue tranchant
Apres auoir finy il met son Esperance,
Qui desia porte au front l'effroy & la vaillance
De l'estoc Viquean, dedans le sein neigeux
De sa Dame, qui faict sourcer de ses beaux yeux
Deux sautelants ruisseaux, qu'elle tasche amiable
De tarir & seicher d'vn sousris aggreable;
Dont cest humain Seigneur tout nauré de pitié,
La baisant doucement, vray signe d'amitié,
Luy trame de rechef brefuement ce langage.
Mon Tout n'estime pas que le puissant courage
D'vn Guerrier quel qu'il soit me face cheoir iamais
Par le fer en la nuict du tenebreux palais,
Il n'y a que le Sort & le Destin seuere,
Qui sachent surmonter ma proüesse guerriere.
Ce rigoureux Destin qui tient dessoubs sa main

Tout *ce qui vit ça bas dans ce cloistre mondain.*
Nul *ne peut euiter, bien qu'il soit magnanime,*
Ou *qu'il couue craintif vn cœur pusillanime,*
Le *traict de sa rigueur, & plustôt il assaut,*
Le *vaillant que celuy à qui le cœur defaut,*
Retourne *en la maison & comme* Dame *sage,*
Maintien *honestement en ordre ton mesnage,*
Ce *pendant que ie vay d'vn courage indomté*
Garder *de mon païs la chere liberté.*

Ce *dit, on luy ameine vn beau iennet d'*Espagne,
Qui *faisoit mille bonds au raz de la campaigne,*
Qu'il *monte allaigrement & d'vn port* Martial
Luy *faict braue monstrer ce que peut vn cheual.*
Lequel *tout orgueilleux de porter telle charge,*
Sur *les poudreux sillons se faisoit place large.*
Puis *se sentant piqué visuement de l'esp'ron,*
Relasché *dans son frein, plus prompt que l'aileron*
De *l'*Aquillon *leger, d'vne obscure poulsiere*
Aueugloit *gallopant apres soy la carriere,*
Le *tourbillon aillé & le foudre orageux,*
En *vitesse ne veint ce* Iennet *courageux,*

Phœbus *auoit desia franchy de longue espace*
Harrassé *de trauail, la moitié de sa trace,*
Ia *son coche penchoit vers le* Pere Ocean,
Pour *aller reposer au gyron* Tethyan.
Quand *ce vaillant* Guerrier *arriue à toute peine,*
Ruissel*ant de sueur & tout couuert d'areine,*
Au *fort* Michelean, *ou les* Bourgeois *d'enbas*

Changeant

Changeant leurs triſtes pleurs en riz & en ſoulas,
Le bien-vindrent ioyeux & toute ſon armee,
Leuant iuſques au Ciel ſa vaillance animee.
Auranches, Pontorſon & tous les habitans
Des Bourgs, qui eurẽt peur aux trans. trans eſclatãs
Du haut bruyant cornet de ceſte Meſſagere,
Aſprement eſpinez de nouuelle cholere,
S'arment de tous baſtons & viennent à milliers,
En ordre ſe ranger deſſus les bords frontiers
Hautement eleuez du Tombean riuage,
Qui font teſte aux aſſaults de la Marine rage.
Ainſi void on venir tout à l'entour d'vn bois,
A troupes & ſcadrons des nerueux villageois,
Auec leurs gros maſtins, leurs grãd'fourches ferrees,
Et mille autres baſtons aux poinctes acerees, (reaux,
Pour mettre à mort les loups qui, carnaſſiers bour-
Ont occis le meilleur de leurs ſimples trouppeaux.
Quand Phœbus fut plongé dans la marine plaine,
On vit d'vn graue port ceſt adroit Capitaine,
Foulant d'vn ferme pas le ſourcil des remparts,
En ordre diſpoſer çà & là ſes ſoldarts,
Pour faire ſans dormir d'vn courage fidelle,
Soubs l'aille de la nuict, la coye ſentinelle.
Et luy-meſme, ô valleur ! le harnois ſur le dos,
Familier du trauail & haineur du repos.
Ne ceſſoit empeſché d'vne grand' halebarde.
D'enhorter ſes ſoldats à faire bonne garde.
Il trauailloit ainſi & le char roſineux

De la nuiƈt gallopant par la pleine des Cieux,
Auoit plus que parfaiƈt la moitié de ſa courſe,
Ia deſia le Bouuier approchoit de ſon Ourſe,
Quand Pallas regardant à trauers le bandeau
De la nuiƈt, ell' darda les yeux ſur ce chaſteau.
Ou voyant en ſueur aller parmi les piques,
Et les tonnants mouſquets ce Colonel de Viques,
Embraſſa les genoux du tout puiſſant Iuppin,
Et luy tint ce propos. O Pere tout benin,
Si iamais à mes vœux tu as eſté bonace,
Ouure moy maintenant le threſor de ta grace.
Tu vois ce grand Guerrier de Viques, qui là bas,
Peine tout en ſueur, & vaillant ne veut pas
Donner treue au trauail, il a or' la penſee
D'vn eſpineux ſoucy ſans repos tiraſſee.
Qui le tenaille plus & pinſe mille fois,
Qu'il n'eſt aggrauanté de ſon peſant harnois.
Comment il gaignera le front de ceſte croupe,
Pour en precipiter l'audatieuſe troupe.
Qui, ſans craindre le traiƈt de ton foudre vangeur,
Titanine, a oſé attaquer ta grandeur,
Et, d'autant que ce Fort ſurpaſſe la proüeſſe
Des bataillons humains. La Viqueane addreſſe
Doute que ces ſcadrons ne ſoient aſſez puiſſans,
Pour y planter deſſus les remparts menaçans
Ses veinqueurs eſtãdarts, & qu'onque vne courõne
Pour tous ſes grands efforts ſa teſte n'enuironne.
Mais, ô puiſſãt Monarque auquel riẽ n'eſt faſcheux

Ie te pry, qu'il en ſoit en bref victorieux.
Et que par ce beau faict la V*iqueane gloire*
E'*terniſant en bas ſa viuante memoire.*
Raze d'vn vol hardy tous les marins boüillons,
P*our ſe venir loger en tes hauts pauillons.*
E*lle accoiſa ſa langue, & Iuppin de la teſte*
F*eict ſigne, que bien toſt admettroit ſa requeſte.*
L*uy diſt tant ſeulement qu'ell deſcendit des* C*ieux,*
P*our aduertir en bas le* P*rince obliuieux,*
D'*aller bien toſt puiſer, au fond de la riuiere*
D*e* S*tix, vne liqueur, pour coller la paupiere*
D*e ceſt armé* G*uerrier, & de porter auſſi*
D*u pauot, pour charmer la peine & le ſouci*
Q*ui lui rongent le cœur.* P*luſtoſt que le tonnerre,*
E*ll' fend l'air ſoubs ſes pieds, & deſcēd en la terre*
A*u creux* C*immerien, ou ell' dit au* S*ommeil*
E*n bref de point en point de ſon* P*ere le vueil.*
P*uis ſe retire toſt : car deſia la puiſſance*
D*e ce* D*ieu luy faiſoit preſque tomber la lance*
D*e ſa main engourdie.* A *l'inſtant de ſon creux*
C*e* D*ieu ſortit couuert d'vn manteau tenebreux.*
P*uis abordant de pres ce vaillant* C*apitaine*
L*aiſſa & ſon manteau & ſes patins de laine,*
E*t la figure print d'vn petit mouſcheron,*
P*uis branlant le cerceau de ſon moite aileron,*
V*ola tout lentement ſur ſes flames iumelles,*
L*es touchant doucement de ſes humides ailles.*
    C*e grād* G*uerrier ſentāt s'engourdir ſous la main*

De ce doux Dieu, ce faict desarmer tout soudain,
Et se mettant au lit au dormir abandonne :
Les membres sans l'esprit que l'honneur aiguillõne
Incontinent voicy, par le vouloir hautain
Du Monarque, qui tient de ce grand ton le frain.
Phantase pas à pas approcher de la couche,
Non trop loing escarté de sa virile bouche,
Qui luy presente à l'œil la cime d'vn rocher,
Ou vingt Tygres du pied s'estoient allé cacher,
Qui voyant vn Lion, au fond de la vallee,
Au courroux despité, & à l'ire enflammee,
Lancer son œil à eux, monstrant à leur meschef
Vouloir hardy grimper sur le sublime chef
De ce roc eminent, vindrent atteins de crainte
Craignãt que de leur sang il n'eust sa gueulle teinte.
Se rendre à sa mercy, lesquels il n'offensa,
Seulement appaisé de ce roc les chassa.
Morphee luy feist voir en habit venerable,
Tout mitré, tout crossé & en barbe honorable,
Le sainct Euesque Ausbert, lequel au nom de dieu
L'exhortoit de chasser de ce consacré lieu
Les Tyrans de la foy & remettre en franchise
La ville, le chasteau, lés cloistres & l'Eglise,
Et qu'il n'eust point douté de l'aide du grand Roy
Qui fauorist tousiours les Guerriers de sa loy.
Et pour l'encourager de ses doits il façonne
De verdoyant laurier, vne belle couronne,
Qu'il luy promet donner, s'il veut victorieux,

Remettre en liberté ce Mont *religieux.*
Il apperçeut encor, comme vn dragon horrible,
Subtil eſtoit rampé au chef inacceſſible
De ce Mont, *& comment du palais radieux*
Il eſtoit devallé vn Iouuenceau *neigeux,*
Qui brandiſſant en main vne grand coutelace,
Deſlogeoit ce dragon vaillamment de ſa place.
Et bref il luy faiſoit mille autres choſes voir,
Comme eſtoit du grand Dieu *le ſupreme vouloir.*
*Quand ils veirent l'*Aurore *à la main iauniſſante*
Atteler de Phœbus *la coche reluiſante,*
Deſbuſquerent ſoudain, en laiſſant tout penſif
De Viques, *qui ne veut dauantage captif*
Demeurer enſerré dans la chaîne oublieuſe,
Qu'il rōpt ſans plus d'arreſt, & d'vne ame douteuſe
Ne ceſſe de penſer, furetant ſon cerueau,
En ce qu'il auoit veu, pendant que le fardeau
Du Sommeil *l'aggrauoit.* A *tant la couche il laiſſe*
Et à terre humblement les deux genoux abbaiſſe,
Il ioint auſſi les mains, & regardant en l'air
Il adore pieux, le Monarque *ſans pair.*
Il le prie deuot qu'il luy donne la grace,
De bien toſt chaſtier la temeraire audace
De ces rogues Titans, *luy promettant la foy*
S'expoſer aux couſteaux pour defendre ſa loy.
Dès qu'il eut acheué ſa deuote priere.
Il ſentit eſchauffer ſa vaillance guerriere,
Qui luy alloit enflant, aigriſſant & donnant

Aux armes vifuement vn courage eftonnant.
Il n'a point de repos, il meut, il bruit, il rage,
Fafché qu'il n'eft defia à l'horrible carnage
Des hayneurs de la foy. Encor que genereux
Sa vertu l'appellaft au combat valeureux,
Si eft-ce qu'il reprend planté droit fur l'areine,
Pour veftir le harnois, vn peu de tans, haleine.
Reffemblant à vn Mars, auant que mettre en dos
Le pefant corfelet, il chauffa fes cuiffots.
Print fes greues d'argēt, à beaux cloux d'or fermees,
De Trefles, de Sinople & de Cheurons femees,
Puis dans vn corfelet fon braue corps logea,
Corfelet que la main d'vn grand Ouurier forgea,
Dedans lequel viuoit en graueure trefbelle,
Des vieux fiecles paffez vne hiftoire fidelle.
En boffe s'efleuoit le rocher Tombean
Aupres duquel Selun' s'embouche en l'Ocean.
Laquelle receuoit, au plantureux Autonne,
Les nauires fuitifs de la riche Pomone.
Qui craignant le boucon, les charmes & les vers,
De Circée, germet infect, de l'œil de l'vniuers,
(Qui auoit transformé par fa noire magie
En oyfeau bigarre le prince d'Hefperie,
Que cefte Nymphe auoit pour fon efpoux choifi :)
Le cœur tout efperdu & de frayeur faifi
S'aduentura fans plus auecques dix gallees
De fillonner les flots des campaignes fallees.
Et vint furgir au front du beau terroir Pommeux.

Puis deuallant plus bas ſur ce fleuue eſcumeux,
Se monſtroit vn troupeau de Nymphes *& de* Fees,
Qui aux cheueux eſpars & cottes agrafees,
Balloient d'vn pied nombreux, ſur l'odorant tapis
Des herbes & des fleurs qui couuroient le paſtis
Qu'abbreuue la Selune, *& fut pres ce riuage*
Ou eſt ſur pillotis, planté d'vn grand ouurage
Le pont dit de ce bal, que le peuple ruſtaut,
En lieu de Pont *aubal, appelle* Pont *aubaut.*
On les voit promptement ceſſer & bal & danſe,
Et toutes accourrir faire la reuerence
A cette Deité, *puis empoigner ſoudain*
Les gaſches pour haſter des nauires le train.
Apres vit, entaillé en graueure boſſee,
Le Seigneur Lyrmano *qui la teſte aduancee*
Hors du vaiſſeau, cõtemple & le front & les yeux.
(Eſchauffé dans le cœur du tiſon amoureux)
D'vne Nymphe, *qu'il prend, & d'vn ieune courage,*
La tenant par la main, ſaute dans vn bocage.
Ou il feiſt puis apres cimenter de ſon nom,
Vn fort bien emparé, au ſuperbe dongeon,
Lequel on nomme encore, à l'antique maniere,
Malgré la faux du tans, le Fort *de* Lyrmaniere.
De plus emburiné rebrouſſant le cryſtal
De ce fleuue ondoyant, ſe planiſſoit vn val.
Que tenoit ſoubs ſes pieds un tertre inhoſpitable,
Ce lieu ſembloit à l'œil plaiſant & delectable,
Il eſtoit diapré de mille Arabes *fleurs,*

Qui toutes embaumoient d'vne moiſſon d'odeurs
La pleine de Iunon, *là verdiſſoit le cheſne,*
L'*erable, le fouteau, le ſapin & le freſne.*
Le peuplier ombrageux, le haut & large ormeau,
Le pin, l'aulne & le plan au frondroyant rameau.
Là dix mille oiſillons à trauers le feuillage,
Degoiſant doucement leur fredonné ramage,
S'*inuitoient à chanter, & là les doux Zephyrs*
Sans ceſſe redoubloient leurs gratieux ſouſpirs.
Pomone, *deſirant eſgayer là ſa bande,*
Faict ietter l'ancre à bord & noüer la commande
A *vn ſaux riuager, puis ſortant du vaiſſeau*
Se met à l'ombre frais d'vn verdoyant fouteau,
Les Nymphes *decoupant mille chanſons diuines,*
Embraſoient de quelqu'vns les gaillardes poictrines.
Les vnes s'eſcartoient & de leurs belles mains
Alloient piller les fleurs, puis leurs girõs tous plains,
Retournoient folaſträt, & les autres aſsiſſes
Gentiment façonnoient des girlandes tortiſſes.
Les aucuns, deſplaiſans, captiuez dans les rets
D'Amour, *ſe retiroient en des recoings ſecrets,*
Pour ſouſpirer leur mal. Les autres que Bellonne
Auoit touſiours norris à la guerre felonne,
Libres de tout amour, ſe plaiſoient à ietter
D'*vn bras puiſſant la barre, à lutter, à ſaulter,*
A *courre, à eſcrimer & d'vne perche aiguë,*
A *frapper droitement la butte pretendüe,*
Ils s'eſgaioient ainſi depenſant le loiſir,

Ou Pomonne *prenoit vn merueilleux plaisir.*
Quand voicy deualler de ce tertre sauuage
V*n* Lyon, *à le voir espoiçonné de rage,*
 Il *hurloit, il grondoit, de ses flambeaux ardents*
Sortoient *dix mille éclairs, & aguisant ses dents,*
Monstroit *auoir grand soif, de sang & de carnage,*
Qui *se darde empenné vers le front du riuage.*
 A *l'instant &* Deesse *&* Nymphes *&* Soldats,
Tremblotans *de frayeur, font treue à leurs esbats.*
Et *à la foulle vont monter dans leurs gallees,*
Qu'ils *esloignent du bord sur les ondes enflees.*
Là *demeure seulet* Cratere *genereux,*
Qui *las de ses esbats, & sueux & fumeux,*
Estoit *allé chercher quelque fonteine fresche,*
Pour *esteindre la soif qui le cuist & le seiche.*
Quand *il vid ce* Lion *d'vne chaude fureur,*
S'*eslancer droit vers luy, il eut quelque frayeur.*
Puis *reuenant à soy & pensant à l'audace,*
Dont Hercul' *son ayeul accabla sur la place*
Au *grand bois* Nemean *le* Lion *inhumain,* (*main.*
(Duquel *il print la peau pour marque au genre hu-*
De *sa noble valleur), ferme comme vne roche*
Attend *de ce* Lion *la furieuse approche,*
Qui *ayant aceré ses ongles outrageux*
Et *ses dents au combat, d'vn courage animeux*
Assault *ce* Iouuenceau, *qui de grande vaillance*
De *l'acier, de l'espieu rabbat sa violence.*
Mais *trop fier resouflant le feu de sa vertu*

G

Le veufue de l'eſpieu, qu'il rompt comme vn feſtu.
En cinq ou ſix eſclats. Alors ce fort Cratere
Se voyant deſarmé, d'vne allegreſſe fiere
Saulte à vn ieune ormeau qu'il arrache & ardant
Repouſe les efforts de ce fauve grondant.
Mais ceſt orme en la main ne luy demeura guere,
Qu'il n'eſprouuaſt la dent de ceſte horrible Fere,
Qui en pieces le meiſt auec moins de trauail
Que ſi ce fuſt eſté vn roſeau fluuial
Quoy voyãt ce Guerrier & que ſa grãd proueſſe,
Ne le pouuoit ſauuer de la dent pillereſſe
De ce cruel Lyon, enpoigne en deſeſpoir
Vn gros caillou maſsif, qu'à peine le pouuoir
De deux couples de bœufs euſt leué de l'areine,
Et roidiſſant les nerfs, retenant ſon haleine,
Le lance droitement d'vn bras ſi vigoureux,
Que le coup n'eſtant vain met ce trop furieux
Et cruel ennemy ſur le ſable en iauelle,
Luy eſcrageant à bas la fumante ceruelle.
Puis on voyoit Pomone : & ſes gens s'eſlancer
Sur le Gazon herbu, & Cratere embraſſer.
Et tous bien eſtonnez admirant ceſte Fere,
Eſleuoient iuſqu'au Ciel la vertu de Cratere.
Que Pomone appella pour ſa grande valleur,
Comme bien meritant entre tous ceſt honneur,
HOMME, *beau nom qui vit (miracle de nature),*
Depitant de l'enuie & des ſiecles l'iniure,
Encore en la vertu de ſa poſterité,

» *Tant vault contre les ans vn honneur merité.*
Puis voulant l'enrichir de quelque recompenſe
Digne de ſon grand cœur tout comblé de vaillance,
Elle ouurit les eſcrins de ſon riche threſor,
Et luy miſt en la main ſix bezans de fin or:
Leſquels il burina, pour memoire eternelle,
Auecque vn Lyon à la gueulle cruelle
Sur vn bronze azuré, & puis en ce vallon,
Sur puiſſants fondements hauſa vn baſtion
Que deſlors il nomma la fort'reſſe du HOMME.
Mais le Tans, ô rigueur! qui tout mine & conſomme,
En a bouleuerſé, iuſques aux fondements,
A grands coups de canon, les fermes baſtiments.
Puis à l'autre coſté de ce fleuue, en la pree
De cent mille couleurs ſur le front bigarree,
On void diſpoſtement s'aduancer Poilleon
Apres vne Naïade, *au* Porphirin *talon,*
Qu'il pourſuit de ſi pres, que ſes doubles narines,
Bourſouflent les tortils & les ondes orines,
Des cheueux pendillants de ceſte Deité.
Qui pauurette, voyaut ſa pure chaſteté
Eſtre preſte a plier ſoubs la loy de Cyprine,
S'eſlance viſtement ſoubz l'ondette argentine
De Selune, *penſant euiter ce* Chaſſeur :
Lequel tout embrazé de l'amoureuſe ardeur,
Se iette apres ſa proye, & ſi pres la talonne,
Qne contrainɛte elle ſort & les eaux abandonne,
Pour ſe ſauuer au frais d'vn taillis riuager,

Où elle alloit ſouuent à l'ombre s'heberger,
Mais ell' ne fuſt ſi toſt ſortie du riuage
Qu'ell' ne perdiſt la fleur de ſon ſainct pucelage :
Dont ell' conceut vn fils qu'elle nomma Duceon,
Qui fiſt apres baſtir en ces lieux le dongeon
Du Chaſteau de Ducé, *dreſſant ſur la riuiere*
Vn pont pour aller voir la prairie ou ſon pere
Pourſuyuit ceſte Nymphe, *& nomma ce* Terroir
Poillay, *ou eſt le* Fort *de mon natal manoir.*
Terroir *que fauoriſt la* Deeſſe *blétiere*
Le bon Pere *vineux, & la* Nymphe *fruictiere :*
Terroir *qui eſt l'honneur du pays* Auranchois,
Tant le vont cheriſſant les Celeſtes bourgeois.
Apres il print ſa targue ou, en graueure riche,
Dont la main de l'ouurier ne s'eſtoit monſtré chiche,
Se cacheoit dans la nüe vn mont, dont le coupeau
Flechiſſoit le ſourcil ſoubs le peſant fardeau
D'vne eſpeſſe foreſt, que ceſte Iardiniere
Feict couper & abbattre à la main charpentiere,
Puis en ce lieu planta les haults murs ſourcilleux,
Les Rẽparts *& les* Tours *d'vn* Chaſteau *belliqueux.*
Qui, à cauſe des trõcz, des rameaux & des brãches
Qui eſtoient ſur ce Mont, *fut dit le haut* Auranches.
Là ceſte grand Deeſſe, *empraințe dans l'airain.*
Au ſurcot retrouſsé, d'vne ſoigneuſe main,
Semoit, plantoit, greffoit en la ſaiſon nouuelle,
Pour le bien & profict de la race mortelle,
Pepins, pommiers, ſurgeons. Puis *ſur le rond du bord,*

Roulloit en ſerpentant dans ſon riuage tort
Le doux fleuue de See, *à la grand barbe humide*
Qui baigne deſbordé, de ſon verre liquide,
Ou follaſtrent nageants cent troupeaux eſcaillez,
Des vallons Auranchois *les tapis eſmaillez.*
Le gros Mufle *camus d'vn fier* Lyon *horrible,*
Se hauſſoit au meillieu de l'eſcu defenſible,
Qui toutes pars lançoit le foudre bourdonnant,
La rage, la terreur & l'effroy eſtonnant :
Là eſtoient entaillez les geſtes heroïques,
Que iadis auoiẽt faicts tous les Seigneurs *de* Viques,
Suyuant les eſtendarts tant des Princes François,
Que du Duc *des* Normands *ſur les ſillons* Anglois.
Lors que le bras vaillant du Conquereur Guillaume,
V*nit à ſon* Duché *le metaillier* Royaume
Des ſuperbes Anglois, *qu'*Edouard *ſon* Couſin
Luy legua iuſtement approchant de ſa fin.
Puis apres il coiffa le coupeau de ſa teſte
D'*vn morion graué, à la brillante creſte,*
Deſſus lequel eſtoit engraué au burin
L'*vn des beaux* Meſſagers *de l'*Empereur *diuin,*
Qui tenoit ſoubs ſes pieds vn Dragon *effroyable,*
Qu'il auoit ſubiugué d'vne force admirable.
Ce Dragon *irrité de ne pouuoir venger*
Le tort que luy faiſoit ceſt aillé Meſſager,
Horriblant *ſon eſcaille, & ſifflant de furie,*
Tant *il eſtoit enflé de rage & de manie,*
V*omiſſoit de la gueule & deſſerroit des yeux*

Vn venin lethean meslé de mille feux.
Et du ply de sa gorge, en trompe tortillee,
Sortoit d'vn pannonceau la grand creste esmaillee.
Apres pendit au flanc le menaçant acier
Frayeur des ennemys, d'vn coustelas guerrier
Quant il se vit couuert de ses flambantes armes,
Ardent de faire voir l'effort de ses alarmes,
Crespant la pique au poing regarde ses soldats,
Et d'vn cœur ressentant la vertu de Pallas,
Ou de Mars, *grauement par ces vers poëtiques*
Les aguise sans plus aux beaux faicts heroïques.
Vous nobles Reiectons *du prouin genereux,*
D'Alcide, *qui iadis aux armes valeureux,*
Delaissant le pays de la vieille Hesperie,
Vinstes auec Pomone *en la riche* Neustrie.
Vous autres, qui auez pour immortels Ayeulx
Les antiques Troyens, *dont les puissants* Nepueux
Escorterent Francus *iusques en* Allemaigne,
Et delà escartez, la Danoise *campaigne*
Les receut pour Seigneurs, *puis apres vn long tans,*
*Voguant sur l'*Ocean, *empieterent vaillans,*
Au prix de leur vertu, la terre Neustrienne,
Qu'ils nommerent apres d'vne maison Troyenne,
Qui auoit pullulé du tige de NORMAS,
(Qui sur tous les Troyens *fut chery de* Pallas)
Normandie, *qui est le pays de la* France
Qui marche des premiers pour la plume & la lãce.
Souuenez-vous Amis de tous ces grands Guerriers,

Monſtrez vous auiourd'huy eſtre les heritiers
De leur noble valleur, prenez ceſte fort'reſſe
Que tiēnent des poltrons, non pas par leur proüeſſe
Mais par leur laſcheté, qui pour ſon compaignon
A touſiours pres de ſoy l'inique trahiſon.
Conſiderez amis en quel danger vous eſtes,
Quel eſclandre s'appreſte à tomber ſur vos teſtes?
Quel regret aurez-vous? quel amer creue-cœur?
Et quel dur deſconfort, vous geinera le cœur?
Lors que deuant vos yeux l'affreux ſoldat infame,
Hors des gonds de raiſon, par le fer & la flame
Deſtruira vos maiſons, rauagera vos biens
Et, qui plus vous poindra, ſes deſirs Cypriens
Deſfloreront l'honneur de vos chaſtes pucelles,
Meurtrira vos petis ſuçottans les mamelles,
Diffamera vos licts, ou le ſainct Dieu nopcier
Doibt chaſte repoſer, puis apres d'vn acier
Au trenchant affilé, vous volera la vie
Ou bien vous chaſſera en eſtrange patrie:
Ou vous tenant captifs, comme pauures forças
Ne vous donn'ra iamais vn moment de ſoulas.
O Dieu, quelle pitié vous mordra la poictrine,
Quand vous voirez tomber par ſa rage tygrine
Les Temples conſacrez, & que les ſaincts Paſteurs
Sentiront de Mauors les cruelles fureurs?
Ie fremis & d'horreur ma penſee eſt ſurpriſe,
Quand ie leue les yeux à ceſte ſaincte Egliſe
Que vous voyez là haut, & que ie penſe en moy

Que ce ferme rocher qui la porte fur foy
Ne la pourroit garder, qu'elle ne fuft brifee
Et iufqu'aux fondements pefle mefle rafee,
Si ces traiftres qui font campez dans ce Chafteau
Et tous leurs alliez, leuoient leur fier drapeau,
Foulant le noftre aux pieds, fur cefte cime airee..
Sachez, amis, fachez que cefte grand Contree
Efprouu'ra tous les maux qu'atrainent les Soldarts
Ou ils peuuent haulfer leurs veinqueurs eftendarts
Si ce Fort eft gaigné des mefchants infidelles.
Empefchez valeureux, les victoires cruelles.
Qu'ils veulent remporter de voftre liberté.
I'oy defia les clairons de l'Anglois aheurté
Qui triomphe de vous, & fier de fa conquefte,
Vous meft, ô defhonneur ! le ioug deffus la tefte.
Comment, libres Normãds, permettrez vous l'Anglois,
Vous tenir enchainez au collier de fes lois ?
Vous, vous qui de fon fang, en bonne & iufte guerre,
Auez mefme empourpré fa norriciere terre.
Qui luy auez monftré de combien du Lyon
La vertu va paffant le courage felon
Du cruel Leopard, qui auez voftre deftre,
Autrefois empefché brauement de fon fceptre.
Ha! fi le grand Guillaume, efchappé du tombeau,
Vous voioyt tous coüards au pied de ce Chafteau,
Sans ofer l'affronter & gaigner la muraille,
Pour hacher en lopins cefte lafche canaille:
Il vous cafferoit tous de fes Soldarts vaillans,

Difant

Disant que vous seriez les bastards nonchallans
De voz nobles Ayeulx, dont la force guerriere
A faict trembler soubs soy la campaigne estrãgere.
Comment, vous faudra-t-il qu'à vostre deshonneur
Vous alliez mendier & l'aide & la faueur
De voz voisins ? lesquels redoutans vostre lance,
Vous venoient requerir de paix & d'alliance :
Pour leur prester la main, au besoin comme amis,
Encontre les assaults de leurs fiers ennemis ?
Vous qui voulant plãter par l'acier indomtable,
De vostre bers natal la borne redoutable
Sur voz voisins, auez effrayé l'Angeuin,
Le François, le Breton & le prompt Poictevin.
Vous qui auez chassé les band'rolles Françoises
De voz chãps, & contrainct les enseignes Angloises
De repasser la mer, &, pour ces vingt Coquins,
Vous requerrez l'espaule aux gendarmes voisins ?
Qui se brauant de vous comme ayant l'auantage,
Accroistrõt leurs moyens de vostre grãd dommage,
Vous ferez tout ainsi comme bien pres du bord,
Le pauure marinier qui, desia demy mort,
Ayant contre vn escueil par l'ire de Neptune
Gousté le fiel amer du Sort & de Fortune,
Appelle à son secours les peuples riuagers,
Affin de s'escschapper des perilleux dangers
Où il est enrethé, & sauluer la richesse
Qu'il porte en son vaisseau, que l'ire pilleresse
De la mer ne l'engouffre : à ses funebres criz

Ces peuples viennent toſt qui butinent le bris
Sans mercy de ſa nef : ſi que le miſerable,
S'il euite l'acier de la Parque *intraictable,*
S'en retournant chez ſoy, pour edenter la faim,
Eſt contrainct d'huis en huis de mendier ſon pain.
Quell' honte vous ſera le Paſteur *venerable,*
Qui tient pour ſa vertu ce Temple *inuiolable.*
Ce Prelat *qui a eu pour ſon noble* Prouin
DECOSSE', *ſeul honneur du terroir* Angeuin,
(Qui norriſſant au cœur la force & la vaillance,
Laiſſa Naples *ſon bers & s'en vint en la* France,
Où il feiſt par l'acier tant d'actes glorieux
Qu'il ſe meiſt des premiers au rãg des demy-Dieux),
Si pour chaſſer ces loups de ſon diuin herbage,
Il luy fault employer la main & le courage
De ſa haute maiſon ? Mourez *cent fois pluſtoſt,*
Soldarts, qu'à voſtre honte il ameine vn autre oſt.
Que l'amour du pays & de voſtre famille,
La crainte de porter comme vne ame ſeruille
La cruauté de Mars, *vous enfle ore le cœur.*
De generoſité, de force & de valleur,
Vous face vaillamment d'vne chaude eſcalade,
Sãs vous glacer au bruit de quelque harquebuzade,
Franchir le hault ſourcil de ces murs aymantins,
Et enyurer au ſang de ces traiſtres Mutins
Voſtre coupant acier. monſtrez que voſtre addreſſe
Peut rompre les deſſeins de leur caute fineſſe,
N'ayez peur des couſteaux de ce laſche ennemy.

I'ay veu, à ce matin, non du tout endormy,
Par le vouloir de Dieu, *plusieurs signes notables,*
Que les armes nous s'ront auiourd'huy fauorables.
Et *vous, nobles* Seigneurs *& hardis* Cheualliers,
Qui rampastes du bers aux bataillons guerriers,
Desquels les forts Ayeulx *iousterent sur l'areine*
De la creuse Tamise, *& par l'*Angloise *pleine,*
Feirent à chauds boüillons, enfler si gros ruisseaux
Du sang des ennemys, que les plus grands cheuaux
Y nageoient supportez des ondes purpurines.
Qui domterent croisez, les fureurs Sarrazines,
Et bref qui feirent tant de gestes valeureux,
Que leur nom vit encore en la terre & aux Cieux :
Non *non, ce n'est pas vous que mon discours anime*
Contre ces Faict-neants. *vostre cœur magnanime*
Vous apprend mieux que moy à estre genereux,
Quand il fault affronter l'ennemy dangereux.
Mais c'est à vo⁹, soldats que ce discours s'addresse,
Poinçonnez-vous le cœur d'vne brusque allegresse,
Et pensez que ce n'est contre des Lancelots,
Ou contre des Rollands, *que vous mettez le dos*
Soubs le faix du harnois. Ce sont des ames lâches
Cõtre qui vous prenez les mousquets & les haches
Ce sont des Cerfs *vestus des peaux de chauds* Lyõs,
Qui portent au-dedans des cœurs froids & coyons.
Il n'y a que les murs qui leur donnent audace,
Vous voyez qu'ils n'ont pas osé monstrer la face
A vos bruyants mousquetz. Sus sus, apprestez vous

Suyuez moy, car ie veux m'aduancer deuant tous,
Ie veux auant la nuict, au hazard de ma teste,
Grimper victorieux sur le sublime feste
De ce Mont *consacré.* Ie *veux monstrer au* Roy,
Qu'auiourd'huy ie viuray ou mouray pour la foy.
Il desiroit encore allonger sa harangue,
Quand l'ardeur de frapper luy vint noüer la langue
Muette dans la bouche. Alors *tous ses* Soldarts,
Allumez à l'assault, le suiuoient comme vn Mars.
Et alloient, de fureur, à la teste baissee,
Attaquer de ce Fort *l'escaille r'enforcee.*
Ainsi void on les flots courroucez, despitez,
Et de rage escumans, de leurs plis irritez,
Eslancez en la nüe assaillir en cholere,
Vn rocher esleué en la pleine escumiere.
Ils estoient desia prests de grauir hazardeux,
Au front des Bouleuerts *de ce* Fort *montueux.*
Quād ces Traictres *coüardz sentāt leur ame atteinte*
D'vn repentant remors, glacerent tous de crainte,
Et deschargeant le faix du craquetant harnois,
Mettant la targe bas, l'espee & les longs bois,
Ouurirent du Chasteau les grand'portes ferrees,
Fermes portes qui sont de gros verroüils barrees,
Et vindrent se ietter tremblottans aux genoux
De ce sage Guerrier, *qui son iuste courroux*
Addoucit par pitié, encor, que la Iustice
Voulust qu'il eust puny leur execrable vice,
Encor que l'equité, le droit & la raison,

Condamnaſſent à mort leur iniuſte traiſon.
Neantmoins la douceur, la bonté, la clemence
Tindrent ſon bras qu'il n'euſt chaſtié leur offenſe.
Et monſtra par ce faict que la grande valleur
D'vn Chef Guerrier ne giſt du tout au maſle cœur,
En la ruſe, en l'audace, en la force, en l'addreſſe,
Au courage hardy, ny en la grand proüeſſe,
Mais qu'il luy fault auſſi ſe loger quelquefois
Chez la douce Pitié, pour tiedir ſoubs ſes lois,
Son courage boüillant, loix que la Vertu ſage
A feictes pour brider la Martiale rage,
Il ſe monſtra vrayment norriſſon de Pallas
Et non de Mars ſanglant qui, de ſon couſtelas,
Se plaiſt à eſgorger le pauure humain lignage,
Tant il eſt affamé de meurtre & de carnage,
Qui auroit, ja deſia, confit en cruauté,
De mortels Citadins le monde deſerté,
Si ce n'eſtoit Pallas qui, ſage & vertueuſe,
Rebouche le trenchant de ſa lame oütrageuſe.
Et qui forte r'abbat ſes enragez efforts,
Quand il veut en-joncher la campaigne de morts.
Ce valeureux Seigneur eut aſſez grand' affaire
A refrener des ſiens la fureur ſanguinaire,
Qui vouloient, courroucez, detrancher en lopins,
Les miſerables corps de ces laſches Faquins
Meſme des Villageois les troupes fort eſmües
Les vouloient aſſommer de leurs groſſes maſſuës.
Mais ce prudent Guerrier qui en braue hauteur,

Les passoit tous d'vn pied, comme vn docte Orateur,
I*ettoit de l'eau au feu de leur chaude furie,*
E*t faisoit recacher la lame ja brandie.*
Si *bien qu'estaignant tous le brasier rauissant,*
De *leur ardent courroux, qui les alloit cuisant,*
Comblerent resioüis, de beaux chants de victoire,
Pou*lsant iusques aux* Cieux *la* V*iqueane gloire,*
L*a grande pleine de l'air. les* M*eres, les* E*nfans,*
L*oüoient, à leur pouuoir, ses gestes triomphans,*
B*rief tout retentissoit de la loüange hautaine*
Q*u'à l'enuie on donnoit à ce grand* Capitaine.
M*esme le clair* Phœbus *(miracle tout diuin)*
Q*ui d'vn voile embruny s'estoit caché le crin,*
A*lors que ces meschants prindrent la forteresse,*
A *l'instant, descouurit sa crespe-blonde tresse*
E*t ioyeux d'vn tel faict, desserra ses rayons*
D*oucement sur le bleu des* T*ombeans sablons,*
P*allas & tous les* D*ieux feirent vne grande feste*
L*a haut, tous resioüis de si belle conqueste.*

Iô! *deux fois* Iô! G*rand* G*uerrier* V*iquean,*
C'*est pour toy, c'est pour toy que le mont* P*hebean*
M*e loge bien souuent soubs les tardes serees*
A*uecques les neuf* S*œurs dans ses grottes sacrees.*
O*u i'apprens à enfler le* M*artial airain*
P*our corner, quelque iour, sur le sourcil hautain*
D*e ce tertre fourchu, d'vne meilleure grace,*
L*es gestes valeureux de ta louable audace.*
I*e veux chanter, vn iour des vers en ton honneur,*

Qui depitent la faux de l'age moissonneur,
Si ta main, en laissant & la lance & la picque,
Reçoit benignement ce Poëme Heroique,
Et que tu face voir combien tu as à gré
Se mestier qu'à ton nom i'ay deuot consacré.

DISCOVRS D'VN SONGE. A MESSIRE IVLIAN DE Sainct-Germain Abbé de Chally & Confesseur de sa Majesté.

ENclos *dans la prison de ma chagrine estude,*
Cadenacé aux fers de la solitude,
Ayant pour mes Geoliers la peine & le labeur
Pour escorte le soin, l'ennuy & la douleur,
Renfrongné, tout chagrin, sombre, melancholique,
Triste, palle, deffait, songeard & fantastique :
Ie limois mon esprit pensant en l'art nombreux,
Qui gagne à son Ouurier vn renom glorieux.
Ie songeois en Phœbus, en la troupe Neuuaine
En l'eternel surgeon de la saincte fontaine,
En celuy de Permesse, au chef du double Mont,
Au bel arbre puceau qui girlande le front
Aux mignons d'Apollon, que les neuf sœurs pucelles
Abbreuueut doucement de leurs eaux eternelles,
Ie pensois au grand heur, que c'est que la vertu
De ne craindre d'Enfer que le Chien trois fois testu.

Et grauer au burin & sa fame & sa gloire
Dans le marbre eternel du temple de Memoire.
Mon esprit tout boüillant d'auoir tel heur, puisa
Au fleuue Stygien, de l'eau & la versa
Dans le corps son enfant, luy fermant les paupieres
Pour le rendre affranchy des peines iournalieres,
Affin que deschainé de son cep terrien,
Il se donna carriere au champ Saturnien,
Ou il se resioüist auecque l'assistance
Des Dieux, menant ses pas au son de leur cadance,
Ou il boit a longs traicts le Nectar doucereux,
Et prend en tout plaisir les morceaux sauoureux
Du manger Ambroisin, apprenant les oracles
Des Prophetes Astrez, & leurs diuins miracles,
Puis plus soudainement qu'vn tres luisant esclair,
Redeuable au tombeau de sa fragille chair.
Voulãt donque franchir d'vne brusque allegresse
Les hautains bouleuers de la grande forteresse
De l'Empereur des Cieux, appellant à mes vœux
Le silence recoy, ie laisse sommeilleux
Reposer chez Thetis la coche iournaliere,
Dont le Soleil ameine au monde sa lumiere.
Ia le bal des flambeaux dans la Sale des Cieux
Auoit faict demy tour, le Bouuier paresseux
Hastoit se retirant soubs le ventre de l'Ourse
De ses bœufs tous pesans la paresseuse course.
Tous les Bourgeois d'enbas hommes, bestes, oyseaux
Estoient par le Sommeil charmez de leurs trauaux.

Quand

Quand ie me vey porté d'vne courſe empannee,
Sur les vifs aillerons du bigarré Morphee
Dedans l'obſcur d'vn bois, repaire des Lyons,
Des Tygreſſes, *des* Ours, *des* Loups *& des* Dragons.
Ou fremiſſant de peur, ayant fourby la nuë
Qui enroüilloit l'acier de ma poignante veuë,
I'apperçois deux ſentiers, l'vn droit & ſpatieux,
Couuert de beaux Fouteaux *& de* Pins *ſourcilleux.*
Le Dieu *au crin doré aſſez mollement iette,*
A trauers leurs cheueux ſon ardente ſagette.
On y voit tremblotter le creſpe nuageux
D'vn ombre verdoyant, le roſsignol ioyeux
Tapy ſoubs le verd gay de ce mollet feuillage,
Degoiſette à l'enuy ſon gringoté ramage.
Mais au bout de ce trac apparoiſt vn grand creux
Dans le flanc d'vn rocher tout horrible & affreux.
D'ou il ſort vn grand oſt de cris eſpouuantables,
Vn ſcadron d'hurlements & de pleurs pitoyables,
Tels qu'on entend iſsir du gouffre Stygien.
Aux rigoureux arreſts du Iuge Gnoſien.
De plus on void ſortir a floz vne fumee,
Qui ſeme de venin la campaigne etheree.
L'autre ſentier qui eſt droit à la deſtre main,
Semble eſtre des Serpents *le muet ſecretain.*
Tournant, rude, faſcheux, tout encloiſtré d'eſpines
Qui gaſtent ſans mercy de leurs ongles malignes
Les pauures paſſagers en deſrobant l'honneur
A leur viſage teint de vermeille couleur.

Or estant au liens d'vne fascheuse doute,
Qui tantost m'estançoit dedans la grande route,
Tantost menoit mon pied de crainte chancelant
A l'huys du trac obscur. Mon Daimon *vigilant*
M'ostant de ce penser, allume ma pensee
D'vne brulante ardeur brusquement estancee,
Qui libre me rendant du cep de la frayeur,
M'eschauffe vifuement de courage le cœur,
Et sans plus seiourner, d'vne course legere,
Me fait dans le trac sombre estancer ma carriere.
D'vn pas leger & prompt sans crainte d'offenser
La table de mon front, sans crainte de blesser
Aux espines mes pieds, ie brosse a basse teste
Les buissons & halliers, tout ainsi que la beste
Qui a le front ramé de cornes, quand elle est
Suyuie des limiers dedans vne forest.
Ie postilonne tant à course impetueuse,
Que le front tout baigné de sueur ahaneuse,
I'arriue en vn vallon passementé de fleurs,
Dont l'esmail bigarré de cent mille couleurs,
D'vne moisson d'odeurs suauement embaume
De la grande Iunon *le mobile royaume.*
Ie voy de hauts peupliers aux beaux crins argētez,
Sur le bord d'vn ruisseau en arcades plantez.
Ou ie dresse mes pas d'vne pantoise haleine,
Pour esteindre la soif de ma cuisante veine.
Sur le ventre couché de ma leure a longs trais
Ie hume du crystal de ce ruisselet frais.

Ayant eſteint ma ſoif ie me couche à l'ombrage
Soubs le voile eſtendu de ce plaiſant fueillage,
Ou ie donne repos à mon corps trauaillé
De peine & qui eſtoit de ſueur tout moüillé.
Et comme le Sommeil puiſe dans la riuiere
A neuf replis, de l'eau pour ſiller ma paupiere,
Ie decoche vn garot de mes voyans rayons
Vers l'emperlé ſeiour ou Phœbus aux crins blonds
Attele au frais matin ſa coche redoree,
Pour nous faire reuoir ſa clarté deſiree,
Ou ie frappe vn hault mõt party en deux coupeaux
Enrichiz de l'honneur des ſaincts arbres puceaux.
Ses riants coſtez ſont tous reueſtus de roſes,
Et de mille moiſſons de fleurettes ècloſes.
Soudain vn chaud deſir vient embraſer mes os
De quitter ceſt ombrage ou ie prenois repos,
Et porté ſur le col d'vn emplumé zephyre,
Aller voir ce beau mont ou brulant il aſpire.
Ie haſte donc mes pas, pluſtoſt que le balon,
Que vomiſt le goſier d'vn foudroyant canon.
Approchant de ce mont ſe preſente vne Fee
A mes yeux, qui eſtoit a treſſe decoiffee :
Elle auoit vn ſurcot qui paſſoit en blancheur
La neige que le pied d'vn ruſtique paſteur
N'a encores foulé, paſſemanté de franges,
De houpes enrichy ſemblables aux oranges.
Le luſtre de ſon teinct faiſoit pourprer le front
De Vergongne a Venus & aux Graces qui vont

Escortant ses costez, ses mains longues & belles
Desroboient tout l'honneur à celles, qui de perles
Esmaillent l'Orient, ses talons qui couuerts (verds
De deux patins mignards souilloient les cheueux
De ce valon herbu, pour leur beauté candide
Faisoient quitter la lice a la grand' Nereide.
Le blanchissant honneur de son pudique sein
Estoit pressé bien hault d'vne boucle d'airain.
Elle tenoit en main vne Lyre *yuoirine,*
Si tost qu'ell' m'apperçoit de sa main albastrine.
En accorde les nerfs lesquels frappez des doiz
Doucement elle marie a sa mielleuse voix.
Et les yeux esleuez à la voute azuree,
Commence à donner l'ame à vne Ode *sucree.*
O *grand* Pere Iupin *(dit elle) dont la main*
Manie à son plaisir de l'vniuers le frain.
Qui enfles de la Terre *au* Printans *les mamelles,*
Dont ell' va desserrant cent mille fleurs nouuelles.
Qui fais au chaud Esté *en dorez crespillons*
Ceres a frizoter sur le dos des sillons,
*L'*Automne *fructueux trepigner dans sa tine,*
Foullãt au pied le grain du sainct fruict de la vigne,
Qui eloches ce tout quand de ton bras puissant,
Tu guignes courroucé le foudre rougissant.
Toy *qui quittant le ciel seiour de ta gloire,*
Daignas descendre icy pour embrasser Memoire,
Qui receuant de toy neuf baisers amoureux,
Surpassants en douceur ton nectar sauoureux,

Nous conceut toutes neuf, & apres que la Lune
Pour r'enflammer l'obſcur de la moite nuict brune,
Eut courbé douze fois en cercle radieux
Les doubles cornichons de ſon front roſineux.
Nous feiſt voir du Soleil la lampe redoree,
Et les ardens lambris de la Sale etheree.
Tu feis lors ruiſſeler de ton Ciel cryſtalin,
Dans notre ieune bouche, vn fleuue nectarin.
Puis quand le Tans ailé Secretaire de l'aage,
Nous eut eſcrit ſept ans ſur le lis du viſage,
Tu nous donnas benin pour partage les bois,
Les autres, les tailliz, & les grottons recois,
Sous noſtre arrierebant tu enrollas les Sages,
Les Prophetes diuins, qui diſent leurs preſages
Bruſlant de noſtre ardeur, à ceux dont les eſprits
De nature groſsiers, n'ont tes ſecrets compris,
Et les Poëtes ſaincts qui par leurs loix nombreuſes
Font teſte & à l'Enuie, & anx dents rigoureuſes
Du Vieillard porte-faux, qui deterrent les Roys,
Les Ducs & les Seigneurs accablez ſoubs le pois
De l'oublieux tombeau, les faiſant deſſus l'aille
De leur rime, poſter d'vne courſe eternelle,
Malgré le noir Pluton, par tout le champ humain,
Soit ou le Roy du iour faict embouſcher le ſrain
A ſes blancs poſtilons, ou ſoit ou il leur oſte
La bride pour aller loger chez ſon vieil Hoſte.
Soit ou le froid goſier du féure des glaçons,
Seme le front des rocz de blanchaſtres toiſons,

Et soit ou du Midy *la flamboyante force*
Des hommes va bruslant & bazannant l'escorce.
Ils sont a tout iamais viure les grands Seigneurs,
En depit des cizeaux des trois fatales Sœurs.

Aussi les puissans Roys *ne voulant souz la lame*
Enclorre auec le corps, leur honneur & leur fame,
Par mainčts riches bien-faičts allument les fureurs
De ces Chantres *sacrez, pour vanter leurs honneurs.*
Comme a faičt vn Cesar *de grãd* Tout Monarque,
Qui par ce seul moyen a défié la Parque
Et son tranchant acier. Ce celeste mestier,
Que nous tenons de toy, est le plus seur bouclier,
Dont puissent les Seigneurs *targuer leur renommee*
Contre les coups mordants de la faux affamee
Du Tans *deuore-tout. En vain tant de grands* Roys
Eussent iadis sué soubs le fays du harnois,
Pour faire parler d'eux à la race future
Leurs corps tous consommez dedans la sepulture,
Si la gentille main de noz dočtes Enfants
N'eust graué au burin leurs gestes triomphants.

*Encor' qu'*Agamemnon, Achille *inuulnerable,*
Le valeureux Tityde *&* Aiax *indomtable,*
Pour deliurer leur nom du cloistre du tombeau,
Eussent dix ans entiers deuant le fort chasteau
*D'*Ilion *combatu, & qu'ils eussent faičt* Troye
Du gendarme Gregeois *le butin & la proye,*
Leur guerriere vertu, ny leurs faičts genereux,
Ne fussent entendus des hommes valeureux.

Si du grand Smyrnean *la trompette animee*
N'*euſt haultement corné leur noble renommee.*
Il *t'a pleu que les* Grecz *de haultains eſcaliers,*
Ouuri*ſſent hardiment aux* Latins Eſ*coliers*
L*e ſentier, qui les a guidez à noſtre croupe,*
Ou *eſt venuë apres l'*Italienne *troupe,*
E*t or les eſcadrons des* Poëtes François
Y *accourrent targuez brauement des pauois*
E*t* Gregeois *&* Romains, *dont d'vn maſle courage,*
Ils *repouſſent vaillants la fureur & la rage*
D*e la blaffarde* Enuie, *& les eſtocs du* Tans
Q*ui va pillant le nom des riches ignorans.*
D*eſquels* Pere Iuppin *fais la fame excellente*
L*ibre du lourd fardeau de la lame peſante,*
E*n honneur eſgaller celle de* Smyrnean,
E*t le loz immortel du* Phœnix Mautoüan.
F*ais la viure tandis que la nuictale danſe*
D*emarchera ſes pas au ſon de la cadance*
D*u flambeau guide-iour, tandis que les ruiſſeaux,*
E*mbouſcheront le cours de leurs coulants canaux,*
D*ans le* Pere Ocean, *& tandis que l'haleine*
D*es vents rid'ra la peau de la marine pleine.*
C*e ſont eux maintenant qui frequẽtent nos mõts,*
L*as ! ce ſont eux ſeulets qui nos douces chanſons*
E*ſcoutent tous rauis ſoubs les fraiches ſerees*
P*endant que* Phœbe *poſte aux voutes azurees.*
N*oſtre* Helicon *ſeroit repaire des* Corbeaux,
E*t nos autres ſacrez cachots de* Lyonneaux,

Des Serpents & des Ours, ſi au mal indomtables
Ils ne grimperoient ore a noz monts delectables.
Elle chanta ainsi mignardement ces vers,
Puis apres deſtendit le bel ordre des nerfs.
Lors ie m'approche d'elle & de façon honneſte
Courbãt mon humble greue & deſcouurãt ma teſte
Luy donne le ſalut, puis oſtant le glaçon
Dont auoient attaché les airs de ſa chanſon
Fermement au goſier ma beguayante langue,
D'un gratieux parler ie fais ceſte harangue.
Saincte Muſe Eraton (car tel nom au burin
Luy marqua ſur le front le tout puiſſant Iuppin
Quand Memoire la feiſt hoſteſſe de ce monde)
Seule gloire & honneur de la troupe faconde
Des filles au Tonnant, par tes diuins accords
Tu m'as rauy l'eſprit & tous les ſens du corps.
Tes refreins võt paſſant en douceur ceux du Cygne,
Et du gay Roſſignol l'honneur de l'aubeſpine.
Vrayment tu monſtres bien que le Moteur des Cieux
Eſt ton Tige diuin, qu'il t'a miſe en ces lieux
Comblee de ſçauoir, & de ſon feu remplie,
Deeſſe des chanſons & de la Poëſie.
Pour departir ces dons aux eſprits des Mortels,
Affin qu'ils ayent par eux les honneurs immortels.
Pardonne ie te prie a la coulpe Deeſſe
Que ie commets vers toy, prenant la hardieſſe
D'entrer dans ce ſainct lieu que l'homme ne doit pas
Souiller aucunement de ſes terreſtres pas,

Ou

Ou il ne doit entrer chargé de la grande masse
Et du faix terrien. Concierge de Parnasse
Fais moy ie te requers Hoste *de ces preaux,*
Et du verre argentin de ces jasardes eaux.
Donne moy ie te pry qu'en ma ieunesse tendre
Ie puisse tes chansons & tes beaux vers apprendre,
Que ie puisse aux fredons de ton luth doucereux
Danser gaillardement à bonds & saults nombreux.
Et que ie puisse vn iour Cytadin de tes grottes,
Escrire à mes Neueux *tes secrets saincts & doctes.*
Ainsi diuine Muse *à iamais tes fredons*
Soyent oüys de tes mortels iusqu'aux quatre quantons
De ce clos terrien, que le sublime feste
De ton Mont *soit couuert de l'arbriseau prophete.*
Bref qu'eternellement le Pere *foudroyeur*
T'œillade tout benin de l'œil de sa faueur.
A *peine à mon propos i'eu resserré la reine,*
Que ceste Muse *ouurant la bouche toute pleine*
De roses, de parfum & de miel sauoureux,
Me dist ainsi : Vitel, *ie sçay qu'vn chaleureux*
Et brasilant desir te cuist la fantaisie,
De sçauoir le mestier de nostre Poësie,
Pour à ton ieune front esbrancher vn rameau
De l'arbre Cytadin du Phœbean *coupeau,*
Ie sçay que sur le front d'un accort vers pudique,
Tu veux grauer ton nom du cizeau Poëtique,
Que tu veux empenner d'aillerons vertueux
Tes flancs, pour decloistrer ton renom glorieux.

De la morne prison de ceux d'estoffe basse,
Qui ne monterent oncq' au sommet de Parnasse,
Qui aiment mieux perir dans leur bourbier fangeux
Sans gloire ny honneur, que par trauail soigneux
Eterniser leur nom. Ie *sçay bien que sur l'aelle*
Plus viste que l'esclair, d'vne rime eternelle
Tu veux faire voler aux pauillons astrez,
Au flo-flotant seiour des sourds floz azurez
Le renom des Seigneurs, qui auront ta ieunesse
Inuite à chanter par leur grande largesse.
Doncq' affin d'alenter la soif, qui tes poulmons
Altere iour & nuict à flamboyants charbons,
Il te fault aller boire à la source diuine,
Que feist sourcer le coup de l'ongle cheualine
Iadis au double chef de ce Mont *que tu vois,*
Dans laquelle mes Sœurs te laueront neuf fois,
Neuf fois te charmeront, puis d'vne douce haleine
Te souffleront au cœur vne ardeur non humaine,
Mais venant de Iupin, *& du* Prince Apollon.
Et t'ayant mis en main vn puceau violon
Remonté tout à neuf de cordes inegalles,
Te feront decouper des chansons musicalles,
Elles t'enseigneront comme mignardement
Il faut pincer les nerfs du ioyeux instrument,
Et comme il faut enfler l'airain d'vne grand trompe,
Pour corner des Seigneurs la triomphante pompe,
Et bref t'ayant fait Maistre *en nostre nombreux art,*
Te palmeront le chef du Cyrrhean *fueillart.*

Et t'enuoll'ront au camp des guerriers Poëtiques
Qui vaillants ont brisé de Volupté *les piques,*
Qui ont foullé ou pied le mollet Cupidon,
Et esteint la challeur de son cuisant brandon.
Courage doncq' Vitel. I'*attacheray la peine*
Le marteau violent d'affection vilaine.
Et l'espoir à tes flancs, qui comme deux cerceaux
Te balançant en l'air, t'approchant des nuaux
D'*vn vol audacieux te guid'ront à la croupe,*
Au *seiour bien aymé de ma* Germaine *troupe,*
Ou *l'*Homme *ne va oncq' s'il n'a pour compaignons*
Ces deux loyaux Amis *de nos doctes* Mignons,
Qui te feront entrer en ce lieu delectable,
Ou ce que ie t'ay dit trouuerras veritable.
En ce pendant ie vais auecques ce troupeau
De Nymphes, *caroller au verdoyant coupeau*
Du sacré Hélicon. *A peine la* Deesse
Eut mis fin à ses dits que d'vne grande vitesse
Ie me vey dedans l'air que de deux ællerons
I'*allois hachant, coupant, ainsi que d'auirons*
Les vaillants matelots la Thetiane *eschine.*
Me pourmenant ainsi par la pleine azurine
De l'air net & serain, dans le fort de mon cœur
Desireux d'acquerir ce tant louable honneur,
Soudain se vient camper vn Plaisir *qui en proye,*
Mon esprit & mes sens abandonne à la ioye.
Approchant du coupeau de ce Mont *frondoyant,*
I'*entens le beau* Phœbus *doucement hymnoyant,*

Repinçoter les nerfs de ſa lyre iaſarde,
I'entens des ſainctes Sœurs la belle voix mignarde,
I'entens le bruit parlant du Pegaſin ruiſſeau,
Et ie ſens ja l'odeur du Daphnien rameau :
Quand ô Deſtin peruers ! ô malheur ! ô Fortune !
Aux Enfants d'Apollon cruelle & importune,
Helas voicy venir vn grand Monſtre d'en hault,
Se fondre deſſus moy ainſi que le Gerfault
Sur vn Milan en l'air, qui me faict cheoir à terre
Comme atteinct de l'eſclat d'vn ſoudroyant tõnerre.
Et au deſſoubs de l'huis du Palais Phœbean,
(Comme fut autrefois au roc Caucaſean
Promethée attaché) il m'enchaine, il m'enferre,
Et de liens d'acier eſtroictement me ſerre
Et les pieds & les mains, & met deux gros balons
D'vn importable faix à mes ieunes talons.
Ses ſales habits ſont dechirez de vieilleſſe
Son viſage eſt plombé & morne de triſteſſe,
Tous haues ſont ſes yeux. Le Stygien Portier
Chez Pluton ne vomiſt de ſon triple goſier
Vn poiſon ſi puant, que la gueulle affamee
De ce monſtre hideux. ſa noire peau tanee
Se ride en cent façons, ſes nerfs neceſsiteux
Sont deschargez de chair, & ſes os ſouffreteux
Luy perçottent la peau, ſa vilaine figure
Monſtre bien qu'il n'eſt pas humaine creature.
Comme il plombe malin à peſants coups de fleau,
De verge & de baſton ma delicate peau,

Ie m'escrie si hault d'vne voix douloureuse
Que ie fais tressuer la troupe harmonieuse.
Lors ie n'entens Phœbus *semer l'air de fredons,*
Ses Sœurs *rompent la trame à leurs belles chansons.*
Et du parlant ruisseau la balottante source,
Bride à ma seule voix son argentine course.
De frayeur l'estomac leur est tout pantelant,
Tout ainsi qu'est celuy du doux troupeau belant,
Quand il oyt l'hurlement d'vn loup insatiable,
Ou le cry estonnant d'vn Lyon *effroyable,*
Apres que leurs esprits par la crainte chassez
Furent tous asseurez dans le corps r'amassez.
Sçachant bien que c'estoit vne parolle humaine,
Qui desserroit vn corps tyrannisé de peine.
Clion meu de pitié & de compassion,
Voulant voir le subiect de telle affliction,
Sort hors de ce Palais, *& par dessus l'eschine*
De ce Mont *qu'll' foulloit de sa graue marbrine,*
Ell' s'en accourt à moy & trouuant ce bourreau
Meurtrissant, replombant & dehachant ma peau,
De tels mots ell' fend l'air. Ha*!* Monstre *trop barbare*
Fils aisné de la Nuict *& de l'hurlant* Tartare*!*
Ha! Monstre plus-cruel que les bourreaux d'embas
Qui geinent les humains apres le dur trespas!
Ha! monstre plus-infect que le Serpent *de* Lerne,
Ny tous ceux que norrist dans ses flancs Auerne.
Ha! tyran inhumain, tousiours vexeras-tu
Ceux qui purgez de vice & parez de vertu,

Veulent d'vn chaud desir venir en nos escolles
Apprendre tous les saults de nos belles carolles :
Arrestras-tu tousiours nos amis en chemin,
Qui veulent venir boire au surgeon Cabalin ?
Fusil de tout malheur, fonteine de tout vice,
Ennemy de bonté, de droit & de Iustice,
Tu fais autant de maux, que poulse de sablons
Le Roy porte-trident aux riuages Bretons,
Que le Mont Hyblean, repaire des auettes,
Estalle sur son front au Printans de fleurettes,
Autant qu'vn riche Automne enfante de raisins
L'Anjou, & de fruicts meurs les vergers Auràchins,
Degarrotte Tyran de tes cruelles chaines
Ce tendre Iouuenceau, qui souffre mille peines,
Oste luy des talons ces balons onereux,
Et laisse a imprimer tes bastons impiteux
Sur son corps delicat, permets-luy execrable
Qu'il se vienne esioüir au verger aggreable
De nos fueilluz coupeaux, qu'il vienne escouter
Les accords de nos luts, & apprendre à chanter
Nos diuines chansons. Tu vois sa leure seiche
D'vne brulante soif, permets qu'à nostre eau fresche
Il l'a vienne tremper. Las ! ne le geine plus,
Ou en bref il ira soubs le tombeau reclus.
Ainsi parle Clion & ce Monstre terrible,
Luy replique ces mots d'vne parolle horrible.
Tu semes aux Zephirs tes propos, c'est en vain
Si tu penses Clion qu'il sorte de ma main.

Ny toy, ny ton Phœbus, *ny toutes tes* Germaines
Ne *ſçauriez deliurer ſes membres de mes chaines.*
Il *eſt foible de ſoy, petis ſont ſes moyens,*
Qui *ne le pourront oncq' tirer de mes liens.*
Ceux, que dedans mon cep facilement i'enchaine,
Comme i'ay ceſtuy-cy, ils ont beau mettre peine
Pour *apres en ſortir, ils ont beau tous les iours*
T'*appeller, & Phœbus pour leur donner ſecours.*
Pluſtoſt *pluſtoſt* Clothon *leur accourciſt la trame*
Dont *dependēt leurs iours, & les met ſoubs la lame,*
Auant *qu'ils puiſſent francs de mes rudes cordeaux*
S'*ombrager ſoubs le verd des* Pythiens *rameaux.*
Donques *ne penſe pas, ny par humble priere*
Ny *par force l'oſter de ma chaine ſeuere,*
Ou *mourir le feray.* Si *d'vn riche* Seigneur
La *liberale main n'addouciſt ma rigueur.*
Conſiderant de pres ſa façon orgueilleuſe,
Ie *cogneuz que c'eſtoit la* Ferė *rigoureuſe,*
Qui *a touſiours rongnė les œllerons legers*
De *mes braues deſſeins, & courageux penſers.*
Sans elle ie pouuois me guinder comme vn Cigne,
Iuſques *aux cloux brillans de la voute azurine.*
Las! ie pouuois aller meſurer haut & bas,
L'*œuure du grand* Ouurier *d'infaillible compas,*
Mais helas! ie voy bien que par ce Monſtre *eſtrange,*
Il *me fauldra croupir dans ma premiere fange*
A *touſiours caſanier.* En *telle paſsion*
I'*addreſſe mon parler à la Saincte* Clion.

Kiiij

Las! Muſe au parauant que mon tendre courage
Euſt deſiré de voir ton éternel fueillage,
Mon eſprit & mõ corps ne ſouffroiẽt tant de maux,
Ils n'eſtoient martyrez de ſi cruels trauaux,
Qu'ils ſont preſentement, las! diuine Deeſſe
Sonde vn peu de mon cœur l'importable detreſſe,
Et tu voyras combien i'endure malheureux
Sans treuue ny delay de torments rigoureux.
Deſquels ie te ſupply' par ton arbre pucelle
Et par l'argentine eau de ta ſource eternelle,
Prendre compaſsion. Reçoy de moy ces pleurs,
Teſmoings de mes trauaux, & fils de mes douleurs,
Reçoy de moy ces mots qu'à peine ie deſſerre,
Tant ceſt aſpre Tyran cruellement me ſerre.
I'arreſte de mes dits le laſſé poſtilon,
Et d'vn parler courtois ainſi me dit Clion.
Vitel ie plains beaucoup la douloureuſe peine
Dont te va tiraſſant ceſte Fere inhumaine,
I'ay le cœur attriſté de voir que tu ne peux
Deſireux paruenir au coupeau ſourcilleux
De noſtre Mont ſacré, & plus ie ſuis marrie
Que ie ne peux t'oſter de ceſte tyrannie.
Las! helas! tu ſçais bien que de noſtre Apollon,
La puiſſance ne peult ſurmonter ce felon
Et horrible Tyran, que la troupe Neuuaine
Ne peut oncq' t'affranchir de ſa mordante geine.
Mais Vitel, ie cognois vn PRELAT vertueux
Qui te peut deſchainer de ce piege ennuyeux.

Auſſi

Aufsi facillement que la main valeureufe
Du glorieux Thebain (qui l'areine pouldreufe
En-joncha des corps morts des tyrants inhumains
Et des monftres hideux qui faifoient aux humains
Mille oultrages cruelz.) deflia Promethee
Du roc Caucafean qui feruoit de curee
A l'oyfeau, qui deffoubs fes viftes aillerons
Couue de Iupiter les enfouffrez balons,
Dont terrible il eloche, il efbranle & efcroule
Les plus forts eftançons de cefte lourde boule.
De faint Germain l'hõneur du terroir Aurãchin,
Fut de ce grand Prelat l'heroïque prouin,
Qui iadis efleua d'vn Martial courage
Ses veinqueurs eftandarts depuis ce bas eftage
Iufqu'au hault pauillon, ou commande Iupin
Ce Prelat efchappé de fon bers enfantin,
Le fleuue Pactolois luy meift aux deux aiffelles
Les reluifants cerceaux de deux legeres ailles,
Dont malgré le courroux & l'ardente fureur,
De ce monftre bouffi & de rage & d'horreur,
Il paruint aifement d'vn roide vol fublime
Au feiour frondoyant de noftre double cime.
Ou peinant il apprift les airs de nos chanfons,
Et les fucrez accords de nos doux violons,
Ou d'vn auide humet il tarit la fonteine,
Ou les hommes fçauants r'affraifchiffent leur veine
Brafillante de foif, & fcauant en noftre art
Remporta fur le front le Pythien fueillart.

L

Apres la grand' Themis, ennemie du vice,
Luy assouuit l'esprit du fleuue de Iustice,
La diserte Pithon luy donna le pouuoir
D'adoucir les Lyons & les rocs esmouuoir,
Et bref tous les Seigneurs de la diuine Sale
Luy donnerent leurs biens d'vne main liberale.
A peine auoit franchy l'âge de dix-huict ans,
Qu'il se vit le premier entre les plus sçauants
Au mestier d'Aristote. Apres la gentilesse
De son diuin esprit fist si grande prouesse
Aux saincts-sacrez tournois des Sorbonicqs cõbats,
Qu'il gaigna brauement entre tous les Soldats
Le laurier sur le chef. Comme la Lune errante
Et les menuz flambeaux de la voute brillante,
Empruntent leur clairté du Soleil lumineux,
Ainsi la France prend à fief les vigoureux
Et flamboyants rayons de la saincte prudence
De ce sage Prelat. Le Monarque de France,
Ce redouté HENRY *prise tant sa bonté,*
Ses equitables mœurs, & son integrité,
Qu'il luy ouure l'escrin de sa noble pensee
Affin de la guarir s'il la trouue blessee.
Iamais il ne fut chiche aux soigneux Escoliers,
Ainçois leur a fourny de hautains escaliers
Pour hardiz se guinder par vne fresche trace
Au chef deux fois cornu de nostre hault Parnasse.
Tesmoing en fut ton Oncle auquel donna credit
D'entrer chez les Seigneurs, ou l'huis est interdit.

A tous nos Norriſſons, qui ſont bas de richeſſe
S'ils n'ont pour conducteur la bonté, la largeſſe,
La grace & la faueur d'vn homme qui ſoit tel
Que ce benin Prelat. Donques mon cher Vitel,
Mon enfant entens moy : Si ardent tu deſires
Mettre fin aux trauaux & aux cruels martyres
Que te fait ce Tyran, ſi tu veux quelque iour
T'eſgayer au ſoulas de noſtre beau ſeiour,
Et ſi tu veux ton front & vertueux & ſage
Palmer du verd honneur de noſtre ſainct fueillage,
Appelle à ton ſecours ce Prelat reuerend,
Qui ayant de ce Chien rompu la forte dent,
Et les fers dont ta courſe eſt icy reſerree,
Te ſ'ra venir plonger dedans noſtre eau ſacree,
De laquelle abbreuué tu feras la blancheur
Du papier, eſmailler de ſon celebre honneur :
Et poulſeras ſon loz à l'vn & l'autre pole,
Deſſus les œllerons des poſtillons d'Æole.
Ainſi finit Clion, puis alla vers ſes Sœurs
Auſquelles elle diſt le poix de mes douleurs.
Incontinent mes cris partent en grande eſcorte,
Et courrent promptement marteler à la porte
De ce grand Sainct-Germain, qui meu de charité
Accourt pour m'affranchir de ceſte cruauté.
Ie n'eu ſi toſt mõſtré le pourtraict de ma peine
A l'œil doux & courtois de ſa faueur humaine,
Qu'en moins d'vn ſeul clin d'œil mõ impiteux bour-
Amolly ce ſembloit, delaiſſa toſt le fleau (reau,

Dont il baſtoit mon corps, deliura de ſes cheines,
De ſes fermes crampons, & de ſes dures geines
Mes membres tout laſſez m'oſta le faix peſant.
Des balons qui alloient touſiours me r'abaiſſant.
Me rendit les cerceaux des deux courrieres ailles
Qu'Eraton de ſa main m'auoit mis aux aiſelles.
Et m'attachant au col tant il eſt enuieux
Du bon aduancement des hommes ſtudieux
Les tortiz accouplez d'vne chaine aſſez grande,
Me diſpenſe d'aller auec la ſaincte bande
D'Apollon & des Sœurs, me tenant ô rigueur!
Touſiours en ſon pouuoir. Ainſi que le Veneur
Le limier arreſté au bout d'vne grand' leſſe.
Entré dans ce ſainct Chœur tout confit en lieſſe,
Seiour de tous plaiſirs, des ieuz & de ſoulas.
Clion accourt à moy, me prend entre ſes bras,
Me baize mille fois, me frizote la treſſe,
Et le prime duuet portier de la ieuneſſe,
Me preſente à Phœbus & à toutes ſes Sœurs,
Le priant m'enroller auecques ſes Harpeurs,
Me faict toſt deſpoüiller, me plonge en ſa fonteine
Par trois fois ſeulement, me ſouffle ſon haleine
Trois fois dans l'eſtomac, & m'ayant reueſtu
Me meine tout deuot au temple de Vertu,
Qui eſt vn peu plus haut baſti ſur vne roche,
Ou iamais la Pareſſe & le Vice n'approche.
Là ie voy deſploiez mille & mille eſtendarts,
Cent mille Corſelets, autant de forts braſſarts,

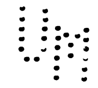
De casquets, de longs bois, & cêt mille autres armes.
Ie voy aussi taillez en marbre les Gendarmes,
Qui auoient triomphé vaillants des Ennemys
De ceste grand Vertu, *qui auoient esté mis*
Par Cypris, *le* Dormir, *l'*Enuie *& l'*Ignorance
En armes, pour domter l'inuincible puissance
De ceste Deité. *Ie voy tous les pourtraicts*
Des Monarques, *des* Roys *& des* Princes *extraicts*
De tiges vertueux. Ie voy le docte Homere,
Qui corna le premier de la trompe guerriere.
Ie voy le grand Virgile *& le graue* Ronsard
Qui ne cedent en rien a ce Gregeois Vieillard,
Vifuement cizelez en medales Doriques.
Et bref ce Temple *est plein tant de choses antiques,*
Que de nostre saison. Tout ce qui est de sainct
Et de diuin est là dedans le cuyure emprainct.

Delà à dextre main pres celuy de Memoire
Nous entrons en vn autre ou tout reluist d'yuoire,
De Iaspe, *de* Porphyr', *de* Marbre, *de* Cristal,
De cynabre vermeil, & de rouge coral.
Là sont penduz au croc la Harpe, *la* Guiterre,
Le Luth, *la douce* Lyre *& l'instrument de guerre,*
La Loure, *le* Flageol, *la* Flute, *le* Pipeau,
Le Bourdon, *le* Hautbois *& le doux* Chalumeau.

Clion apperceuant que ma ieune pensee
Qu'elle auoit de son feu tout par tout embrasee
Ne pouuoit plus tenir la bride au chaud desir
Qui la piquoit de battre & de faire grossir.

Les nerfs de la guiterre, & les flancs de la Muſe
Que le Symmachien *enfla par* Syracuſe,
Commande à vne Nymphe *au neigeux cotillon*
De dependre du croc le mignard violon,
Le reſonant cornet & la flute enroüee.
Puis aſsis ſoubs le verd d'vne freſche ramee
Tiſſue de lauriers, me faict premierement
D'vn vent humble groſsir le champeſtre inſtrument.
Tantoſt ie ſouſpirois le mal & le deſaſtre
Qui tombe ſur le chef d'vn miſerable paſtre,
Et tantoſt tout ioyeux ie chantois le confort,
Qu'apres tous ſes ennuis luy apporte le Sort.
Puis touchant de l'archet les cordes reſonantes,
Ie tiſſois tout marry des chanſons larmoyantes,
Regretant le treſpas des hommes vertueux.
Et entonnant le cor d'vn air plus animeux
Le haulſant peu à peu ie vantois la prouëſſe,
Des Norriſſons *de* Mars *boüillans de hardieſſe.*
Et ie ſentois ſi bien s'allumer en mon cœur
Le feu de ma Clion, *& du diuin* Harpeur.
Que ie voulois tenter l'airain de la trompette,
Pour corner des Heroz *la vertu plus parfaite.*
Si bien que finement me deſrobant des yeux
De mon ſage Guidon, *ie pren audacieux*
Au croc vne grãd trompe, & deſſoubs vn ombrage
Tout ſeulet eſcarté, m'animant le courage
Ie taſche de l'enfler, mais ie trouue mes flancs,
Et mes ieunes poulmons eſtre trop impuiſſans.

Neantmoins ie m'efforce auecque toute peine,
Et d'efpaule, & de main, et de bouche, et d'haleine,
Si bien qu'ell' poulfe hors vn bas & foible fon,
Qui efgalle pour tout la rurale chanfon
D'vn petit flageolet. Lequel vient à l'oreille
De Clion, dont ell' fut furprife de merueille,
Qui accourrant à moy & m'oftant de la main
En cholere le creux, de ce bruyant airain,
De ces mots ell' me tance. He quoy? Quelle arrogance
Brafillante d'ardeur, te faict en mon abfence
Embouſcher cest airain? ne te fuffift-il pas
D'auoir ioué defia d'vn beau ton, ore bas
Ore hault, bien guidé de ma voix accordante,
Te reparant le corps d'vne grace auenante,
Du gaillard violon, de la flute, & du cor?
Tu voudrois bien defia (& fi ie ne peux encor'
Qu'à peine manier la baffe challemie)
Corner hautainement de la trompe hardie.
Il ne te fault ainfi hafter en ce meftier,
Qui trompe bien fouuent fon temeraire Ouurier
Qui veut trop entreprendre. Elle veut d'auantage
Pourfuyure fon propos. quand d'vn fimple langage
Ie luy replique ainfi. Clion pardonne moy
Ie ne penfay iamais à pecher contre toy,
I'honoreray toufiours d'vne ame obeiffante,
Ta bonté, ta puiffance & ta gloire excellente.
　Ce n'eft pas par audace ou par prefomption,
Voulant leuer plus haut ma gloire & mon renom,



Que ie pren c'eſt aïrain. Mais biẽ pour faire entẽdre,
Le loz d'vn grand Prelat, que ie veux entreprendre
De lancer iuſqu'aux Cieux, le faiſant compaignon
Des Heroz triomphans. Ce printannier fleuron,
Qui orne le tortiz de la Noble couronne
Dont le Francois Monarq' ſes cheueux enuironne.

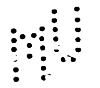
Ce vaillant Matelot qui de tout ſon pouuoir,
Sans iamais ſe laſſer eſt touſiours en deuoir,
A la voile ou au maſt, pour aider à conduire
Par les floz irritez la Françoiſe Nauire.
Ce graue Cardinal, qui promet tant de foy,
Que le peuple François iure bien ceſte foy,
Qu'il l'attend tout ainſi, que deſſus la marine,
Le palle Matelot vne eſtoille benine.

Ell' me ferme la bouche, & regardant les Cieux,
S'eſcrie hautement. Quoy fier audacieux,
Veux-tu ſembler au Fils de la belle Clymene,
Qui voulant trop hardy prendre la ſorte reine
Des Rouſsins du Soleil, pour du matin au ſoir
Guider par les ſentiers du celeſte manoir
Le grand Char rayonnant, ſe veid par la tempeſte
De Iupin courroucé eſcraboüiller la teſte ?
Ou bien à celuy-là qui, d'aillerons cirez
Voulant ſe balancer iuſqu'aux cloux azurez
De la voulte des Cieux, roüant parmy les nuës
Tomba deſempenné dans les ondes chenuës ?

Celuy là qui voudroit eſpoind de noſtre ardeur
Vanter l'integrité la ſageſſe & l'honneur

De





De ce grand Cardinal, il faudroit non cõme homme,
Mais cõme quelque Dieu qu'il meist en iuste somme
Tous les petits flambeaux de l'empiré lambris,
Tous les corps animez du terrestre pourpris,
Et bref tous les poissons, les floz, & les areines
Qui sont dessoubs Neptun' dãs les aqueuses pleines.
Ce n'est donq' pas a toy d'entreprendre à tenter
Les retors de l'airain, pour grauement vanter
Ce sage Cardinal, que toute la grand' troupe
Des fameux Courtisans qui hantent nostre croupe,
Et mesme le Deuin, n'ont encores osé
Chanter, voyant son loz diuinement hausé
Par dessus nostre Mont. Atten que sa largesse
T'ait deliuré le col de ceste rude lesse
Ou tu es attaché. Affin qu'au beau Crystal,
Que fist iadis sourcer le haut. volant Cheual,
Ie te puisse lauer cinq ou six fois encore,
Te charmer par six fois d'une ardeur, qui deoure
La lourde humanité. Puis apres t'auoir faict,
Comme vn maistre artisan en son art tout parfaict,
Vn grand cor esclatant, tu bruiras sur la cime
De nostre Mont sacré, la vertu magnanime
L'excellence & l'honneur de ce grand Cardinal.
Lors que tu r'achept'ras d'vn clairon Martial
Du cachot oublieux les beaux faicts & les gestes,
Qui ont mis ton Rollon au cayer des celestes,
Que tu r'esueilleras du sepulchre endormy
Son genereux Ayeul qui sommeille a demy.

Cependant pren vn Luth, *& chante la ſcience,*
La pieté, la foy & la ſage prudence
De ton grand ſainƈt Germain, *qui a par ſa faueur*
Preſque eſteint tō ennuy fais d'vn beau ſon vanteur,
Eſclatter ſon renom, ſi hault que de la Terre
Il puiſſe eſtre entendu des Voiſins *du tonnerre.*
Ie *pren ce* Luth *doré i'en accorde les nerfs,*
Ie conceoy au cerueau mille ſortes de vers.
Si bien que i'eſtois preſt enflammé de manie,
D'enfanter les doux airs d'vne belle harmonie :
Quād mon rude Geolier, *mon* Bourreau, *mon* Tyrāt,
M'arrache du beau ſein de Clion, *qui pleurant*
Me ſuit iuſqu'à la porte, ou ie luy rens l'hebene
De ſou Luth *en grand dueil. Ceſte* Fere *inhumaine*
Me cadenace fort, & double les cheſnons
De ma chaine empeſchant de gros fers mes talons.
Lors Phœbus *deſchainé des priſons des* Phorcydes,
Eſparpillant ſon crin ſur les pleines humides,
Mes deux aſtres ouurit pour voir ſon grand flābeau,
Et ce ſonge laiſſa mon fantaſque cerueau.



ELEGIE
A MESSIRE LOVYS
DE BREZAY EVESQVE
DE MEAUX.

VOyãt que ie gaſtois mes beaux iours printãniers
Abroſſer d'Helicon les eſpineux ſentiers,
En eſpoir de plier ſur le rond de ma teſte
Les tortiz en-laſſez de la branche prophete,
Pour acquerir des Grands la grace & la faueur
Dont m'alloit appaſtant vn vain eſpoir trompeur.
Pauuret qui ne ſçauois qu'vne ſaiſon ferree
Rend noſtre Muſe helas! par tout deshonoree,
Et que par ce meſtier on ſe met ſoubs le faix
De la Neceſsité qui charge à tout iamais:
Ie m'eſtois reſolu de ſortir de la trace
Qui guidoit mes penſers au ſommet de Parnaſſe,
De iamais n'entreprendre a repincer les nerfs
Du Luth ou i'en-laſſois mignardement des vers,
Et de laiſſer du tout ce diuin exercice,
Qui ſemble ore porter les marques d'vn grãd vice.
Tant il eſt deſdaigné & meſpriſé de ceux
Qui deuroiẽt le cherir cõme vn grãd don des cieux.
Qui deuroient l'eſtimer comme vn ioyau bien rare,
Duquel vn Grand Seigneur ſan cabinet repare.
Ie diſois en moymeſme. Ha! que tu es trompé,
Si tu penſes qu'apres auoir le cœur frappé

De la sainte fureur de ceste Poësie,
Et du grand Apollon l'ame toute saisie,
Faire tant par tes vers que tu puisse acquerir
La faueur des Seigneurs, & te voir d'eux cherir.
Confesse, est-il pas vray depuis que ta ieunesse
Entreprint d'aller boire au surgeon de Permesse
N'as-tu pas apperceu tout lentement tomber
Sur ton dos vn fardeau qui le fera courber
Si tu ne laisse tost la brigade Neuuaine?
La Muse à ce malheur que tousiours elle attraine
Auecques soy le faix de la Necessité.
Ie veux bien qu'elle donne vne immortalité,
En burinant le nom de ceux-là qui la suiuent
En l'acier de Memoire ou a iamais ils viuent.
Si ne fais-ie pourtant grand cas de tel honneur
Qu'on achepte si cher par peine & par langueur,
Qui ne sort seulement de la terrestre pleine.
Et encores helas! est-il cogneu à peine
Aux limites estroicts de nostre bers natal.
Ne t'abbreuue donq' plus au Pegasin crystal,
De peur de ce fardeau. Regarde les Poëtes
Ceux-la qui ont esté aux grottes plus secrettes,
Qui ont esté les plus embrasez de l'ardeur
Deuenuz tous diuins, du Castalide Chœur.
Et bref qui dessus tous ont acquis ceste gloire
De gaigner sur le Tans la palme de victoire:
Tu en trouuerras peu qui n'ayent senti le fleau,
Et gemy au collier de ce cruel bourreau.

Laiſſe les eſtrangers & ceux dont le vieil âge
Approuue les eſprits par vn long teſmoignage :
Pren ſeulement les tiens, dont n'aguere les vns
Tomberẽt par la Parque aux bas Royaumes bruns,
Les autres ſont encore à batailler en Terre
Contre les paſsions qui nous font dure guerre.
Tu voiras qu'à tout coup ils ſe diſent chetifs,
Pauures & ſans moyens pour s'eſtre faicts captifs
Au ioug de leur Phœbus. Lequel pour recompenſe
Les repaiſſant du vent d'vne fauce eſperance
Leur a chargé le chef. O cruelle rigueur!
Au parauant le tans de l'âge ſans vigueur.
Et les a captiuez au cep de l'indigence.
Si tu auois l'eſprit, l'ardeur & la ſcience
D'vn harpeur Vandomois, ou d'un Cigne Angeuin,
Et ſi autant comme eux t'aimoit le grand Deuin,
Tu ne deurois pourtant vn ſeul Poëme eſcrire,
Ny battre les tendons d'vn luth ou d'vne lyre,
Mais pratiquer vn art qui t'acquerra des biens,
Des amis, des faueurs, & pluſieurs grands moyens.
Tu ſcais que tes Amis qui ſoushaitẽt voir l'heure,
Ou Fortune te ſoit & plus douce & meilleure,
T'aduertiſſent touſiours de quitter ce Phœbus
Qui entretient pour tout ſes Courtiſans d'abus.
Fais-le donq' il vaut mieux croire d'vn homme ſage
Le profitable aduis qui apporte aduantage,
Qui ſuyure le conſeil de noſtre opinion
Qui nous faict ſouuent cheoir en tribulation.

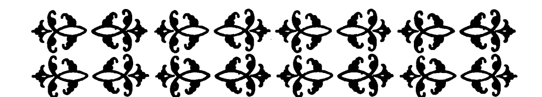
Veincu de ces raisons i'essore tost ma plume,
Ie iure en mon esprit ne faire plus coustume
De caresser les Sœurs ny le iour ny la nuict,
D'abandonner du tout leur folastre deduict,
*De fermer les cayers d'*Homere, *de* Virgille,
Ne perdre plus le tans à la rime gentille
Et aux graues discours du fameux Vandomois :
Mais ouurir diligent les gros liures de loix,
Les fueilleter souuent, les lire & les relire,
Cotter tantost icy, tantost là & escrire
Les leçons d'vn Docteur, *puis empoigner en main*
Vn Demosthene *Grec, vn* Ciceron *Romain,*
*Apprendre sur le doigt l'*Histoire *veritable,*
Et hanter d'vn Palais *le* Parquet *honorable,*
*Affin que n'ayant plus le bonnet d'*Escolier
Ie puisse me hauser par vn autre escalier
En l'ordre de ceux là, qui par leur eloquence
Defendent le bon homme encontre la greuance
Qu'vn rusé Chiquanneur *luy vient faire en proces,*
Qui veut eterniser par mille & mille exces
Sõ dol & sa malice, Il veut qu'ils soient semblables
Au serpent que Hercule *occit dessus les sables*
Du Marest Lernean. *I'estois tout en humeur*
De quitter Apollon, *pour suyure l'*Empereur
Ie m'en allois desia vendre toutes mes Fluttes
Et mon Luth, *pour auoir des saínctes* Institutes :
Quand Clion *m'apperceut, qui auance le pas*
Et m'arrestant tout court, me dit ainsi. Helas !

Ou portes-tu ce Luth, & ces Flutes rurales ?
Comment ? Veux-tu fuir les bandes paſtorales
Et les doctes Harpeurs ? veux-tu donq' deſormais
Laiſſer noſtre Helicon pour ſuiuir vn Palais ?
L'or, l'argent, & les biens ont-ils tant de puiſſance
Sus toy, que maintenant tu caſſes l'alliance
Que tu auois iuree à Phœbus & à nous ?
Ne crains-tu d'encourrir noſtre iuſte courroux ?
Tu te plains de bonne heure : a peine ta poiſtrine
At-elle digeré la douceur Pegaſine,
Et tu voudrois deſia qu'vn Seigneur euſt doré
Tes Flutes & ton Luth : & qu'il euſt honoré
Les airs de tes chanſons. Atten ta creſpe-blonde
Ne faict tant ſeulement que ſe montrer au monde.
Tu t'abuſes du tout. ſi tu penſes n'auoir
D'Apollon vn loyer digne de ton deuoir.
Voudrois-tu bien penſer que par ingratitude
Vn Dieu vouluſt tromper le trauail & l'eſtude
Que prend l'homme bien-né pour ſeruir ſa grãdeur ?
Mais-tãt s'en fault, les Dieux deſployãt leur faueur
Departent aux humains, compenſant leurs ſeruices
Pour deux ou trois labeurs dix mille benefices.
» *Qui ſert de bon courage auecques loyauté,*
» *Ne demeure iamais ſans eſtre contenté.*
Et qu'il ne ſoit ainſi, ſi tu veux condeſcendre
A courtiſer Phœbus & d'ailleurs ne dependre
Que de ſa volonté, tu voiras que ſa main
Sans fruſtrer ton eſpoir recognoiſtra ſoudain

Ton seruice deuot, & affin que tu voye
Si sans estre abusé ton vouloir ie conuoye
A frequenter Parnasse, embrassant nostre loy.
Va trouuer vn Prelat, qui aime autant que soy
Nostre Chœur tout diuin, & ceux là qu'hyppocrene
Abbreuue au verre clair de sa Iasarde veine.
Il porte sur le front engraué pour son nom
De BREZAY, *qui au bers fut nostre Norrisson.*
Et dela esleué sur le sublime feste
De nostre Mont, il eut le plus haut de la teste
Ombragé de l'honneur des rameaux Daphniens.
Ie ne le vey iamais eschars de ses moyens
A nos chers Courtisans, qui manquent de richesse
Pour suyure nostre Court, son sçauoir, sa sagesse,
Son equité, sa foy, sa gloire & son honneur,
Ne sont tant seulement espars en la rondeur
De ce globe argilleux, mais en l'onde salee
En l'air & en l'azur de la voute estoillee.
Il est nostre support. Il deffend, il soustient
L'honneur de nostre estat, & large il entretient
Presque tout nostre Hostel. sa beguine largesse
Est suffisante assez pour tenir ta ieunesse
Tousiours à nostre suite. Or va donques vers luy,
Et luy monstre hardiment l'ulcere de l'ennuy,
Qui deuore ton cœur. Il est benin, affable,
Tout humain, gratieux, courtois & amiable
A ceux de nostre part. Il les bien-vient tousiours,
Il leur faict tout plaisir & leur donne secours.

A tant

A tant ell' me laiſſa, & ſuiuant ſa promeſſe
Ie changeay mes deſſeins, reprenant allegreſſe
De la ſeruir, pourueu que i'aye ce bon heur,
Qu'il vous plaiſe benin œillader mon labeur,
En faire quelque eſtat & luy donner puiſſance
De pouuoir enfanter ſans forcer la naiſſance
Vn bel œuure parfaict, qui ayt pour ſon Parrain
Empreint deſſus le front voſtre nom, qui hautain
Touche iuſques aux Cieux *qui pourra le defendre*
*Encontre l'*Enuieux, *qui voudroit entreprendre*
L'eſtouffer au berceau, ou malin empeſcher
Qu'il ne fuſt & de vous, & des ans tenu cher.



IMITATION DV 21. IDYLLE DE THEOCRITE, A MESSIRE Barnabé Briſſon Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, & Preſident en la Cour de Parlement a Paris.

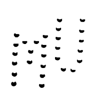
SONNET.

Ie n'ay en moy vne telle arrogance,
Que me vanter d'auoir traduit ces vers.
Car ie n'ay pas ny les doits, ny les nerfs,
Pour leur donner la meſme reſonance :

Vn vain honneur ma volonté n'aduance,
D'ainſi changer la douceur de leurs ærs
Pour dauantage orner de rameaux vers
Le crin chaſtain de ma creſpe iouuence.
Ie n'en veux donq' le nom de Traducteur,
Ce m'eſt aſſez d'en eſtre Imitateur,
Et ie me plains que ie n'ay la ſcience
De faire mieux, ſeulement pour chanter
Quelques beaux vers, affin de haut vanter
Voſtre vertu, qui redore la France.

Le ieune Bouuier.

AINSI *que ie voulois baiſer mignardement*
Eunique, ell' ſe moqua, & me dit aſprement :
Va, que malheur t'auiēne! He *quoy!* Bouuier *infame*
Voudrois-tu bien baiſer vne ſi belle Dame?
Ie ne baiſe iamais les ruſtauts Villageois,
Ie baiſe ſeulement les honneſtes Bourgeois :
Tu ne baiſeras onq' ma douce leure molle?
Quelle auenance as-tu? quelle as-tu la parolle?
Que rude eſt ta chanſon! O *que ton dire eſt beau!*
Que tes diſcours ſont doux! Que le cotton nouueau
De ta barbe eſt mollet! Que ta treſſe eſt peignee
Tu as comme vn fiebureux la leure reſchignee
Tu as noires les mains, & la bouche & le nez
Infettement puants. Va-ten d'icy punais
Que tu ne m'empoiſonne. Apres qu'elle eut maligne



Finy, elle cracha trois fois sur sa poictrine,
Et puis me regarda fort curieusement,
Du chef iusques aux pieds groumelant bassement,
Et roüant de trauers sa dedaigneuse veuë
Pour sa grande beauté se monstroit fort esmeuë,
Destournant le visage, elle a superbement
Desprisé mon amour. Pourquoy *tout promptement,*
Le sang me boult au cœur, & triste en la pensee
Mon corps deuient vermeil ainsi qu'a la rosee
On voit pourprer la rose. Ell' *s'en va me laissant,*
Dont ie norris en l'ame vn courroux deplaisant
Qu'vne Pute *a moqué ma figure tant belle.*
Que nul de vous, Pasteurs, *la vérité ne cele*
N'ay-ie pas le teint beau ? Vn *Dieu n'a-til pas faict*
Mon corps soudainement en beauté tout parfaict ?
Ie l'auois enrichy d'vne excellente grace,
Ainsi qu'on voit vn tronc que le l'hierre embrasse.
I'auois le beau menton mignardement frisé.
Le crin comme persil gentiment herissé
Ombrageoit mon oreille, vn large front d'albastre
Luisoit sur deux sourcils d'hebene tout noirastre.
I'auois les yeux plus beaux, que ceux-là de Pallas
Ma bouche flairoit mieux que le fourmage gras,
De laquelle couloit des propos à l'oreille
Plus douceureux qu'au goust l'ouurage de l'abeille.
Gaillarde est ma chanson, ie sonne du pipeau,
Ie chante de la flutte & du doux chalumeau,
Bref, ie semble si beau à toutes les Bergeres

Qu'elles me vont prisant, mes graces printannieres
Leur eschauffent le cœur. nonobstant le desdain
Des Bourgeoises me hait & m'appelle vilain.
Pour ce que seulement mon âge encore tendre
Paist aux herbiz les bœufs, & ne veulent entendre
Comment le beau Bacchus paist les vaches aux prez
Et ne sçauent aussi que Venus fut aux retz
De l'amour esperdu d'vn Adonis champestre,
Et qu'aux Monts Phrygiens ell' menoit aussi paistre
Les bœufs auecques luy, ell' l'ayma aux forests,
Et aux forests pleura son funebre deces.

Que fut Eudymion? repeut-il pas aux pleines
Les vaches & les bœufs? & toutesfois les veines
De la Lune bruloient au feu de son amour.
Si bien que descendant de l'etheré contour
Ell' vint dans la forest du tertre de Latmie
Ou long tans auec luy elle fut endormie.

Et toymesme Rhea tu plores vn vacher
N'as-tu pas, ô Iupin, laissé ton hault plancher
Poursuyure par les prez vn Iouuenceau rustique?
Et vn Bouuier n'aura les amours d'vne Eunique?
Comme si pour son teintelle alloit surpassant
Rhea, Venus, la Lune au front resplendissant.
Comme si toy Venus tu n'aymois en la ville
Aussi bien qu'aux forests la figure gentille
De ton mignard Adon, & comme si la nuict
Sans amy tu dormois seulette dans le lict.



AVTRE IMITATION DV 31. IDYLLE DE THEOCRITE, A M. François Eſchart, Aduocat en la Cour de Parlement de Roüen.

SONNET.

IE *ne pouuois à qui mieux preſenter*
Qu'à toy, ESCHART, *ceſte vieille peinɫure,*
Qui monſtre à l'œil les graces dont Mercure
Te *faiɫ partout vn monde contenter.*
V*enus y faiɫ vn* Sanglier *garroter*
A *ſes* A*mours, duquel par la poinɫure*
D*e ſon parler ell' molliſt la nature,*
E*t puis le faiɫ à ſon feu lamenter.*
A*uſsi peux-tu par ta douce eloquence,*
P*ar ton beau geſte, & par ta bien-ſeance*
F*leſchir le cœur du plus cruel* Gelon,
T*u pourrois bien comme iadis Orphee,*
C*harmer là bas en l'aueugle contree,*
L*e* C*hien portier,* P*roſerpine &* Pluton.

Sur le treſpas d'Adonis.

QVand *Cytheree vit le corps*
*d'*A*donis au nombre des morts,*

Ayant la perruque ſans grace,
Toute palliſſante la face,
Elle enioignit à tous ſes Ieuz
D'amener le Porc *outrageux.*
Lors comme oyſeaux en grande viſteſſe
Ils vont par la foreſt eſpeſſe,
Ou ils le trouuent renfrongné,
Et l'ont de cordes enchainé.
L'vn le captiuant d'vne leſſe
Le trainoit en grande rudeſſe.
L'autre tenant vn arc en main
Luy faiſoit auancer le train.
Ceſte Fere *alloit en triſteſſe*
Car elle craignoit la Deeſſe.
Or Venus *luy tint ce parler*
Dy moy, ſur tous cruel Sangler,
N'as-tu ceſte cuiſſe offenſee?
Et ma chere Moitié *bleſſee?*
Lors ceſte Fere *luy reſpond*
Venus, *ie iure, par ton front*
Par ta Moitié, *par ces cordelles*
Et par ces tiens Veneurs *fidelles,*
Que ie ne deſirois toucher
Celuy que tu tenois ſi cher.
Mais contemplant ſon beau modelle,
Et chaud d'amoureuſe eſtincelle
Mon trop fol deſir ſouhaitoit
Baiſer ſa cuiſſe, qui eſtoit

Nüe. *Ce qui m'eſt dommageable,*
Parquoy, Venus, impitoyable
Fay de ces dents punition,
Caſſe les ſans remiſsion,
Pourquoy ay-ie des dents affreuſes,
Inutiles & amoureuſes?
Et ſi tu as peu de cecy
Couppe moy les leures auſsi.
Cypris luy fut toute piteuſe,
Et dit à ſa bande amoureuſe,
Qu'elle l'euſt affranchy des lacs :
Et depuis il ſuiuit ſes pas,
Et ne fit onque ſon repaire
Dedans la foreſt ſolitaire
Ains approchant de ſes flambeaux
Embrazoit les Cupidonnaux.



ECLOGVE DRESSEE SVR L'ACCVEIL DE MESSIRE GEORGES PEricart Eueſque d'Auranches, lorſqu'il fit ſon entree en ladite ville.

Michau. Morelot. Auranchin.

BAigneray-ie touſiours de deux larges ruiſſeaux
Mon viſage plombé de douleurs & de maux?

Ayant la perruque ſans grace,
Toute palliſſante la face,
Elle enioignit à tous ſes Ieuz
D'amener le Porc *outrageux.*
Lors comme oyſeaux en grande viſteſſe
Ils vont par la foreſt eſpeſſe,
Ou ils le trouuent renfrongné,
Et l'ont de cordes enchainé.
L'vn le captiuant d'vne leſſe
Le trainoit en grande rudeſſe.
L'autre tenant vn arc en main
Luy faiſoit auancer le train.
Ceſte Fere *alloit en triſteſſe*
Car elle craignoit la Deeſſe.
Or Venus *luy tint ce parler*
Dy moy, ſur tous cruel Sangler,
N'as-tu ceſte cuiſſe offenſee?
Et ma chere Moitié *bleſſee?*
Lors ceſte Fere *luy reſpond*
Venus, ie iure, par ton front
Par ta Moitié, *par ces cordelles*
Et par ces tiens Veneurs *fidelles,*
Que ie ne deſirois toucher
Celuy que tu tenois ſi cher.
Mais contemplant ſon beau modelle,
Et chaud d'amoureuſe eſtincelle
Mon trop fol deſir ſouhaitoit
Baiſer ſa cuiſſe, qui eſtoit

Ou dans le ſombre flanc d'vn ſauuage rocher.
Les Pans, *les* Cheurepieds, *les* Nymphes *& les* Fees,
Ne viennent plus icy ſoubs les longues ſerees
Trepigner & ſaulter aux mignardez fredons,
Et aux plaiſants refreins de nos gentils bourdons.
Depuis le Roſsignol *tapy ſoubs le fueillage,*
Icy n'a degoiſé ſon gringoté ramage.
Ie n'ay pas veu depuis ſauteler les Cheureaux
Ny pour l'amour lutter les mugiſſants Taureaux.
Ny depuis mon grand Bouc *de l'ergot de derriere*
N'agratté ſe ioüant ſa barbe mentonniere,
Depuis il n'a pas faict aux Cheurettes *l'amour*
Ainſi comme il ſouloit : mais la nuict & le iour
Ne ceſſe de gemir & ſe plaindre ſans ceſſe,
Comme s'il lamentoit ma peine & ma detreſſe.

MICHAV.

Amy depuis ce tans le pauure laboureur,
Qui cultiue ſon champ en peine & en ſueur,
En lieu de bon froument n'a eu que des eſpines,
Des ronces, des chardons & des herbes malignes,
Depuis le vandangeur en lieu de doux raiſin
Dont il penſoit remplir tous ſes tonneaux de vin,
N'a eu que du veriuſt, en lieu de pommes franches
Les põmiers ont chargé leurs rameaux & leurs brã-
De fueilles & de fruict tout aigret au gouſter (ches.
Nous auons veu depuis tous nos moutons brouter
Les ſaules ſeulement, & au lieu de lauande
Auoir l'aigu chardon tous les iours pour viande,

Voiray-ie toufiours le Borean orage,
Ruine du Printans piller mon pafturage?
Voyray-ie de l'Hyuer la cruelle faifon
Tenir toufiours mes boucs fans manger en prifon ?
Voyray-ie le Soleil la grand' beauté du Monde
Comme fafché toufiours voiller fa treffe blonde
D'vn crefpe tout roüillé, & le loup rauiffant
A toute heure efgorger mon troupeau languiffant?
Sans que mon gros maftin ofe leuer la tefte
Pour chaffer de mon toict cefte gourmande befte.
Que pleuft à Cil qui tient enté dedans fa main
Le fceptre de ce Tout, duquel le pauure Humain
Tient à fief l'hofpital de toute creature
Que produist icy bas l'amarry de Nature,
Que ie ne me fuffe onq' de fragiles rofeaux
En efcharpe pendu au col les chalumeaux.
Que ie n'euffe iamais empoigné la houlette,
Pour aller paiftre aux champs la troupe camufette.

MORELOT.

Michau defia trois fois le faucheur de fa faux
Ahannant a tondu les cheueux des preaux,
Defia trois fois Ceres d'vne facon gentille
Frizotant fes cheueux. aux dents de la faucille
A baillé fes beaux flancs, & les rudes abboys
Des vents, trois fois defia ont defpoüillé les boys
De leurs feiches toifons, qu'Apollon & les Mufes
Dedaignant nos pipeaux, flageols, & cornemufes,
Sont allees au fond d'vn antre fe cacher,

Ou

Ou dans le ſombre flanc d'vn ſauuage rocher.
Les Pans, les Cheurepieds, les Nymphes & les Fees,
Ne viennent plus icy ſoubs les longues ſerees
Trepigner & ſaulter aux mignardez fredons,
Et aux plaiſants refreins de nos gentils bourdons.
Depuis le Roſsignol tapy ſoubs le fueillage,
Icy n'a degoiſé ſon gringoté ramage.
Ie n'ay pas veu depuis ſauteler les Cheureaux
Ny pour l'amour lutter les mugiſſants Taureaux.
Ny depuis mon grand Bouc de l'ergot de derriere
N'agratté ſe ioüant ſa barbe mentonniere,
Depuis il n'a pas faict aux Cheurettes l'amour
Ainſi comme il ſouloit : mais la nuict & le iour
Ne ceſſe de gemir & ſe plaindre ſans ceſſe,
Comme s'il lamentoit ma peine & ma detreſſe.

MICHAV.

Amy depuis ce tans le pauure laboureur,
Qui cultiue ſon champ en peine & en ſueur,
En lieu de bon froument n'a eu que des eſpines,
Des ronces, des chardons & des herbes malignes,
Depuis le vandangeur en lieu de doux raiſin
Dont il penſoit remplir tous ſes tonneaux de vin,
N'a eu que du veriuſt, en lieu de pommes franches
Les põmiers ont chargé leurs rameaux & leurs brã-
De fueilles & de fruict tout aigret au gouſter (ches.
Nous auons veu depuis tous nos moutons brouter
Les ſaules ſeulement, & au lieu de lauande
Auoir l'aigu chardon tous les iours pour viande,

O

Et pour les doux fouteaux les efpineux buiffons,
Qui leur vont efcardant les blanchaftres toifons,
Et s'en vont tous les foirs d'vne voix pitoyable
Belant le ventre creux, de l'herbage à l'eftable.
Les cheures s'en reuont à peine des paftiz
Portant le pis tout vuide à leurs maigres petiz.
I'efpere toutesfois que Pan *noftre bon* Maiftre,
Aura bien toft pitié de nous voir ainfi eftre
Courbez fous tãt de maux. I'ay bõ efpoir qu'en bref
Il nous defchargera du faix de ce mefchef.

N'*aguere ie luy feis prefent d'vn mol fourmage,*
Auecques vn plein pot de fauoureux laictage,
Et comme cefte nuict dans mon lict ie dormois,
Apres auoir oüy la reueillante voix
*Du bel auant-courrier de l'*Aurore *emperlee,*
Qui defpoüille la Nuict *de fa robe eftoillee :*
Le Ciel m'a femblé clair fourby de ces nuaux
Qui luy couuroient le front de brunifsãts bãdeaux :
Et de fon fein a faict yfsir vne rofee
Dont la terre a efté doucement arrofee,
Qui de fes larges flancz a produit mille fleurs
Qui ont embaumé l'air de mille & mille odeurs.

Les arbres à l'inftant ont reprins leur fueillage,
Qui leur auoit rauy l'afpre foufflante rage
Des rudes Aquillons. *Auec cela i'ay veu*
(Dont i'ay l'efprit encor' de merueilles efmeu)
Le Pommier d'Auranchin *(comme de tes oreilles*
Tu l'as apprins de luy) qui n'auoit que des fueilles

Porté depuis trois ans, paré d'vn bel eſmail
Que le veut Zephyrin d'vn mollet eſuentail
Doucement halenoit. Puis i'ay veu la Deeſſe
Des vergers, qui gardoit que la froide rudeſſe
De l'Hyuer morfondu n'euſt offenſé l'honneur
De ce gentil eſmail. Cela donne à mon cœur
Quelque treue du mal, qui le geine & bourelle
Le tenant garroté dans ſa cheine cruelle.

MORELOT.

Et moy à la meſme heure, ainſi que le reſueil,
Deſlegeoit peu à peu de mes yeux le ſommeil,
I'ay veu venir vn Chien du coſté ou Boree
Se iette ſur les flancs de la mer azuree.
Qui eſtoit grand & beau, lequel voyãt deux loups
Se ruer affamez au meillieu de mes boucz :
Commence à abboyer, & d'vn ardent courage
Se lance deſſus eux, tout ainſi que l'orage
Sur le front d'vn rocher, quand le Prince des Cieux
Menace le ſourcil de quelque audacieux.
Il en bouleuerſe vn d'vne force ſuperbe,
Dont le rouge du ſang empourpre toute l'herbe.
Ce que l'autre voyant empenne ſes talons
D'vne courſe diſpoſte, & par les bas valons,
Par les chãps, par les bois, & par les grãds bocages
S'en fuit legerement & quitte mes herbages.
Apres ce bon maſtin, comme vn enfant de Mars
Qui a ſoubs ſon drapeau vn ſcadron de ſoldarts.

R'amasse le troupeau & luy oste la crainte,
Qu'il auoit pour ses loups dãs l'estomac emprainte :
Et sans prendre repos fait la ronde al'entour
Estant tousiours en guet. Cõme au hault d'vne tour
Le Soldart pour de loing apperceuoir l'armee,
Qui de cruel carnage & de sang affamee,
S'en vient pour renuerser le rampart d'vn Chasteau
Et au sang des Bourgeois enyurer son cousteau,
Mais qui est ce Berger au meillieu de la pleine,
Qui court si fort qu'il semble auoir perdu l'haleine ?
N'est-ce pas Auranchin ? à voir son chalumeau,
Son gros mastin Pataut, ses guestres, son chapeau
De moëlle de iong, sa large panetiere,
Sa boulette, son arc, sa fonde & sa louuiere.
Cest Auranchin, c'est luy, Ce bon vieillard grison
Ce bon Pere Cheurier, qui en toute Saison
N'est iamais desgarny de laict ny de fourmage,
Qui a dix gros troupeaux paissans dãs son herbage,
Ce Vieillard qui nous a enseigné comme il fault,
D'vn accord & d'vn ton ore bas, ore hault
Sonner de nos bourdons, le voicy il s'aduance,
Il porte sur le front traict de resioüissance,
Il nous tend les deux bras, Il vient tout droit à nous.
Pan or' nous fauorist & a soing de nos boucs.

AVRANCHIN.

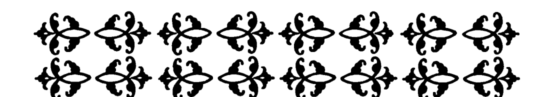
Pan le Dieu des Bergers d'vn bon œil vous regarde
Enfants, & qu'il vous ayt & vos Boucs en sa garde.
Ne soyez plus pensifs, chassez de vostre cœur

La triſteſſe, l'ennuy, la peine & la douleur,
Ce grand Pan *auiourd'huy par ſa bonté diuine*
A *eu compaſsion de noſtre bonne* ANDRINE,
E*t de nous ſes ſubiects, à qui les fiers* Lyons
Sans crainte rauiſſoient les Boucs *& les* Moutons,
A *qui les fins larrons deroboient les muſettes,*
E*t ſaiſoient à leurs bœufs degaſter les branchettes,*
I*l luy a enuoyé des preaux* Roüennois (*chois*
L*e grād* PERICARTIN, *pour ſes chāps* Auran-
D*efendre des larrons, pour paiſtre ſes cheurettes*
P*ar les riants tapis de ioyeuſes herbettes,*
E*t ſi bien les garder que le loup rauiſſant,*
N'*ira plus deſormois de leur chair ſe paiſſant.*
P*arquoy gentils* B*ergers vous mettant en lieſſe,*
D*eſchargeant voſtre eſprit de peine & de triſteſſe,*
D*ependez à ce coup des branches des ormeaux*
V*os flageols tous moiſis, & vos bons chalumeaux,*
E*t toſt en r'aſuſtez ou de cire ou de gaſte*
L*es fentes & les trous par ou le vent ſe gaſte,*
A*ffin de hault chanter ſa gloire & ſon honneur,*
A*ndrine n'eut iamais vn ſi gentil* P*aſteur,*
I*l ne s'en trouue point ou plus d'addreſſe abonde,*
S*oit à tirer de l'arc, ſoit à ruer la fonde,*
A *ſaulter, à lutter, ou à force vn aigneau*
R*egaigner de la dent d'vn loup qui du troupeau*
A*ffamé l'a rauy.* P*uis il eſt d'vne race*
Q*u'à touſiours œilladé noſtre* Pan *de ſa grace,*
O*ncques* A*ndrine n'eut paſteur qui aymaſt mieux*

Ton *seruice deuot, & affin que tu voye*
Si *sans estre abusé ton vouloir ie conuoye*
A *frequenter* Parnasse, *embrassant nostre loy.*
Va *trouuer vn* Prelat, *qui aime autant que soy*
N*ostre* C*hœur tout diuin, & ceux là qu'hyppocrene*
A*bbreuue au verre clair de sa* Iasarde *veine.*
Il *porte sur le front engraué pour son nom*
De B R E Z A Y, *qui au bers fut nostre* Norrisson.
Et *dela esleué sur le sublime feste*
De *nostre* Mont, *il eut le plus haut de la teste*
O*mbragé de l'honneur des rameaux* Daphniens.
   Ie *ne le vey iamais eschars de ses moyens*
A *nos chers* Courtisans, *qui manquent de richesse*
Pour *suyure nostre* Court, *son sçauoir, sa sagesse,*
Son *equité, sa foy, sa gloire & son honneur,*
Ne *sont tant seulement espars en la rondeur*
De *ce globe argilleux, mais en l'onde salee*
En *l'air & en l'azur de la voute estoillee.*
Il *est nostre support.* Il *deffend, il soustient*
L'*honneur de nostre estat, & large il entretient*
Pre*sque tout nostre* Hostel. *sa beguine largesse*
E*st suffisante assez pour tenir ta ieunesse*
Tou*siours à nostre suite.* Or *va donques vers luy,*
Et *luy monstre hardiment l'ulcere de l'ennuy,*
Qu*i deuore ton cœur.* Il *est benin, affable,*
Tout *humain, gratieux, courtois & amiable*
A *ceux de nostre part.* Il *les bien-vient tousiours,*
Il *leur faict tout plaisir & leur donne secours.*

A tant

A tant ell' me laiſſa, & ſuiuant ſa promeſſe
Ie changeay mes deſſeins, reprenant allegreſſe
De la ſeruir, pourueu que i'aye ce bon heur,
Qu'il vous plaiſe benin œillader mon labeur,
En faire quelque eſtat & luy donner puiſſance
De pouuoir enfanter ſans forcer la naiſſance
Vn bel œuure parfaict, qui ayt pour ſon Parrain
Empreint deſſus le front voſtre nom, qui hautain
Touche iuſques aux Cieux *qui pourra le defendre*
*Encontre l'*Enuieux, *qui voudroit entreprendre*
L'eſtouffer au berceau, ou malin empeſcher
Qu'il ne fuſt & de vous, & des ans tenu cher.



IMITATION DV 21. IDYLLE DE THEOCRITE, A MESSIRE Barnabé Briſſon Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, & Preſident en la Cour de Parlement a Paris.

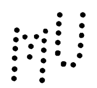
SONNET.

Ie n'ay en moy vne telle arrogance,
Que me vanter d'auoir traduit ces vers.
Car ie n'ay pas ny les doits, ny les nerfs,
Pour leur donner la meſme reſonance :

Vn vain honneur ma volonté n'aduance,
D'ainſi changer la douceur de leurs œrs
Pour dauantage orner de rameaux vers
Le crin chaſtain de ma creſpe iouuence.
Ie n'en veux donq' le nom de Traducteur,
Ce m'eſt aſſez d'en eſtre Imitateur,
Et ie me plains que ie n'ay la ſcience
De faire mieux, ſeulement pour chanter
Quelques beaux vers, affin de haut vanter
Voſtre vertu, qui redore la France.

Le ieune Bouuier.

AINSI *que ie voulois baiſer mignardement*
Eunique, ell' ſe moqua, & me dit aſprement :
Va, que malheur t'aviẽne! He *quoy!* Bouuier *infame*
Voudrois-tu bien baiſer vne ſi belle Dame?
Ie ne baiſe iamais les ruſtauts Villageois,
Ie baiſe ſeulement les honneſtes Bourgeois :
Tu ne baiſeras onq' ma douce leure molle?
Quelle auenance as-tu? quelle as-tu la parolle?
Que rude eſt ta chanſon! O *que ton dire eſt beau!*
Que tes diſcours ſont doux! Q*ue le cotton nouueau*
De ta barbe eſt mollet! Q*ue ta treſſe eſt peignee*
Tu as comme vn fiebureux la leure reſchignee
Tu as noires les mains, & la bouche & le nez
Infettement puants. Va-*ten d'icy punais*
Que tu ne m'empoiſonne. A*pres qu'elle eut maligne*



Finy, elle cracha trois fois ſur ſa poictrine,
Et puis me regarda fort curieuſement,
Du chef iuſques aux pieds groumelant baſſement,
Et roüant de trauers ſa dedaigneuſe veuë
Pour ſa grande beauté ſe monſtroit fort eſmeuë,
Deſtournant le viſage, elle a ſuperbement
Deſpriſé mon amour. Pourquoy tout promptement,
Le ſang me boult au cœur, & triſte en la penſee
Mon corps deuient vermeil ainſi qu'a la roſee
On voit pourprer la roſe. Ell' s'en va me laiſſant,
Dont ie norris en l'ame vn courroux deplaiſant
Qu'vne Pute *a moqué ma figure tant belle.*
Que nul de vous, Paſteurs, la vérité ne cele
N'ay-ie pas le teint beau ? Vn Dieu n'a-til pas faict
Mon corps ſoudainement en beauté tout parfaict ?
Ie l'auois enrichy d'vne excellente grace,
Ainſi qu'on voit vn tronc que le l'hierre embraſſe.
I'auois le beau menton mignardement friſé.
Le crin comme perſil gentiment heriſſé
Ombrageoit mon oreille, vn large front d'albaſtre
Luiſoit ſur deux ſourcils d'hebene tout noiraſtre.
I'auois les yeux plus beaux, que ceux-là de Pallas
Ma bouche flairoit mieux que le fourmage gras,
De laquelle couloit des propos à l'oreille
Plus douceureux qu'au gouſt l'ouurage de l'abeille.
Gaillarde eſt ma chanſon, ie ſonne du pipeau,
Ie chante de la flutte & du doux chalumeau,
Bref, ie ſemble ſi beau à toutes les Bergeres

Qu'elles me vont prisant, mes graces printannieres
Leur eschauffent le cœur. nonobstant le desdain
Des Bourgeoises me hait & m'appelle vilain.
Pour ce que seulement mon âge encore tendre
Paist aux herbiz les bœufs, & ne veulent entendre
Comment le beau Bacchus paist les vaches aux prez
Et ne sçauent aussi que Venus fut aux retz
De l'amour esperdu d'vn Adonis champestre,
Et qu'aux Monts Phrygiens ell' menoit aussi paistre
Les bœufs auecques luy, ell' l'ayma aux forests,
Et aux forests pleura son funebre deces.

Que fut Eudymion? repeut-il pas aux pleines
Les vaches & les bœufs? & toutesfois les veines
De la Lune bruloient au feu de son amour.
Si bien que descendant de l'etheré contour
Ell' vint dans la forest du tertre de Latmie
Ou long tans auec luy elle fut endormie.

Et toymesme Rhea tu plores vn vacher
N'as-tu pas, ô Iupin, laissé ton hault plancher
Poursuyure par les prez vn Iouuenceau rustique?
Et vn Bouuier n'aura les amours d'vne Eunique?
Comme si pour son teintelle alloit surpassant
Rhea, Venus, la Lune au front resplendissant.
Comme si toy Venus tu n'aymois en la ville
Aussi bien qu'aux forests la figure gentille
De ton mignard Adon, & comme si la nuict
Sans amy tu dormois seulette dans le lict.



AVTRE IMITATION DV 31. IDYLLE DE THEOCRITE, A M. François Eſchart, Aduocat en la Cour de Parlement de Roüen.

SONNET.

IE *ne pouuois à qui mieux preſenter*
Qu'à toy, ESCHART*, ceſte vieille peincture,*
Qui monſtre à l'œil les graces dont Mercure
Te *faict partout vn monde contenter.*
V*enus y faict vn* Sanglier *garroter*
A *ſes* Amours, *duquel par la poincture*
De *ſon parler ell' molliſt la nature,*
Et *puis le faict à ſon feu lamenter.*
A*uſsi peux-tu par ta douce eloquence,*
Par ton beau geſte, & par ta bien-ſeance
F*leſchir le cœur du plus cruel* Gelon,
T*u pourrois bien comme iadis* Orphee,
C*harmer là bas en l'aueugle contree,*
L*e* C*hien portier,* P*roſerpine &* Pluton.

Sur le treſpas d'Adonis.

QVand C*ytheree vit le corps*
*d'*A*donis au nombre des morts,*

R'amasse le troupeau & luy oste la crainte,
Qu'il auoit pour ses loups dãs l'estomac emprainte :
Et sans prendre repos fait la ronde al'entour
Estant tousiours en guet. Cõme au hault d'vne tour
Le Soldart pour de loing apperceuoir l'armee,
Qui de cruel carnage & de sang affamee,
S'en vient pour renuerser le rampart d'vn Chasteau
Et au sang des Bourgeois enyurer son cousteau,
Mais qui est ce Berger au meillieu de la pleine,
Qui court si fort qu'il semble auoir perdu l'haleine ?
N'est-ce pas Auranchin ? à voir son chalumeau,
Son gros mastin Pataut, ses guestres, son chapeau
De moëlle de iong, sa large panetiere,
Sa houlette, son arc, sa fonde & sa louuiere.
C'est Auranchin, c'est luy, Ce bon vieillard grison
Ce bon Pere Cheurier, qui en toute Saison
N'est iamais desgarny de laict ny de fourmage,
Qui a dix gros troupeaux paissans dãs son herbage,
Ce Vieillard qui nous a enseigné comme il fault,
D'vn accord & d'vn ton ore bas, ore hault
Sonner de nos bourdons, le voicy il s'aduance,
Il porte sur le front traict de resioüissance,
Il nous tend les deux bras, Il vient tout droit à nous.
Pan or' nous fauorist & a soing de nos boucs.

AVRANCHIN.

Pan le Dieu des Bergers d'vn bon œil vous regarde
Enfants, & qu'il vous ayt & vos Boucs en sa garde.
Ne soyez plus pensifs, chassez de vostre cœur

Nüe. Ce qui m'eſt dommageable,
Parquoy, Venus, impitoyable
Fay de ces dents punition,
Caſſe les ſans remiſsion,
Pourquoy ay-ie des dents affreuſes,
Inutiles & amoureuſes?
Et ſi tu as peu de cecy
Couppe moy les leures auſsi.
Cypris luy fut toute piteuſe,
Et dit à ſa bande amoureuſe,
Qu'elle l'euſt affranchy des lacs :
Et depuis il ſuiuit ſes pas,
Et ne fit onque ſon repaire
Dedans la foreſt ſolitaire
Ains approchant de ſes flambeaux
Embrazoit les Cupidonnaux.



ECLOGVE DRESSEE SVR L'ACCVEIL DE MESSIRE GEORGES PERICART Eueſque d'Auranches, lorſqu'il fit ſon entree en ladite ville.

Michau. Morelot. Auranchin.

BAigneray-ie touſiours de deux larges ruiſſeaux
Mon viſage plombé de douleurs & de maux?

Voiray-ie toufiours le Borean orage,
Ruine du Printans piller mon pafturage?
Voyray-ie de l'Hyuer la cruelle faifon
Tenir toufiours mes boucs fans manger en prifon ?
Voyray-ie le Soleil la grand' beauté du Monde
Comme fafché toufiours voiller fa treffe blonde
D'vn crefpe tout roüillé, & le loup rauiffant
A toute heure efgorger mon troupeau languiffant?
Sans que mon gros maftin ofe leuer la tefte
Pour chaffer de mon toict cefte gourmande befte.
Que pleuft à Cil qui tient enté dedans fa main
Le fceptre de ce Tout, duquel le pauure Humain
Tient à fief l'hofpital de toute creature
Que produist icy bas l'amarry de Nature,
Que ie ne me fuffe onq' de fragiles rofeaux
En efcharpe pendu au col les chalumeaux.
Que ie n'euffe iamais empoigné la houlette,
Pour aller paiftre aux champs la troupe camufette.

MORELOT.

Michau defia trois fois le faucheur de fa faux
Ahannant a tondu les cheueux des preaux,
Defia trois fois Ceres d'vne facon gentille
Frizotant fes cheueux, aux dents de la faucille
A baillé fes beaux flancs, & les rudes abboys
Des vents, trois fois defia ont defpoüillé les boys
De leurs feiches toifons, qu'Apollon & les Mufes
Dedaignant nos pipeaux, flageols, & cornemufes,
Sont allees au fond d'vn antre fe cacher,

Ou

Ou dans le ſombre flanc d'vn ſauuage rocher.
Les Pans, les Cheurepieds, les Nymphes & les Fees,
Ne viennent plus icy ſoubs les longues ſerees
Trepigner & ſaulter aux mignardez fredons,
Et aux plaiſants refreins de nos gentils bourdons.
Depuis le Roſsignol tapy ſoubs le fueillage,
Icy n'a degoiſé ſon gringoté ramage.
Ie n'ay pas veu depuis ſauteler les Cheureaux
Ny pour l'amour lutter les mugiſſants Taureaux.
Ny depuis mon grand Bouc de l'ergot de derriere
N'agratté ſe ioüant ſa barbe mentonniere,
Depuis il n'a pas faict aux Cheurettes l'amour
Ainſi comme il ſouloit : mais la nuict & le iour
Ne ceſſe de gemir & ſe plaindre ſans ceſſe,
Comme s'il lamentoit ma peine & ma detreſſe.

MICHAV.

Amy depuis ce tans le pauure laboureur,
Qui cultiue ſon champ en peine & en ſueur,
En lieu de bon froument n'a eu que des eſpines,
Des ronces, des chardons & des herbes malignes,
Depuis le vandangeur en lieu de doux raiſin
Dont il penſoit remplir tous ſes tonneaux de vin,
N'a eu que du veriuſt, en lieu de pommes franches
Les pōmiers ont chargé leurs rameaux & leurs brā-
De fueilles & de fruict tout aigret au gouſter (ches.
Nous auons veu depuis tous nos moutons brouter
Les ſaules ſeulement, & au lieu de lauande
Auoir l'aigu chardon tous les iours pour viande,

O

Et pour les doux fouteaux les efpineux buiffons,
Qui leur vont efcardant les blanchaftres toifons,
Et s'en vont tous les foirs d'vne voix pitoyable
Belant le ventre creux, de l'herbage à l'eftable.
Les cheures s'en reuont à peine des paftiz
Portant le pis tout vuide à leurs maigres petiz.
I'efpere toutesfois que Pan *noftre bon* Maiftre,
Aura bien toft pitié de nous voir ainfi eftre
Courbez fous tãt de maux. I'ay bõ efpoir qu'en bref
Il nous defchargera du faix de ce mefchef.

N'*aguere ie luy feis prefent d'vn mol fourmage,*
Auecques vn plein pot de fauoureux laictage,
Et comme cefte nuict dans mon lict ie dormois,
Apres auoir oüy la reueillante voix
*Du bel auant-courrier de l'*Aurore *emperlee,*
Qui defpoüille la Nuict *de fa robe eftoillee :*
Le Ciel *m'a femblé clair fourby de ces nuaux*
Qui luy couuroient le front de brunifsãts bãdeaux :
Et de fon fein a faict yfsir vne rofee
Dont la terre a efté doucement arrofee,
Qui de fes larges flancz a produit mille fleurs
Qui ont embaumé l'air de mille & mille odeurs.

Les arbres à l'inftant ont reprins leur fueillage,
Qui leur auoit rauy l'afpre foufflante rage
Des rudes Aquillons. *Auec cela i'ay veu*
(Dont i'ay l'efprit encor' de merueilles efmeu)
Le Pommier *d'*Auranchin *(comme de tes oreilles*
Tu l'as apprins de luy) qui n'auoit que des fueilles

Porté depuis trois ans, paré d'vn bel esmail
Que le veut Zephyrin d'vn mollet esuentail
Doucement halenoit. Puis i'ay veu la Deesse
Des vergers, qui gardoit que la froide rudesse
De l'Hyuer morfondu n'eust offensé l'honneur
De ce gentil esmail. Cela donne à mon cœur
Quelque treue du mal, qui le geine & bourelle
Le tenant garroté dans sa cheine cruelle.

MORELOT.

Et moy à la mesme heure, ainsi que le resueil,
Deslegeoit peu à peu de mes yeux le sommeil,
I'ay veu venir vn Chien du costé ou Boree
Se iette sur les flancs de la mer azuree.
Qui estoit grand & beau, lequel voyãt deux loups
Se ruer affamez au meillieu de mes boucz :
Commence à abboyer, & d'vn ardent courage
Se lance dessus eux, tout ainsi que l'orage
Sur le front d'vn rocher, quand le Prince des Cieux
Menace le sourcil de quelque audacieux.
Il en bouleuerse vn d'vne force superbe,
Dont le rouge du sang empourpre toute l'herbe.
Ce que l'autre voyant empenne ses talons
D'vne course disposte, & par les bas valons,
Par les chãps, par les bois, & par les grãds bocages
S'en fuit legerement & quitte mes herbages.
Apres ce bon mastin, comme vn enfant de Mars
Qui a soubs son drapeau vn scadron de soldarts.

R'amaſſe le troupeau & luy oſte la crainte,
Qu'il auoit pour ſes loups dãs l'eſtomac emprainte :
Et ſans prendre repos fait la ronde al'entour
Eſtant touſiours en guet. Cõme au hault d'vne tour
Le Soldart pour de loing apperceuoir l'armee,
Qui de cruel carnage & de ſang affamee,
S'en vient pour renuerſer le rampart d'vn Chaſteau
Et au ſang des Bourgeois enyurer ſon couſteau,
Mais qui eſt ce Berger au meillieu de la pleine,
Qui court ſi fort qu'il ſemble auoir perdu l'haleine ?
N'eſt-ce pas Auranchin ? à voir ſon chalumeau,
Son gros maſtin Pataut, ſes gueſtres, ſon chapeau
De moëlle de iong, ſa large panetiere,
Sa houlette, ſon arc, ſa fonde & ſa louuiere.
Ceſt Auranchin, c'eſt luy, Ce bon vieillard griſon
Ce bon Pere Cheurier, qui en toute Saiſon
N'eſt iamais deſgarny de laiƈt ny de fourmage,
Qui a dix gros troupeaux paiſſans dãs ſon herbage,
Ce Vieillard qui nous a enſeignė comme il fault,
D'vn accord & d'vn ton ore bas, ore hault
Sonner de nos bourdons, le voicy il s'aduance,
Il porte ſur le front traiƈt de reſioüiſſance,
Il nous tend les deux bras, Il vient tout droit à nous.
Pan or' nous fauoriſt & a ſoing de nos boucs.

AVRANCHIN.

Pan le Dieu des Bergers d'vn bon œil vous regarde
Enfants, & qu'il vous ayt & vos Boucs en ſa garde.
Ne ſoyez plus penſifs, chaſſez de voſtre cœur

La triſteſſe, l'ennuy, la peine & la douleur,
Ce grand Pan *auiourd'huy par ſa bonté diuine*
A *eu compaſsion de noſtre bonne* ANDRINE,
Et *de nous ſes ſubiects, à qui les fiers* Lyons
Sans crainte rauiſſoient les Boucs *& les* Moutons,
A *qui les fins larrons deroboient les muſettes,*
Et *faiſoient à leurs bœufs degaſter les branchettes,*
Il *luy a enuoyé des preaux* Roüennois (*chois*
Le grād PERICARTIN, *pour ſes chāps* Auran-
Defendre des larrons, pour paiſtre ſes cheurettes
Par les riants tapis de ioyeuſes herbettes,
Et *ſi bien les garder que le loup rauiſſant,*
N'*ira plus deſormois de leur chair ſe paiſſant.*
Parquoy *gentils* Bergers *vous mettant en lieſſe,*
Deſchargeant voſtre eſprit de peine & de triſteſſe,
Dependez à ce coup des branches des ormeaux
Vos *flageols tous moiſis, & vos bons chalumeaux,*
Et *toſt en r'aſuſtez ou de cire ou de gaſte*
Les fentes & les trous par ou le vent ſe gaſte,
Affin de hault chanter ſa gloire & ſon honneur,
Andrine *n'eut iamais vn ſi gentil* Paſteur,
Il *ne s'en trouue point ou plus d'addreſſe abonde,*
Soit à tirer de l'arc, ſoit à ruer la fonde,
A *ſaulter, à lutter, ou à force vn aigneau*
Regaigner de la dent d'vn loup qui du troupeau
Affamé l'a rauy. Puis *il eſt d'vne race*
Qu'à touſiours œilladé noſtre Pan *de ſa grace,*
Oncques Andrine *n'eut paſteur qui aymaſt mieux*

Des Nymphes d'Helicon les chants melodieux.

Mais eſcoutez, Enfants, ie trouue ce bocage
Mal propre pour chanter, au bout de mon herbage
Qui n'eſt pas loing d'icy. (tu le ſçais bien Michau
Tu y vins l'autre iour chercher ton grand taureau)
Il y a vn bel antre en-ionché de l'hierre,
Tout calfeutré de mouſſe, ou de ſieges de pierre
Ben polliz ſont dreſſez, de ce gentil caueau
Il ſort vn beau ſurgeon, qui deſgorge vn ruiſſeau
Dont l'argentin cryſtal d'vn doucereux murmure
Iaſant ſur le grauois arroſe ma paſture
De ſes pliz argentins, le bel œillet pourprin,
L'amaranthe, le lys, au beau teint argentin,
Les roſes, la lauande & le thin y fleuriſſent,
Et cent mille autres fleurs qui douces le tapiſſent.

Là s'entend des oiſeaux, le ramage plaiſant,
Touſiours y eſt tendu le creſpe bruniſſant
De l'ombre des lauriers, leue toy & t'ergotte.
Morelot, & d'icy tu voyras ceſte grotte.

N'ayez peur de laiſſer pour la crainte des loups,
Vos moutõs, vos taureaux, vos cheures & vos boucs
Tondre dans ce vallon les herbes fleuriſſantes,
Car deſormais des loups les ongles rauiſſantes,
Ny les dents ne feront carnage de troupeaux,
Allon donq', haſtez vous, prenez vos chalumeaux.

MORELOT.

Attendez, i'oubliois l'enche de ma muſette,
Que ie feis l'autre iour deſſoubs ceſte coudrette,

Pendant que mon beſtail couché en vn troupeau
A l'ombre remachoit ſoubs ce large fouteau.
O Dieu! qu'il fait beau voir & le chãps & les prees
Couuertes maintenant de robes diaprees
De cent mille couleurs, qu'il fait beau voir l'ormeau
S'eſgayer ſoubs le verd de ſon ombreux manteau.
Ie ne voudrois laiſſer ces croupes bigarrees,
Pour eſtre faict Seigneur des grands ſales dorees
Du beau l'Ouure Gaulois. O Dieu! quel doux ſoulas.
Quel grand plaiſir de voir ceſt antre haut & bas
Ombragé en tout tans de l'ambrunche ſauuage,
D'oüyr des oiſillons le mignardé ramage,
Et de ce clair ruiſſeau le bruit plaiſant & doux,
S'entre-caſſer coulant par entre les cailloux?
Bon Paſteur Aurãchin qu'heureuſe eſt ta vieilleſſe,
Ie penſe qu'en vn iour tu as plus de lieſſe,
Que ceux-là à qui l'or enſerre les cheueux
D'vn beau cercle luiſant, qui tiennent deſſoubs eux
Vn grand Empire enflé d'honneurs & de richeſſes
N'ont en vn an entier : bien que dedans leurs leſſes
Marche comme enchainé tout le Peuple en deuoir
Qui baiſſe le ſourcil ſoubs leur haultain vouloir

AVRANCHIN.

Or ſus, Enfants, or ſus chacun prenne ſa place,
Et qu'il tire ſans plus du fond de ſa beſace
Sa flutte & ſon pipeau, qu'il commence à enfler,
La bouche puis apres en haletant ſouffler,
Si qu'il face groſsir d'vne puiſſante haleine

Le ventre de ſa loure, & par ceſte grand pleine
Face voler le nom du grand Pericartin.

Il vous entendra bien il eſt pres de ce Pin,
Que vous voyez là hault auecque noſtre Andrine,
Qui luy donne vn baiſer de ſa bouche ambroſine.
Si vous accordez bien les airs de vos pipeaux
En faiſant retentir par tous ces grands preaux
Haultement ſon beau nom d'vne main liberale
Il recompenſera voſtre chanſon rurale,
Courage doncq' Enfants *en beaux accents diuers.*
Chantez luy doucement & mille & mille vers.

MICHAV.

Sus mon bourdon qui ſoulois aux ormeaux
Eſtre pendu au vent & à la pluye,
Remply les champs & les hautains coupeaux
De l'air mignard d'vne douce harmonie.

MORELOT.

*Touſiours l'*Hyuer *perruqué de glaçons*
Ne couure pas les croupes des montaignes
Ny les foreſts de ſes blanches toiſons,
Volant l'honneur aux pres & aux campaignes.

MICHAV.

Touſiours du Ciel *le viſage luiſant*
N'eſt obſcurcy d'vn enfumé nuage,
Touſiours Boree *au ſoufle rauiſſant*
Deſſus la mer ne decoche ſa rage.

MORELOT.

Le gay Printans *chaſſe l'*Hyuer *neigeux*

Le *tans*

Le tans ſerain le noirciſſant orage.
Et le doux vent de Zephyre ioyeux
Bride des Norts l'audacieux courage.

MICHAV.

Le grand Dieu Pan, les Faunes, les Syluains,
Les Cheurepieds, les Muſes & les Fees,
Se monſtrent or & benins & humains
A tous Bergers des Auranchoiſes prees.

MORELOT.

Ils monſtrent bien qu'ils ont de nous ſoucy,
De nos Moutons, de nos maigres Cheurettes,
De nos taureaux, & de nos boucs auſsi
Qui a peine ont les bourgeons des branchettes.

MICHAV.

Ce bon Dieu Pan aura de moy en don,
Sur ſon autel luy faiſant ſacrifice,
De mon belier la blanchaſtre toiſon,
Recognoiſſant ſon large benefice.

MORELOT.

Ie tiens en cage vn gentil eſtourneau,
C'eſt pour Pales, affin qu'ell' ſoit benigne
A ce Berger, qui garde le troupeau
Soigneuſement, de noſtre grande Andrine.

MICHAV.

Vous Cheurepieds hoſtagers des hauts fronts
Du mont de Tombe entez dedans les nuës,
Accourrez toſt & de cent mille bonds
Foullez l'ſemail des herbes cheueluës

MORELOT.

Et vous Syluains qui habitez les Monts,
Que va lechant Breuon de ses ondettes.
Venez icy & aux airs de mes sons
Trepignez tous sur le verd des herbettes.

MICHAV.

Toy grand Pales Fautrice des aigneaux,
Ameine icy les courantes Driades,
Celles qui vont dansant dessoubs les eaux,
Et le troupeau des belles Oreades.

MORELOT.

Pomone à qui les Normands valeureux
Doiuent honneur, pren ta corne comblee
Des fruicts plus doux que le manger des Dieux,
Et la decharge à ceste grand iournee.

MICHAV.

Ie veux dresser vn autel, dont le front
Sera couuert de verdoyant fueillage
Ou d'an en an les Pasteurs offriront
Pour ce beau iour au grand Pan du fourmage.

MORELOT.

Ie veux grauer sur l'escorce des bois
De mon poinçon ceste iournee heureuse,
Affin que ceux des preaux Auranchois,
A mesme iour mainent feste ioyeuse.

MICHAV.

I'ay vn grand bouc qui cosse mon mastin
Fort brusquement de ses lunaires branches,

Mais tel qu'il eſt c'eſt pour Pericartin,
Puis qu'il a ſoing des Bergerots d'Auranches

MORELOT.

Ie ſçay vn nid de beaux petits pinçons,
Qui eſt tiſſu dans vne blanche eſpine,
Ie le trouuay en paiſſant mes moutons,
Mais qu'ils ſoient grands ce ſera pour Andrine.

MICHAV.

Comme le pin eſt l'honneur des coupeaux
Des monts ombreux, le lys d'vne guyrlande,
Et le taureau des remachants troupeaux,
Ainſi eſt-il l'honneur de noſtre bande.

MORELOT.

Autant que l'orme excede les buiſſons,
Le grand fouteau en haulteur les fougeres,
Et l'eſté chaud l'hyuer & ſes glaçons,
Autant excede Andrine *les* Bergeres.

MICHAV.

Deſſoubz les pieds du grand Pericartin
Flore en tout temps face fleurir les roſes,
Les beaux oillets, la lauande & le thin,
Et d'autres fleurs mille moiſſons ecloſes.

MORELOT.

En ſon honneur les rochers & les monts
Deuiennent ſucre, & les claires fontaines
Coulent de laiɛt, les eſpineux chardons
Deuiennent lys, & perles les areines.

Antistrophe.

Ell' sent que tous ses espris
Sont esblouïz, & surpris
Aux rais, de tant de planettes
De telle admiration
Qu'ell cherche l'occasion,
D'entrer aux caues brunettes,
Et aux grottes plus secrettes
Du mont a la double creste.
Affin que sa veu' foiblette,
Hume tan soit peu de loing
Vostre luysante excellence,
Qui esclaire nostre France
Comme vn astre a son besoing.

Epode.

Elle osera là tenter
A l'ombrage du l'hierre
La lyre affin de vanter
D'vn beau vers qui sera guerre.
A Saturne & a l'Enuie,
Ce qu'ell' peut toute esbloüie
Entre-uoir de voz vertuz,
Faictes donc qu'elles ne luisent
Si fort, qu'elles n'esbloüissent
Et rendent ses yeux confuz.

Strophe 2.

Tous les Fleuues, dont les eaux
Abbreuuent les verdz preaux

N'engendre point à ses menus troupeaux,
Les morfondant la rude clauelee.

MICHAV.

Puisse il toufiours Astree caressant
Viure en honneur, & corriger les vices
De ses subiects, puis la Terre laissant
Aller au Ciel tout confit en delices.

MORELOT.

Si les petis offencent quelquesfois
Leur peché est au l'hierre semblable,
Mais cil des grands surpasse des haults bois
Par sa grandeur la cime esmerueillable.

MICHAV.

Dessus le dos de deux ieunes ormeaux
Ie veux grauer Pericartin à force,
Affin qu'vn iour allans iusqu'aux nuaux
Portent son nom emppraint sur leur escorce.

MORELOT.

Sur ma Selune à haulte voix ie veux
Chanter son nom, qui dans la Mer salee
Le poulsera, la Mer aux Norts esmeuz,
Les Norts apres à la Voute estoillee.

AVRANCHIN.

Cessez gentils Bergers, cessez vostre harmonie,
Qui m'a par ses refreins l'ame du corps rauie.
I'ay oüy les doux souspirs de Zephyre au trauers
Des arbrisseaux vestus de crespez manteaux vers.
I'ay oüy les doux fredons du gay chantre sauuage,

MICHAV.

De ſes taureaux les beaux tortiz ramez
Soient de fin or, d'agates radieuſes
Et de rubiz ſoient tous ſes champs ſemez,
Et ſes preaux d'opales pretieuſes,

MORELOT.

De tous ſes boucs les my-fourchuz ergots
Soient tous d'argent, en ſoye cramoiſie
Se change auſsi la laine ſur le dos
A beaux floccons, de ſa grand bergerie.

MICHAV.

Touſiours de thin ſoient remplis ſes herbis,
De grands taureaux & de bœufs ſon eſtable,
Son parc auſsi d'aigneaux & de brebis
Paiſſans touſiours le treſle norriſſable.

MORELOT.

Que ſes vergers ſoient chargez deſormais
Des meilleurs fruicts que face en la Neuſtrie
Croiſtre Pomone, *& que l'*Hyuer *iamais*
Ne face tort à ſon ente fleurie.

MICHAV.

Que le Dieu Pan *chaſſe loing de ſes boucs,*
De ſes taureaux, & de ſa bergerie
Les fins larrons, les Soldarts *& les loups*
Qui vont errant au plan de la prairie.

MORELOT.

Que l'aſpre froid ne veufue ſes preaux
De leur eſmail, que la dure gelee

N'engendre point à ses menus troupeaux,
Les morfondant la rude clauelee.

MICHAV.

Puisse il tousiours Astree caressant
Viure en honneur, & corriger les vices
De ses subiects, puis la Terre laissant
Aller au Ciel tout confit en delices.

MORELOT.

Si les petis offencent quelquefois
Leur peché est au l'hierre semblable,
Mais cil des grands surpasse des haults bois
Par sa grandeur la cime esmerueillable.

MICHAV.

Dessus le dos de deux ieunes ormeaux
Ie veux grauer Pericartin à force,
Affin qu'vn iour allans iusqu'aux nuaux
Portent son nom emprainct sur leur escorce.

MORELOT.

Sur ma Selune à haulte voix ie veux
Chanter son nom, qui dans la Mer salee
Le poulsera, la Mer aux Norts esmeuz,
Les Norts apres à la Voute estoillee.

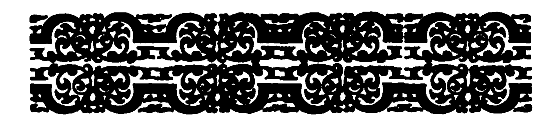
AVRANCHIN.

Cessez gentils Bergers, cessez vostre harmonie,
Qui m'a par ses refreins l'ame du corps rauie.
I'ay oüy les doux souspirs de Zephyre au trauers
Des arbrisseaux vestus de crespez manteaux vers.
I'ay oüy les doux fredons du gay chantre sauuage,

Du merle babilard le gringoté ramage.
Iay oüy la grande Mer quand les Zephyres mols
Luy frizotoient la peau calmement ſur le doz.
Et i'ay oüy Lentillot ioüer de la muſette
Qui faiſoit rebondir les troupeaux ſur l'herbette.
Mais tout cela ne peut egaller les fredons
Qu'ore mignardement decoupoient voz bourdõs.
De nectar & de miel voz bouches ſoient remplies,
Voz chapeaux ſoient couuerts de fleurs eſpanoüies.
Touſiours ſains & gaillards v9 maintinẽt les Cieux,
Voz toicts ſoient touſiours pleins de moutons & de bœufs :
Puiſque ſcauez ſi bien entonner les muſettes,
Que vous faictes paſſer la douceur des auettes.
Mais l'eſclairant Soleil tombant dedans les eaux
Du flottant Ocean, n'apparoiſt qu'aux coupeaux
Des hauts monts ſourcilleux, & l'ombre redoublee
Couure ja le beau front de la pleine eſmaillee,
Mes Enfants il eſt tans d'aller à vos moutons
Pour les mener au toict. Demain quand les vallons
Seront tous redorez d'vne clarté nouuelle,
Que vous voirez ſauter la bruſque ſauterelle,
Retournez en ce lieu & nous irons tous trois
Salüer humblement d'vn viſage courtois
Ce grand Pericartin, & noſtre bonne Andrine
Le ſeul œil & l'honneur de la troupe Auranchine.
En ce pendant, Bergers (pour monſtrer que mes ſens
Ont eſté reſioüiz à voz accordz plaiſans,

Que ſur tous les Paſteurs *vous r'emportez la gloire,*
Pour *chãter, & qu'ayez de moy touſiours memoire)*
Ie vous veux honorer de quelques petis dons,
Tien Michau *tu auras pour les airs de tes ſons*
Ce bourdon de prunier, que la main fort ſubtile
De Pollynot *tourna d'vne façon gentille.*
Et toy mon Morelot *dont les tons doucelets,*
Surpaſſent en douceur ceux des roſsignolets,
Reçois en don de moy ceſte belle houlette
De Cormier *noüailleux, pour laquelle a* Ianette
Ie baillay vne loure. Or allez & aux bois
Vantez le noble loz du grand Paſtre Auranchois.





LES ODES DE IAN DE VITEL AVRANCHOIS.

Quatrain à luy-mesme.

CE *premier coup d'essay, que nous dõne ta lyre*
Promet assez Vitel, *que ton poulce & ta voix*
Pourront bien quelque iour encore faire bruire
Les airs, que le Thebain *legud au* Vandomois.

Estienne Martel.

La l'homicide meſchant
D'vn acier cruel tranchant,
Sans auoir crainte d'Aſtree
Occit l'homme bien viuant.
Le voleur va pourſuyuant,
L'homme a la bourſe doree
L'aſtuce eſt aſſeuree
Pour deceuoir la ſimpleſſe
L'Italienne Deeſſe
Y regne petulamment.
Et qui plus eſt la Sorciere
Aux rais de la Lune claire
Y fait ſon enchantement.

Epode.

I'ay veu par ſon charme fort
Souuentefois ma carriere
Demeurer coye en ſon bord,
Ou vers ſa ſource premiere
Retourner contre nature,
I'ay veu perdre la verdure
Aux campagnes & aux bois.
A peine pourroy-ie dire
Le venin qu'elle reſpire
Quand i'aurois d'airain la voix.

Aſtrophe 7.

Ses malins vers remaſchez
Nous ont auſſi entachez
De marques eſpouuentables,

ODE.

Antiſtrophe.

Ell' ſent que tous ſes eſpris
Sont eſblouïz, & ſurpris
Aux rais, de tant de planettes
De telle admiration
Qu'ell cherche l'occaſion,
D'entrer aux caues brunettes,
Et aux grottes plus ſecrettes
Du mont a la double creſte.
Affin que ſa veu' ſoiblette,
Hume tan ſoit peu de loing
Voſtre luyſante excellence,
Qui eſclaire noſtre France
Comme vn aſtre a ſon beſoing.

Epode.

Elle oſera là tenter
A l'ombrage du l'hierre
La lyre affin de vanter
D'vn beau vers qui ſera guerre.
A Saturne *& a l'Enuie,*
Ce qu'ell' peut toute eſbloüie
Entre-uoir de voz vertuz,
Faictes donc qu'elles ne luiſent
Si fort, qu'elles n'eſbloüiſſent
Et rendent ſes yeux confuz.

Strophe 2.

Tous les Fleuues, dont les eaux
Abbreuuent les verdz preaux

De la terre qui honore
Sus toutes les fleurs le Lis,
S'eſtant roullez a grandz plis
Au gouffre qui les deuore,
Ou chacun de rang adore
Le Pere qui garde encloſes
Les graines de toutes choſes
En mille & mille vaiſſeaux,
Deſquelz taliſſent les veines
Dont s'engendrent les fonteines
Qui deſgorgent les ruiſſeaux :

Antiſtrophe.

Entrent dans le verre frais
De ceſt humide palais,
Où ilz font la reuerence
A leur grand Monarque vieil :
Qui les bien vient de bon œil,
Et ioyeux de leur preſence
Leur tient gaye contenance.
Il interroge la Seine,
Loire, Garonne, le Maine,
Le Rhin, Durance, Gordon
Lyſore, Marne, le Rhône
Scarpe, Vilaine, la Sône,
Orne, Selune & Coyſnon ·

Epode.

Affin de ſçauoir comment,
Se maintenoient les contrees,

Et les loix & la police.
Qui efleueront sa fame,
Lauee de tout diffame
Aussi haute vers les cieux,
Que des autres, qui flechissent
Le sourcil & obeyssent
Au beau Lis *imperieux.*

Epode.

Apres que son equité
Assistee de prudence,
Aura faict ma volonté,
Il repassera en France
Car depuis plusieurs annees
I'ay apprins des destinees
Qu'il doit estre le premier
En mon Senat venerable,
Pour soustenir equitable
Le *trebuchet iusticier.*

Strophe 9.

Il sera comme estançon
En la guerriere saison
A Phœbus *& aux* Pucelles
Il aym'ra leurs Norrissons
Il entendra leurs chansons
Leurs vers & leurs Odes belles
Qui sont au monde immortelles.
Ce dit on appelle à l'heure
Le Clain, *lequel sans demeure*

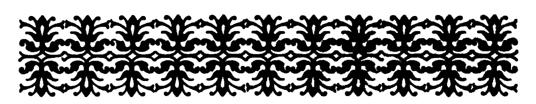
Elle leur dist, troupe chere,
Nostre Prince vous commande
De venir auec la bande
Des autres Fleuues Gaulois,
Il veut sçauoir si la pleine
De la fertile Aquitaine
S'entretient en bonnes loix.

Epode.

Ils se leuent laschement
Tous aggrauantez de peine,
Et vont trouuer lentement
Sa Maiesté souueraine,
Laquelle les veit tous palles,
Haues, adulez & salles,
Leurs rouseaux tous empourprez
De sang humain, dont le vice
Des hommes, par sa malice
Auoit foüillé tous leurs prez.

Strophe 4.

Les autres se reculoient
A l'escart & ne vouloient
Qu'ils fussent pres leur personne,
Ils leur estoient odieux.
Tout ainsi qu'aux sains sont ceux
Lesquels le fieureux Automne,
Ou l'aspre Chienne empoisonne
D'vne fieure ou d'vne peste
Si qu'en la barque funeste



A MESSIRE CLAVDE DE GROVLART CONSEILLER du Roy, en ſon Conſeil d'Eſtat & premier Preſident en ſa Cour, de Parlement de Roüen.

ODE 2.

Strophe 1.

IE pourrois biẽ faire bruyre,
Sur les tendons de ma lyre
L'hõneur d'vn verdoyãt bois,
D'vn frais taillis, d'vn bocage
Ou de quelque payſage :
Mais quand ie veux de ma voix,
Et du branſle de mon pouce,
Fredonner en Ode douce
Celuy d'vne foreſt haulte,
Ie ſens refroidir mon cœur
Tant ie crains de faire faulte
Emportant un tel labeur.

Antiſtrophe.

L'eminence de ſon feſte
Sa profonditè ſecrette,

Et tenant haut le viſage
Laſche ce parler tranſi.

Strophe 5.

Pere ſi nous ſeiournons
En vn antre, & nous craignons
D'arriuer deuant ta face :
Si tu vois tous noz Germains
Nous fuyr comme vilains
Chacun delaiſſant ſa place,
Comme ſi de ta grand race
Nous n'auions prins origine,
Bref ſi toute la Marine
Nous loge contre ſon gré,
Voyant nos herbeuſes mantes
Eſtre toutes degouttantes
D'horrible meurtre pourpré :

Antiſtrophe.

Il ne faut que ta grandeur
S'eſtonne de terre horreur :
La Martiale Bellonne
Princeſſe des eſtandartz,
Par l'acier de ſes ſoldatrtz,
Tant elle eſt dure & felonne,
Couppe, renuerſe & moiſſonne
Tant de la race mortelle,
Qu'arrouſe noſtre onde belle,
Que tous nos floz ſont remplis
De bras, de iambes, de teſtes,

Et d'armets aux hautes crestes
Qui arrestent leurs replis :

Epode.

Iusques a ce que le sang,
Qui suit à trauers les pleines,
Ainsi que l'eau d'vn estang
Quand on desbonde ses veines,
Comme d'vne grosse source,
Empoullant leur lente course,
Leur face aduancer le train.
Dont on voit noz robbes vertes
De carnage humain couuertes,
Quand nous entrons en ce bain.

Strophe 6.

Ceste horrible cruauté,
N'est tant que l'impieté,
L'iniustice trop maligne,
La fraude & la trahison,
Qui gastent de leur poison
Ceste terre Poicteuine
Qui s'en va cheoir en ruine :
Si Astree debonnaire
Qui est au vice contraire,
N'y deualle promptement,
Pour esgorger ces bourreles,
Que de peines tant cruelles
Geinent le bas element.

Antistrophe.

La l'homicide meſchant
D'vn acier cruel tranchant,
Sans auoir crainte d'Aſtree
Occit l'homme bien viuant.
Le voleur va pourſuyuant,
L'homme a la bourſe doree
L'aſtuce eſt aſſeuree
Pour deceuoir la ſimpleſſe
L'Italienne Deeſſe
Y regne petulamment.
Et qui plus eſt la Sorciere
Aux rais de la Lune claire
Y fait ſon enchantement.

Epode.

I'ay veu par ſon charme fort
Souuenteſois ma carriere
Demeurer coye en ſon bord,
Ou vers ſa ſource premiere
Retourner contre nature,
I'ay veu perdre la verdure
Aux campagnes & aux bois.
A peine pourroy-ie dire
Le venin qu'elle reſpire
Quand i'aurois d'airain la voix.

Aſtrophe 7.

Ses malins vers remaſchez
Nous ont auſſi entachez
De marques eſpouuentables,

Antistrophe.

Ell' sent que tous ses espris
Sont esblouïz, & surpris
Aux rais, de tant de planettes
De telle admiration
Qu'ell cherche l'occasion,
D'entrer aux caues brunettes,
Et aux grottes plus secrettes
Du mont a la double creste.
Affin que sa veu' foiblette,
Hume tan soit peu de loing
Vostre luysante excellence,
Qui esclaire nostre France
Comme vn astre a son besoing.

Epode.

Elle osera là tenter
A l'ombrage du l'hierre
La lyre affin de vanter
D'vn beau vers qui fera guerre.
A Saturne & a l'Enuie,
Ce qu'ell' peut toute esbloüie
Entre-uoir de voz vertuz,
Faictes donc qu'elles ne luisent
Si fort, qu'elles n'esbloüissent
Et rendent ses yeux confuz.

Strophe 2.

Tous les Fleuues, dont les eaux
Abbreuuent les verdz preaux

De la terre qui honore
Sus toutes les fleurs le Lis,
S'eſtant roullez a grandz plis
Au gouffre qui les deuore,
Ou chacun de rang adore
Le Pere qui garde encloſes
Les graines de toutes choſes
En mille & mille vaiſſeaux,
Deſquelz taliſſent les veines
Dont s'engendrent les fonteines
Qui deſgorgent les ruiſſeaux :

Antiſtrophe.

Entrent dans le verre frais
De ceſt humide palais,
Où ilz font la reuerence
A leur grand Monarque vieil :
Qui les bien vient de bon œil,
Et ioyeux de leur preſence
Leur tient gaye contenance.
Il interroge la Seine,
Loire, Garonne, le Maine,
Le Rhin, Durance, Gordon
Lyſore, Marne, le Rhône
Scarpe, Vilaine, la Sône,
Orne, Selune & Coyſnon ·

Epode.

Affin de ſçauoir comment,
Se maintenoient les contrees,

Ainçois chacun le feist riche.
Le grand Colonel de Thrace
Le tenant pour son mignon
Luy endossoit la cuirace,
Et l'armoit du morton :

Antistrophe.

Apollon & les neuf Filles
Mere de riues gentilles
Desiroient le retenir :
Affin qu'en iuste cadance
D'vne douce resonance
Il eust faict l'Ode venir.
La Pucelle chasseresse
Qui tient le limier en lesse
Courrant par les forestz creuses
Les cerfs & les sangliers rebours,
Et autres feres affreuses
Amadoüoit ses beaux iours :

Epode.

Le Dieu qui gouuerne & guide
D'vn sceptre trois fois poinctu
Les flos de la mer humide
L'affectoit pour sa vertu.
Bref ceste Celeste bande
En faisoit toute demande
A son redoutable Roy,
Qui prisoit tant sa doctrine.
Et sa nature benigne

Elle leur dist, troupe chere,
Nostre Prince vous commande
De venir auec la bande
Des autres Fleuues Gaulois,
Il veut sçauoir si la pleine
De la fertile Aquitaine
S'entretient en bonnes loix.

Epode.

Ils se leuent laschement
Tous aggrauantez de peine,
Et vont trouuer lentement
Sa Maiesté souueraine,
Laquelle les veit tous palles,
Haues, adulez & salles,
Leurs rouseaux tous empourprez
De sang humain, dont le vice
Des hommes, par sa malice
Auoit foüillé tous leurs prez.

Strophe 4.

Les autres se reculoient
A l'escart & ne vouloient
Qu'ils fussent pres leur personne,
Ils leur estoient odieux.
Tout ainsi qu'aux sains sont ceux
Lesquels le fieureux Automne,
Ou l'aspre Chienne empoisonne
D'vne fieure ou d'vne peste
Si qu'en la barque funeste

ODE.

Plusieurs vont auant le iour.
Tant l'humaine creature
Reçoit de mal & d'iniure
En ce terrestre seiour.

Antistrophe.

Mesme ce Pere vieillard
Fremist tout a leur regard
Et de bien loing leur fait signe,
Que sa volonté n'est pas
Qu'ilz aduancent plus le pas.
Ouurant sa bouche diuine
D'vne parole benine,
Leur demande tout affable :
Qui estoit l'abbominable,
Le cruel & l'outrageux,
Qui tachoit ainsi leur verre
Du sang que dessus la terre
Il respandoit impiteux.

Epode.

Ilz ne peuuent dire vn mot.
Vandée, Seuure & la Creuse
Se cachent dedans leur flot.
La Laye toute paoureuse
S'enueloppe de sa robbe
Et du Vieillard se desrobbe,
Tous les autres font ainsi
Fors le Clain qui s'encourage,

Et tenant haut le viſage
Laſche ce parler tranſi.

Strophe 5.

Pere ſi nous ſeiournons
En vn antre, & nous craignons
D'arriuer deuant ta face :
Si tu vois tous noz Germains
Nous fuyr comme vilains
Chacun delaiſſant ſa place,
Comme ſi de ta grand race
Nous n'auions prins origine,
Bref ſi toute la Marine
Nous loge contre ſon gré,
Voyant nos herbeuſes mantes
Eſtre toutes degouttantes
D'horrible meurtre pourpré :

Antiſtrophe.

Il ne faut que ta grandeur
S'eſtonne de terre horreur :
La Martiale Bellonne
Princeſſe des eſtandartz,
Par l'acier de ſes ſoldatrtz,
Tant elle eſt dure & ſelonne,
Couppe, renuerſe & moiſſonne
Tant de la race mortelle,
Qu'arrouſe noſtre onde belle,
Que tous nos floz ſont remplis
De bras, de iambes, de teſtes,

Et d'armets aux hautes creſtes
Qui arreſtent leurs replis :

Epode.

Iuſques a ce que le ſang,
Qui fuit à trauers les pleines,
Ainſi que l'eau d'vn eſtang
Quand on deſbonde ſes veines,
Comme d'vne groſſe ſource,
Empoullant leur lente courſe,
Leur face aduancer le train.
Dont on voit noz robbes vertes
De carnage humain couuertes,
Quand nous entrons en ce bain.

Strophe 6.

Ceſte horrible cruauté,
N'eſt tant que l'impieté,
L'iniuſtice trop maligne,
La fraude & la trahiſon,
Qui gaſtent de leur poiſon
Ceſte terre Poićteuine
Qui s'en va cheoir en ruine :
Si Aſtree debonnaire
Qui eſt au vice contraire,
N'y deualle promptement,
Pour eſgorger ces bourreles,
Que de peines tant cruelles
Geinent le bas clement.

Antiſtrophe.

La l'homicide meſchant
D'vn acier cruel tranchant,
Sans auoir crainte d'Aſtree
Occit l'homme bien viuant.
Le voleur va pourſuyuant,
L'homme a la bourſe doree
L'aſtuce eſt aſſeuree
Pour deceuoir la ſimpleſſe
L'Italienne Deeſſe
Y regne petulamment.
Et qui plus eſt la Sorciere
Aux rais de la Lune claire
Y fait ſon enchantement.

Epode.

I'ay veu par ſon charme fort
Souuentefois ma carriere
Demeurer coye en ſon bord,
Ou vers ſa ſource premiere
Retourner contre nature,
I'ay veu perdre la verdure
Aux campagnes & aux bois.
A peine pourroy-ie dire
Le venin qu'elle reſpire
Quand i'aurois d'airain la voix.

Aſtrophe 7.

Ses malins vers remaſchez
Nous ont auſſi entachez
De marques eſpouuentables,

Receuez d'vn bon visage
Ceste Ode que mon Phœbus
M'a dictée au sainct ombrage
Des lauriers tousiours fueillus.
Attendant qu'il me façonne
A grossir l'airain, qui tonne
Le hault faict Bollonien.
Pour *ramener en lumiere*
Le *beau los Rollonien.*

De la terre qui honore
Sus toutes les fleurs le Lis,
S'estant roullez a grandz plis
Au gouffre qui les deuore,
Ou chacun de rang adore
Le Pere qui garde encloses
Les graines de toutes choses
En mille & mille vaisseaux,
Desquelz talissent les veines
Dont s'engendrent les fonteines
Qui desgorgent les ruisseaux :

Antistrophe.

Entrent dans le verre frais
De cest humide palais,
Où ilz font la reuerence
A leur grand Monarque vieil :
Qui les bien vient de bon œil,
Et ioyeux de leur presence
Leur tient gaye contenance.
Il interroge la Seine,
Loire, Garonne, le Maine,
Le Rhin, Durance, Gordon
Lysore, Marne, le Rhône
Scarpe, Vilaine, la Sône,
Orne, Selune & Coysnon ·

Epode.

Affin de sçauoir comment,
Se maintenoient les contrees,

Ainsi i'ay peur qu'entreprenant la guide
Du char de vostre honneur,
Pour le mener par la campaigne vuide
Ou tend vn noble cœur.
Trop foible helas! en mon printanier âge
Ie n'en puisse guider,
Les fiers roussins, desquelz le grãd courage
Se veut aux Cieux guinder.
Et que tombant de mon outrecuidance,
Vostre indigné courroux,
Ne marque au frõt de ma folle impuissãce,
Vn bruit mauuais a tous.
Ie cognois bien qu'il faut d'vne trompette
Le hault-bruyant airain,
Et non les nerfz d'vne lyre doucette
A vostre loz haultain.
Parquoy ie suis abusé, si ie pense
Que mes menuz tendons,
Puissent de terre haulser son excellence
Aux astrez pauillons.
Doncque ie veux retenir pour cest heure
La course à ma chanson
Iusques à tant que nostre grand Augure
M'apprenne vn plus hault son.
Vn son qui puisse enuoyer vostre fame
Par la terre & la mer,
Par dessus l'air de la celeste flame,
Sans se voir consommer.

A MESSIRE FRANCOIS DE VIETE CONSEILLER du Roy & Maiſtre des Requeſtes ordinaire de ſon hoſtel.

ODE 4.

SVs ma Lyre que tu accordes
Avec ma voix mignardement,
L'ordre de tes parlantes cordes :
Affin de vanter dignement
L'honneſteté, le ſcauoir, & la grace
Du grand ſupport des filles de Parnaſſe.
Toutesfois ſi ne veux-ie encore
Mettre le col ſoubz le fardeau,
De la vertu qui le decore
Autant qu'homme de ce rondeau.
Ie ſcay fort biẽ que mon Muſe eſt foiblette
Pour hault loüer vne ame ſi parfaitte.
Ie diray pourtout la doctrine,
Dont l'enrichiſt noſtre Apollon,
Qui eſt ſi grande & ſi diuine
Qu'il merite le tortillon,
Dont ceſt augure enuironne la teſte
A celuy la qu'il faict naiſtre Poëte.
Ie veux bien dire qu'Archimède
L'antique Babilonien,
Le vieil Memphitide, le Mede,

Tous les Mages l'Hetrurien,
Finalement modernes & antiques,
Qui ſont priſez pour les Mathematiques,
Le recognoiſſent pour leur Maiſtre,
On ne voit s'empourprer leur front
De rogue deſdain pour le mettre
Vn degré par ſus eux, & vont
S'entrediſant de VIETE *merite*
D'eſtre appellé entre tous nous l'eſlite.
Ie n'oubliray pas ſa memoire,
Qui garde en ſoy fidellement
Tout le bel ordre de l'hiſtoire,
Depuis le vieil commencement,
Que l'Eternel par ſa ſeule parole.
Forma la Mer, l'air, la Terre & le Pole.
Ie ne cacheray la ſcience,
Qu'il a des volumes des loix.
Qui lui donne rang & ſeance,
Aux ſouuerains Senats François.
Ou iuſtement au poinct de la ſentence
Il tient en main l'Aſtreane balance.
Ie n'entreprendray dauantage
De chanter ſa perfection,
De peur que mon foible courage
Ne trebuche en deriſion.
Car vn grand faix veut vne eſpaule forte
Et vn grãd cœur qui ſans chopper la porte.

Et tenant haut le viſage
Laſche ce parler tranſi.

Strophe 5.

Pere ſi nous ſeiournons
En vn antre, & nous craignons
D'arriuer deuant ta face :
Si tu vois tous noz Germains
Nous fuyr comme vilains
Chacun delaiſſant ſa place,
Comme ſi de ta grand race
Nous n'auions prins origine,
Bref ſi toute la Marine
Nous loge contre ſon gré,
Voyant nos herbeuſes mantes
Eſtre toutes degouttantes
D'horrible meurtre pourpré :

Antiſtrophe.

Il ne faut que ta grandeur
S'eſtonne de terre horreur :
La Martiale Bellonne
Princeſſe des eſtandartz,
Par l'acier de ſes ſoldatrtz,
Tant elle eſt dure & felonne,
Couppe, renuerſe & moiſſonne
Tant de la race mortelle,
Qu'arrouſe noſtre onde belle,
Que tous nos floz ſont remplis
De bras, de iambes, de teſtes,

Et d'armets aux hautes crestes
Qui arrestent leurs replis :

Epode.

Iusques a ce que le sang,
Qui fuit à trauers les pleines,
Ainsi que l'eau d'vn estang
Quand on desbonde ses veines,
Comme d'vne grosse source,
Empoullant leur lente course,
Leur face aduancer le train.
Dont on voit noz robbes vertes
De carnage humain couuertes,
Quand nous entrons en ce bain.

Strophe 6.

Ceste horrible cruauté,
N'est tant que l'impieté,
L'iniustice trop maligne,
La fraude & la trahison,
Qui gastent de leur poison
Ceste terre Poicteuine
Qui s'en va cheoir en ruine :
Si Astree debonnaire
Qui est au vice contraire,
N'y deualle promptement,
Pour esgorger ces bourreles,
Que de peines tant cruelles
Geinent le bas clement.

Antistrophe.

La l'homicide meſchant
D'vn acier cruel tranchant,
Sans auoir crainte d'Aſtree
Occit l'homme bien viuant.
Le voleur va pourſuyuant,
L'homme a la bourſe doree
L'aſtuce eſt aſſeuree
Pour deceuoir la ſimpleſſe
L'Italienne Deeſſe
Y regne petulamment.
Et qui plus eſt la Sorciere
Aux rais de la Lune claire
Y fait ſon enchantement.

Epode.

I'ay veu par ſon charme fort
Souuentefois ma carriere
Demeurer coye en ſon bord,
Ou vers ſa ſource premiere
Retourner contre nature,
I'ay veu perdre la verdure
Aux campagnes & aux bois.
A peine pourroy-ie dire
Le venin qu'elle reſpire
Quand i'aurois d'airain la voix.

Aſtrophe 7.

Ses malins vers remaſchez
Nous ont auſſi entachez
De marques eſpouuentables,

De ſorte que nous n'oſons
Nous trouuer en tes maiſons,
Ny paroiſtre hors des fables
A tes feſtes honorables.
Pere helas! par ta clemence
Pren pitié de ta ſemence
Fais que le riche Poiƈtou
Soit net de tout malefice
Et que la dure iniuſtice
Le deſtache de ſon iou.

Antiſtrophe.

Il ſe tait, & larmoyant
Laſche vn gros fleuue ondoyant
Lors ce Dieu de la maree
Couuant au ſein vn grand dueil,
Faiƈt aſſembler ſon conſeil
Pour querir ceſte contrée,
Et ſa race tant outree
On aduiſe & delibere
Deligemment de l'affaire
Mais on ne trouue ſecours
Contre ceſte maladie.
Lors Seine la plus hardye
Leur entame ce diſcours :

Epode.

La fraternelle amitié,
Maintenant mon cœur conuie
A prendre du Clain pitié,

Et de la douce prairie
Que sorti hors de sa caue
De son eau doucement laue,
» La Nature nous astreint
» D'ayder a nostre puissance,
» Nos Parens, quand la greuance
» De quelque mal les estreint,

Strophe 8.

Dans mon Senat de Paris.
Seiour des meilleurs espris
De la France genereuse,
Il y a vn norrisson
De Themis, qui a pour nom
Du HARLAY, *dont l'ame heureuse*
De sa norrice amoureuse
Est tant de Phœbus cherie,
Et des grands Dieux fauorie,
Qu'elle loge dedans soy
Toutes les vertus diuines
Qui domtent les mœurs malignes
Dessoubs le ioug de leur loy.

Antistrophe.

Ie prometz de l'enuoyer,
Sus le Clain, pour nettoyer
Son riuage de tout vice,
L'embellir d'integrité,
Le reparer de bonté,
Y planter & la iustice,

Et les loix & la police.
Qui efleueront sa fame,
Lauee de tout diffame
Aussi haute vers les cieux,
Que des autres, qui flechissent
L*e sourcil & obeyssent*
Au beau Lis *imperieux.*

Epode.

Apres que son equité
Assistee de prudence,
Aura faict ma volonté,
Il repassera en France
Car depuis plusieurs annees
I'ay apprins des destinees
Qu'il doit estre le premier
En mon Senat venerable,
Pour soustenir equitable
L*e trebuchet iusticier.*

Strophe 9.

Il sera comme estançon
En la guerriere saison
A Phœbus *& aux* Pucelles
Il aym'ra leurs Norrissons
Il entendra leurs chansons
L*eurs vers & leurs Odes belles*
Qui sont au monde immortelles.
Ce dit on appelle à l'heure
L*e Clain, lequel sans demeure*

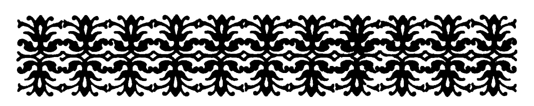
Vient trouuer ſon Empereur.
Qui luy dit comme la Seine
L'oſtera bien toſt de peine
Et eſteindra ſa douleur.

Antiſtrophe.

Voſtre vertu à parfaict
La promeſſe qu'auoit faict
Seine voſtre norriciere,
Le Poictou l'a bien cogneu
Qui extolle en chacun lieu
Voſtre deſtre balanciere,
Qui eſt ores la premiere
Au Senat Pariſien.
Où par deſſus tous voſtre ame
Iette autant, ou plus de flame
Qu'en Iuillet *le Syrien.*

Epode.

Les Muſes cognoiſſent bien
Que la Seine eſt veritable,
Au beſoin voſtre moyen
Leur eſt doux & charitable,
Et d'vn bon œil voſtre grace
Reçoit tout ce qu'en Parnaſſe
Cueillent pour vous leurs Mignons.
Ainſi que ceſte Odelette
Que i'ay toute nouuelette
Prinſe en ce tertre à deux fronts.



A MESSIRE CLAVDE DE GROVLART CONSEILLER du Roy, en ſon Conſeil d'Eſtat & premier Preſident en ſa Cour, de Parlement de Roüen.

ODE 2.

Strophe 1.

IE pourrois biẽ faire bruyre,
Sur les tendons de ma lyre
L'hõneur d'vn verdoyãt bois,
D'vn frais taillis, d'vn bocage
Ou de quelque payſage :
Mais quand ie veux de ma voix,
Et du branſle de mon pouce,
Fredonner en Ode douce
Celuy d'vne foreſt haulte,
Ie ſens refroidir mon cœur
Tant ie crains de faire faulte
Emportant un tel labeur.

Antiſtrophe.

L'eminence de ſon ſeſte
Sa profonditè ſecrette,

Son espesse obscurité,
Sa largeur & son fueillage,
Me desarment le courage
De toute desterité :
Ils veufuent ma fantaisie
Du feu qui l'auoit saisie,
M'ostent de la main tremblante
Cest instrument de Clion,
Et retrouuent groumelante
Ma voix contre le poulmon.

Epode.

Ainsi quand mon cœur desire
Ou soit dessus la blancheur
D'vn neigeux papier, escrire
Ou sur l'instrument vanteur
Celebrer à la memoire
Des Successeurs vostre gloire :
Il voit qu'il n'est assez fort
Pour supporter telle masse
Qui requiert bien d'vn Parnasse
Les Filles, *& leur Support.*

Strophe 2.

Si Apollon ne m'enflame
D'vn feu plus chaud toute l'ame,
I'ay grand peur de la laisser
Sans vanter son excellence
Comme manquant de puissance
Et de mordre & de pinçer

ODE.

A AIME' IAN DE LA Chambre Barron de Ruffey.

ODE. 8.

» DE *la Chambre, la gloire*
» Du *Monde est transitoire,*
» *Le bien qu'on a icy*
» Perist *aufsi*
Les grandeurs honorables,
Les thresors innombrables,
V*oire mesme des Rois*
Tous les arrois.
Les bastiments Doriques,
Les thermes Ioniques,
Les haults palais Royaux.
Et les chasteaux.
La *grand' beauté, la grace*
De nostre ieune face,
Les membres de noz corps
Tant soyent-ils forts,
» *Bref tout sur quoy le Monde*
» *S'estançonne & se fonde,*
» *Se dit vassal du Sort*
» *Et de la Mort.*
» La *Fortune s'enioüe*
» *Sur le tour de sa roüe,*

Tantost

D'aſtuce & de tricherie
Qui enſantent tant de mal.

Strophe 3.

Si ie n'ay l'ame auſsi grande
Que ce ſubiect la demande,
Si ie n'ay aſſez de feu,
Qui d'ardeur toute nouuelle
M'aille embraſant la ceruelle
Pour ſatisfaire à mon vœu,
Si ne doiſ-ie en vitupere
Eſtre appellé temeraire,
Ainçois ie veux qu'on m'excuſe.
Car ma bonne volonté
Me ſert de vallable excuſe,
Pour auoir ſi haut tenté.

Antiſtrophe.

Le Soldat qui en bataille
Soit au front de la muraille
Ou ſur le dos du ſillon,
Se monſtre deſſoubs ſes armes
Aduantureux aux alarmes
De l'ennemy bataillon,
S'il n'a aſſez de vaillance
Pour domter la violence
De ſon plus fort Aduerſaire.
N'en doit blame receuoir,
Il eſt aſſez volontaire
Mais il a peu de pouuoir.

Epode.

Ie ne porteray enuie
A celuy qui peut mieux,
D'vne haleine plus hardie,
Entonner audacieux
Les tortis d'vne trompette,
Quand il voudra ſur la feſte
Du tertre deux-foys cornu,
Faire oüir comme vn tonnerre
Par les angles de la Terre
Voſtre honneur tant bien cogneu.

Apoſtrophe. 4.

Mais ſi ie veux entreprendre
En mon âge encore tendre,
Deſſus vn bas inſtrument
A loüer voſtre ſcience
Et voſtre ſage prudence,
Ie ne veux qu'arrogamment
D'vne trop ſuperbe audace
Il moque mon ode baſſe.
L'oyſeau qui eſt aux bocages
Chante auſsi doux quelqueſois
Que celuy qui eſt aux cages
D'vn Palais *entre les Roys.*

Antiſtrophe.

Themis voyant la Neuſtrie
Gemir ſoubz la tyrannie
De la dure iniquité,

Que la malice trompeuſe,
Et l'aſtuce, frauduleuſe
Auoient chaſſé l'Equité
De ceſte accorte Prouince,
Que Rollon *ſon iuſte Prince,*
Y auoit entretenue
Quand il laiſſa des Danois
La campagne morfondue
Et vint au port Roüennois.

Epode.

Elle *pria la* Nature
De luy braſſer d'vn grand art
Le modelle & la figure
De l'equitable GROVLART *:*
Qu'ell' bailla aux neuf Pucelles,
Qui en leurs eaux eternelles
L'*abbreuuerent doucement,*
Et *dans leurs ſainctes eſcolles*
Luy monſtrerent leur carolles
Qu'il apprint facillement.

Strophe 5.

Dont elles le couronnerent
De l'aurier & luy donnerent
Le plus rare & le meilleur
De leur richeſſe eternelle.
Toute la troupe immortelle
Des Dieux & leur Empereur
Ne fut en ſon endroit chiche,

Ton cœur tout genereux
Veint d'vn bras valeureux
Ce dragon effroyable,
Pere de toute erreur,
De meſchef, de malheur,
Et du vice execrable.
Tu vois comme l'Aiglas
Eſleuant d'icy bas
Les yeux par ſur la nue
De bien pres la clarté
Du Soleil de bonté,
Sans eſbloüir ta veuë.
Fais eſtat de cherir,
Sans laiſſer deperir,
Ces vertus ſingulieres,
Qui enuoiront ton nom
Paré d'vn beau renom,
Aux terres eſtrangeres.
Bien que l'horrible Mars,
T'appelle aux eſtendarts,
Que ton cœur il enflame.
Aux eſcadrons guerriers,
Pour gaigner les lauriers
Guerdon d'vne forte ame.
N'oublie les neuf Sœurs
Et leurs gentils harpeurs,
Qui animent les geſtes,
La valleur & le los

Quil veuſt retenu pour ſoy :

Strophe 6.

N'*euſt eſté ceſte Deeſſe,*
Laquelle pour ſa vieilleſſe
E*ſt reſpectée des Dieux :*
Voire meſme du grand Pere
Auquel ell' feiſt ſa priere.
Pu*iſſant Monarque des Cieux*
Tu ſcais que la grand Neuſtrie,
Que tu as touſiours cherie
E*ntre les terres Gauloiſes,*
E*ndure beaucoup des tortz*
Pour norrir en ſoy les noiſes
L*es proces & les diſcordz,*

Antiſtrophe.

Depuis que la main meurtriere
D'*Atropos, miſt en la biere*
Son equitable Rollon,
Allaicté de ma mamelle,
L*e ſupport de ma querelle,*
E*t le bouclier de mon nom,*
Qui arrachant la racine
De l'iniquité maligne
Qui gaſtoit ceſte contree,
Planta l'arbre fructueux,
Que noſtre ſaiſon dorée
Produiſoit aux P*eres vieux.*

Epode.

Ny la gentille addreſſe
Que de Mauors tu tiens :
Ce n'eſt ton beau corſage
N'y ta dexterité,
Qui m'ayent poind le courage
De ceſte volonté :
Mais la rare ſcience,
Dont le grand Deuineur,
Et la Pucelle danſe
Ennobliſſent ton cœur.
Science que i'eſtime
Pour auoir combatu
D'vne ame magnanime
L'ennemy de vertu.
» *Bien peu eſt la docte ame*
» *Et n'a point de raiſon*
» *Que le vice diffame*
» *De ſon vilain poiſon.*
» *I'ayme mieux la ſimpleſſe*
» *Nette de tout peché*
» *Que la docte ſageſſe*
» *Que le vice à taché.*
» *Hé que ſert à vn homme*
» *Que par tout l'uniuers*
» *Docte & ſage on le nomme*
» *S'il a le cœur peruers ?*
Ma muſe ſroit meſchante

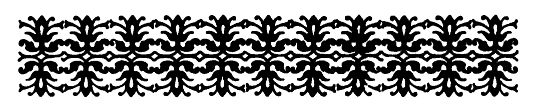
Et la pipant par finesse
Se mocquoit de son malheur.
Puis deuant tous en lumiere
Vomissant sa rage fiere
Luy faisoit cent mille iniures,
Et contre toute raison
L'aguetoit aux chaines dures
D'vne cruelle prison.

Epode.

Toutes les sainctes paroles
Qu'ell' disoit pour l'appaiser,
Luy estoient comme friuoles,
Et seruoient à l'embraser
Encontre la remonstrance
Qu'ell' faisoit en desplaisance
De son cœur trop endurcy,
Qui deuoit pour cest outrage
Sans mercy souffrir la rage.
D'vn trop martelant soucy.

Strophe 8.

Par quoy toute despitee,
Elle est icy haut montee,
Et ne veut y retourner
S'il n'y a vn homme adestre,
Qui puisse cõme vn grand Maistre
Tout ce Peuple gouuerner,
Qui domte son arrogance
Par sagesse & par prudence,



A MESSIRE CLAVDE DE GROVLART CONSEILLER du Roy, en ſon Conſeil d'Eſtat & premier Preſident en ſa Cour, de Parlement de Roüen.

ODE 2.

Strophe 1.

IE pourrois biẽ ſaire bruyre,
Sur les tendons de ma lyre
L'hõneur d'vn verdoyãt bois,
D'vn frais taillis, d'vn bocage
Ou de quelque payſage :
Mais quand ie veux de ma voix,
Et du branſle de mon pouce,
Fredonner en Ode douce
Celuy d'vne foreſt haulte,
Ie ſens refroidir mon cœur
Tant ie crains de faire faulte
Emportant un tel labeur.

Antiſtrophe.

L'eminence de ſon feſte
Sa profonditė ſecrette,

Son eſpeſſe obſcurité,
Sa largeur & ſon fueillage,
Me deſarment le courage
De toute deſterité :
Ils veufuent ma fantaiſie
Du feu qui l'auoit ſaiſie,
M'oſtent de la main tremblante
Ceſt inſtrument de Clion,
Et retrouuent groumelante
Ma voix contre le poulmon.

Epode.

Ainſi quand mon cœur deſire
Ou ſoit deſſus la blancheur
D'vn neigeux papier, eſcrire
Ou ſur l'inſtrument vanteur
Celebrer à la memoire
Des Succeſſeurs voſtre gloire :
Il voit qu'il n'eſt aſſez fort
Pour ſupporter telle maſſe
Qui requiert bien d'vn Parnaſſe
Les Filles, *& leur Support.*

Strophe 2.

Si Apollon ne m'enflame
D'vn feu plus chaud toute l'ame,
I'ay grand peur de la laiſſer
Sans vanter ſon excellence
Comme manquant de puiſſance
Et de mordre & de pinçer

D'vne viuante engraueure
Sur vne pierre ſi dure,
Que ie rebouche la pointe,
De mon affilé ciſeau,
Si que ma main eſt contrainte
D'abandonner ce tableau.

Antiſtrophe.

Neantmoins ma Calliope
Aueques toute ſa trope
Emploira a tout ſon pouuoir,
Toute ſon ardeur diuine,
Tout le feu de ſa poiƈtrine,
Et ſon plus rare ſçauoir,
Pour enuoyer voz loüanges
Iuſques aux terres eſtranges,
Au pays du hallé More,
Du Samarthe, du Gelon,
A la couche de l'Aurore,
Et au lauoir d'Apollon.

Epode.

Ie ne veux pas qu'on accuſe
Quelque iour apres ma mort,
D'ingratitude ma Muſe
Pour n'auoir à ſon effort
Loüé cil, dont la iuſtice
L'équité & la police
Purgent mon bers natal
De fraude, de tromperie,

D'aſtuce & de tricherie
Qui enfantent tant de mal.

Strophe 3.

Si ie n'ay l'ame auſsi grande
Que ce ſubiect la demande,
Si ie n'ay aſſez de feu,
Qui d'ardeur toute nouuelle
M'aille embraſant la ceruelle
Pour ſatisfaire à mon vœu,
Si ne doiſ-ie en vitupere
Eſtre appellé temeraire,
Ainçois ie veux qu'on m'excuſe.
Car ma bonne volonté
Me ſert de vallable excuſe,
Pour auoir ſi haut tenté.

Antiſtrophe.

Le Soldat qui en bataille
Soit au front de la muraille
Ou ſur le dos du ſillon,
Se monſtre deſſoubs ſes armes
Aduantureux aux alarmes
De l'ennemy bataillon,
S'il n'a aſſez de vaillance
Pour domter la violence
De ſon plus fort Aduerſaire.
N'en doit blame receuoir,
Il eſt aſſez volontaire
Mais il a peu de pouuoir.

D'vne viuante engraueure
Sur vne pierre ſi dure,
Que ie rebouche la pointe,
De mon affilé ciſeau,
Si que ma main eſt contrainte
D'abandonner ce tableau.

Antiſtrophe.

Neantmoins ma Calliope
Aueques toute ſa trope
Emploira a tout ſon pouuoir,
Toute ſon ardeur diuine,
Tout le feu de ſa poiƈtrine,
Et ſon plus rare ſçauoir,
Pour enuoyer voz loüanges
Iuſques aux terres eſtranges,
Au pays du hallé More,
Du Samarthe, du Gelon,
A la couche de l'Aurore,
Et au lauoir d'Apollon.

Epode.

Ie ne veux pas qu'on accuſe
Quelque iour apres ma mort,
D'ingratitude ma Muſe
Pour n'auoir à ſon effort
Loüé cil, dont la iuſtice
L'équité & la police
Purgent mon bers natal
De fraude, de tromperie,

D'aſtuce & de tricherie
Qui enfantent tant de mal.

Strophe 3.

Si ie n'ay l'ame auſsi grande
Que ce ſubiect la demande,
Si ie n'ay aſſez de feu,
Qui d'ardeur toute nouuelle
M'aille embraſant la ceruelle
Pour ſatisfaire à mon vœu,
Si ne doiſ-ie en vitupere
Eſtre appellé temeraire,
Ainçois ie veux qu'on m'excuſe.
Car ma bonne volonté
Me ſert de vallable excuſe,
Pour auoir ſi haut tenté.

Antiſtrophe.

Le Soldat qui en bataille
Soit au front de la muraille
Ou ſur le dos du ſillon,
Se monſtre deſſoubs ſes armes
Aduantureux aux alarmes
De l'ennemy bataillon,
S'il n'a aſſez de vaillance
Pour domter la violence
De ſon plus fort Aduerſaire.
N'en doit blame receuoir,
Il eſt aſſez volontaire
Mais il a peu de pouuoir.

Epode.

Ie ne porteray enuie
A celuy qui peut mieux,
D'vne haleine plus hardie,
Entonner *audacieux*
Les tortis d'vne trompette,
Quand il voudra ſur la feſte
Du tertre deux-foys cornu,
Faire oüir comme vn tonnerre
Par les angles de la Terre
Voſtre honneur tant bien cogneu.

Apoſtrophe. 4.

Mais ſi ie veux entreprendre
E*n mon âge encore tendre,*
Deſſus vn bas inſtrument
A loüer voſtre ſcience
Et *voſtre ſage prudence,*
Ie ne veux qu'arrogamment
D'vne trop ſuperbe audace
Il moque mon ode baſſe.
L'*oyſeau qui eſt aux bocages*
Chante auſsi doux quelquefois
Que celuy qui eſt aux cages
D'vn Palais *entre les Roys.*

Antiſtrophe.

Themis voyant la N*euſtrie*
Gemir ſoubz la tyrannie
De la dure iniquité,

Que la malice trompeuſe,
Et l'aſtuce, frauduleuſe
Auoient chaſſé l'Equité
De ceſte accorte Prouince,
Que Rollon *ſon iuſte Prince,*
Y auoit entretenue
Quand il laiſſa des Danois
La campagne morfondue
Et vint au port Roüennois.

Epode.

Elle *pria la* Nature
De luy braſſer d'vn grand art
Le modelle & la figure
De l'equitable GROVLART *:*
Qu'ell' bailla aux neuf Pucelles,
Qui en leurs eaux eternelles
L'*abbreuuerent doucement,*
Et *dans leurs ſainctes eſcolles*
Luy monſtrerent leur carolles
Qu'il apprint facillement.

Strophe 5.

Dont elles le couronnerent
De l'aurier & luy donnerent
Le plus rare & le meilleur
De leur richeſſe eternelle.
Toute la troupe immortelle
Des Dieux & leur Empereur
Ne fut en ſon endroit chiche,

Et le boucon de Circe la ſorciere
Le champ Latin, & de fuitte legere
Par les boüillons du bain Neptunien
Auoit ſurgy à ce bord Neuſtrien.
On la nommoit POMONE *la fruictiere,*
Grande Arboriſte & riche Iardiniere.
Apres qu'elle eut acheué ces remparts
Ell' les munit des plus hardys Soldarts
Qu'ell' peut choiſir, & fiſt leur Capitaine
Vn Cheualier, qui iamais ſoubz la peine
Ne ſe vid las, auſsi l'appelloit-on
Pour ceſt effect le Cheualier FERRON
Car tout ainſi que par la main du Feure
Le Fer molliſt, ſurmonte & met en œuure
Tous ſes Germains, & ne ſe void par eux
Iamais vaincu. Ainſi ce genereux,
Et grand Guerrier abbatoit ſoubs ſa lance
Ceux qui oſoient attaquer ſa vaillance,
Et onq' aucun tant fuſt-il braue & fier
Ne ſurmonta ſon cœur aduanturier
De luy ſont nez les ſieurs de la FERRIÈRE
Qui ont gardé la proüeſſe guerriere
De leur Ayeul. Noſtre grãd CONQVEREVR
Leſprouua bien quand ſa forte valleur
Domta l'Anglois, qui bien qu'il fuſt farrouche,
Tout depité luy fallut en la bouche
Maſcher le frein des Neuſtriennes loix.
FRANÇOIS *le Grand, Monarque des Frãcois*

Quand

Quil veuſt retenu pour ſoy :

Strophe 6.

N'*euſt eſté ceſte Deeſſe,*
Laquelle pour ſa vieilleſſe
E*ſt reſpectée des Dieux :*
Voire meſme du grand Pere
Auquel ell' feiſt ſa priere.
P*uiſſant Monarque des Cieux*
Tu ſcais que la grand Neuſtrie,
Que tu as touſiours cherie
E*ntre les terres Gauloiſes,*
E*ndure beaucoup des tortz*
Pour norrir en ſoy les noiſes
L*es proces & les diſcordz,*

Antiſtrophe.

Depuis que la main meurtriere
D'*Atropos, miſt en la biere*
Son equitable Rollon,
Allaicté de ma mamelle,
L*e ſupport de ma querelle,*
E*t le bouclier de mon nom,*
Qui arrachant la racine
De l'iniquité maligne
Qui gaſtoit ceſte contree,
Planta l'arbre fructueux,
Q*ue noſtre ſaiſon dorée*
Produiſoit aux P*eres vieux.*

Epode.

A mis aux champs depuis vingt cinq annees.
Ny de ceux-la qui ſuiuent les armees
Du grand HENRY, S'*il nous faut ſainement*
Parler depuis qu'on garde ſainctement
La loy de CHRIST : *on voira que la* France,
Ne luy rendoit encore obeiſſance,
Que *ſainct* LEON *fut le premier Patron*
De noſtre Egliſe *auant que* CHRIST *tout bon*
Euſt engraué ſa foy ſaincte & diuine
Au plus profond de la noble poictrine
Du fort CLOVIS. *la ſupreme* BONTE'
Teſmoigna bien la grande ſainctetê
De noſtre AVSBERT, *lorſque (miracle eſträge)*
L*uy enuoya ſainct* MICHEL *ſon Archange,*
Pour *l'aduertir de luy ſacrer au mont*
Du Cornu Tombe, vn Temple dont le front
Euſt ſurpaſſé le plus hautain nuage.
Nous auons en PATER *ſainct perſonnage :*
Vn de BOVRBON *a eu tout empeſche*
Le col du faix de ce digne Eueſché.
De CENALIS *lumiere de la Gaule,*
Luy *a auſsi preſtè ſa forte eſpaule.*
Puis deux CIRIERS *en ont portè leur part.*
Et apres eux le ſage PERICART.
Lequel naguere a ſenty l'allumelle
Du fer tranchant de la Parque *cruelle,*
Ha *Parque helas! par ton terrible effort*
Tu as faict cheoir des Muſes le ſupport,

Et la pipant par fineſſe
Se mocquoit de ſon malheur.
Puis deuant tous en lumiere
Vomiſſant ſa rage fiere
Luy faiſoit cent mille iniures,
Et contre toute raiſon
L'aguetoit aux chaines dures
D'vne cruelle priſon.

Epode.

Toutes les ſainctes paroles
Qu'ell' diſoit pour l'appaiſer,
Luy eſtoient comme friuoles,
Et ſeruoient à l'embraſer
Encontre la remonſtrance
Qu'ell' faiſoit en deſplaiſance
De ſon cœur trop endurcy,
Qui deuoit pour ceſt outrage
Sans mercy ſouffrir la rage.
D'vn trop martelant ſoucy.

Strophe 8.

Par quoy toute deſpitee,
Elle eſt icy haut montee,
Et ne veut y retourner
S'il n'y a vn homme adeſtre,
Qui puiſſe cõme vn grand Maiſtre
Tout ce Peuple gouuerner,
Qui domte ſon arrogance
Par ſageſſe & par prudence,

Ainſi que ſur la campaigne,
L'E*ſcuyer d'vn deſtrier*
*Ou bien d'un ieunet d'*E*ſpaigne,*
L*e cœur ſuperbement fier.*

Antiſtrophe.

Tu ſçais bien que tout ce Monde,
N'en porte vn ou plus abonde
L*e magazin des vertuz,*
Q*u'en* GROVLART, *dont la pensée*
E*ſt tant des Dieux careſſee,*
Q*u'ilz ſe ſont tous attenduz,*
Comme toy iuſqu'a ceſte heure
De rober a la nature
Des Hommes, ce ioyau rare
Dont chacun eſt deſireux,
Et en a le cœur auare
Tant il le tient precieux

Epode.

Mais humble ie te ſupplie
A moy ſeule le laiſſer,
P*our de ceſte Normandie*
L*a malice dechaſſer.*
Si bien que la Balanciere,
Ma ſainƈte Fille *emperiere*
Deſcendant de ton Palais,
De ce Peuple recogneue
Embraſſe & bien venue,
Y *ſeiourne deſormais.*

Strophe 9.

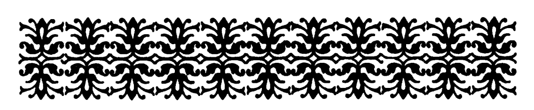
Ce dict ell' retient sa langue
Que plus elle ne harangue.
Et ce Prince *imperieux,*
Par vn hochement de teste
Luy accorde sa requeste,
En ce monstrant tout ioyeux,
Qu'vn si graue Personnage
Doit remettre le vieil âge
En ceste terre fertile
En Citadins, dont l'esprit
Est & adestre & habile
Aux armes & a l'escrit.

Antistrophe.

Voyla doncq' cõment Astree
Quitte la voulte Etherée
Charmé par vostre vertu,
(Apres que vostre vaillance
A bridé l'outrecuidance
Et puissante rabbatu
L'orgueilleux sourcil du vice)
Et faict en Terre exercice
Des loix & de sa ballance,
En visitant les Bourgeois
Et ceux dont la demeurance
Est aux pleines pres les bois.

Epode.

Et luy fiſt tant de trauail & de peine,
Qu'il luy fallut pres Thabor *& Vilaine*
Trauerſer Stix, me laiſſant ſeulement
Vn dueil amer pour tout aduancement.
Ainſi voila comme veuf de Pilotte
A la mercy d'Aquilon mon nau flotte,
Ie ſuis tout ſeul en trauail a ramer
Deſſus le dos d'vne terrible Mer,
Touſiours le Ciel y darde ſon orage,
Et tous les vents y aigriſſent leur rage.
I'ay beau remplir l'air de cris & de pleurs,
P*erſonne helas ! n'accourt à mes clameurs.*
Cruel Deſtin, & Fortune marraſtre,
Tiſſez-vous donq' vne toille noiraſtre
A mon eſpoir ? voſtre fiere rigueur
A tell' iuré d'eſpancher tout malheur
Deſſus ma teſte, & faire que ie paſſe
Toute ma vie au rets de voſtre naſſe ?
Bien que ie flotte en telle mer d'ennuiz,
Ie vous rendray l'honneur que tout pays
Requert des ſiens, & celuy la qui penſe
Que ie vouldrois ailleurs prendre alliance
Qu'en mon Pays, *vrayment ſe trompe bien.*
Ie veux ſembler au bon Dulichien,
Qui ne fit cas de l'iſle d'Ogyſie,
P*our retourner en ſa douce Patrie*
L*a pauure* Itaque *horrible, de rochers,*
Qui luy eſtoient dix mille fois plus chers



A MESSIRE IAN DE CHANDON CONSEILLER DV Roy en ſon Conſeil d'Eſtat.

ODE 3.

HA ! que ie crains de sẽbler a la race
De l'hauteur du beau iour,
Qui tout enflé de temeraire audace
Voulut faire le tour,
Qu'à l'Oriẽt en-commẽce ſon pere,
Haſté de blancz cheuaux,
Et le parfaict nous preſtant ſa lumiere
Aux Electrides eaux.
Mais ell' ne peut pour ſa foible ieuneſſe,
Tenir ferme le frain
A ces courſiers, dont vne ſeichereſſe
Bruſloit l'œuure mondain
Et par ſus tout noſtre grand Norriciere,
Parquoy le haut Moteur,
De ſon bras ſort tout armé de cholere,
Et du fouldre vangeur,
Luy eſcragea a terre la ceruelle,
Pour monſtrer qu'il ne fault,
Que le deſſein de la race Mortelle
Se balance trop hault.

AV SEIGNEVR DV MESNIL DRAY.

SONET I.

QVi mieux que vous ſe cache d'vn plaſtron
Tout l'eſtomac? qui mieux faict ſur ſa teſte
D'vn morion trembler l'horrible creſte
Quand vous carguez l'aduerſaire eſcadron?
Qui mieux que vous ſur le pouldreux ſillon
Manie a bondz & a voltes la beſte (preſte
Au pied-ſouuant? Qui mieux que vous s'ap-
Deſſus le front le rameau d'Apollon?
Ie vois deſia voſtre flame eternelle
Voſtre beau loz & vertu immortelle
Rompant du Tans la moiſſonniere faux,
D'vn ſault hardi franchir la borne entiere
Du Peuple noir, l'Iſlandaiſe barriere,
Pour s'eſlancer par deſſus les maux.

AV SEIGNEVR DE S. Quentin ſus le Homme.

SONNET 2.

BIen que vous eſgualliez tous Seig. valeureux
Soit a bien eſſayer vn cheual en carriere,
A rompre courageux vne lance guerriere,
Et a dreſſer de Mars les ſcadrons furieux.

Bien que

A MESSIRE FRANCOIS DE VIETE CONseiller du Roy & Maiſtre des Requeſtes ordinaire de ſon hoſtel.

ODE 4.

SVs ma Lyre que tu accordes
Avec ma voix mignardement,
L'ordre de tes parlantes cordes :
Affin de vanter dignement
L'honneſteté, le ſcauoir, & la grace
Du grand ſupport des filles de Parnaſſe.
Toutesfois ſi ne veux-ie encore
Mettre le col ſoubz le fardeau,
De la vertu qui le decore
Autant qu'homme de ce rondeau.
Ie ſcay fort biẽ que mon Muſe eſt foiblette
Pour hault loüer vne ame ſi parfaitte.
Ie diray pourtout la doctrine,
Dont l'enrichiſt noſtre Apollon,
Qui eſt ſi grande & ſi diuine
Qu'il merite le tortillon,
Dont ceſt augure enuironne la teſte
A celuy la qu'il faict naiſtre Poëte.
Ie veux bien dire qu'Archimède
L'antique Babilonien,
Le vieil Memphitide, le Mede,

Tous les Mages l'Hetrurien,
Finalement modernes & antiques,
Qui sont prisez pour les Mathematiques,
Le recognoissent pour leur Maistre,
On ne voit s'empourprer leur front
De rogue desdain pour le mettre
Vn degré par sus eux, & vont
S'entredisant de VIETE *merite*
D'estre appellé entre tous nous l'eslite.
Ie n'oubliray pas sa memoire,
Qui garde en soy fidellement
Tout le bel ordre de l'histoire,
Depuis le vieil commencement,
Que l'Eternel par sa seule parole.
Forma la Mer, l'air, la Terre & le Pole.
Ie ne cacheray la science,
Qu'il a des volumes des loix.
Qui lui donne rang & seance,
Aux souuerains Senats François.
Ou iustement au poinct de la sentence
Il tient en main l'Astreane balance.
Ie n'entreprendray dauantage
De chanter sa perfection,
De peur que mon foible courage
Ne trebuche en derision.
Car vn grand faix veut vne espaule forte
Et vn grãd cœur qui sans chopper la porte.

A M. RENE' DE VIETE Lieutenant du Roy en l'Election de Fontenay.

ODE 5.

MA Lyre que tes ærs
N'assopissent leur melodie,
Entonne encor' toute hardie
Ce chant dessus tes nerfs.
Voicy deuant mes yeux
Venir encor vn de VIETE,
Vn homme que le grand P*rophete*
P*rise & cherist le mieux*
Son bel esprit diuin,
A caressé aussi la trope,
Que guide la grand' Calliope
Sus le bord Pegasin
Et encore a present
Il ayme ceux la, qui frequentent
Ceste belle bande, & qui chantent
D'vn accord rauissant.
Sa grace, son maintien,
Son honnesteté, sa prudence,
Son adresse, sa bien-seance,
Son dire Ambrosien,
Sa douce pieté,
L'honneur qu'il rend a la iustice,

Tous les Mages l'Hetrurien,
Finalement modernes & antiques,
Qui sont prisez pour les Mathematiques,
Le recognoissent pour leur Maistre,
On ne voit s'empourprer leur front
De rogue desdain pour le mettre
Vn degré par sus eux, & vont
S'entredisant de VIETE *merite*
D'estre appellé entre tous nous l'eslite.
Ie n'oubliray pas sa memoire,
Qui garde en soy fidellement
Tout le bel ordre de l'histoire,
Depuis le vieil commencement,
Que l'Eternel par sa seule parole.
Forma la Mer, l'air, la Terre & le Pole.
Ie ne cacheray la science,
Qu'il a des volumes des loix.
Qui lui donne rang & seance,
Aux souuerains Senats François.
Ou iustement au poinct de la sentence
Il tient en main l'Astreane balance.
Ie n'entreprendray dauantage
De chanter sa perfection,
De peur que mon foible courage
Ne trebuche en derision.
Car vn grand faix veut vne espaule forte
Et vn grãd cœur qui sans chopper la porte.

A M. RENE' DE VIETE Lieutenant du Roy en l'Election de Fontenay.

ODE 5.

MA Lyre que tes ærs
N'assopissent leur melodie,
Entonne encor' toute hardie
Ce chant dessus tes nerfs.
Voicy deuant mes yeux
Venir encor vn de VIETE,
Vn homme que le grand Prophete
Prise & cherist le mieux
Son bel esprit diuin,
A caressé aussi la trope,
Que guide la grand' Calliope
Sus le bord Pegasin
Et encore a present
Il ayme ceux la, qui frequentent
Ceste belle bande, & qui chantent
D'vn accord rauissant.
Sa grace, son maintien,
Son honnesteté, sa prudence,
Son adresse, sa bien-seance,
Son dire Ambrosien,
Sa douce pieté,
L'honneur qu'il rend a la iustice,

Le regard droict tendu au lambris estoillé,
Et les deux bras croisez d'vne ame toute atteinte
De mille & mille ennuiz, tramoit ceste complainte.
O ciel impitoyable! O trop seueres Dieux!
O Fortune terrible! ô Destin enuieux
La source de mes pleurs! Est-ce ainsi, ô celestes,
Que vo⁹ versez sur nous vos rigueux pl⁹ molestes?
Est-ce ainsi que la main de vostre grand pouuoir
Terrasse les Fermiers de ce bourbeux manoir?
Ie cognois par effect que la Nature humaine
Est ainsi que la nef sus la marine plaine,
Qui sert de butte au vens à l'orage & aux flos
Qui luy donnent à peine vn moment de repos.
Tout ainsi qu'il n'y a en la Mer asseurance,
Laquelle pour tromper nostre folle esperance,
Nous presente son front comme vn marbre poly,
Sans qu'on y puisse voir aucune ride ou ply.
Mais quand elle nous tient esloignez du riuage,
Ell' nous faict esprouuer sa fureur & sa rage.
Elle s'enfle, elle escume, ell' bondit aux nuaux,
Puis sonde iusqu'au fond ses effroyans caueaux.
Et l'orage sifflant qui onq' ne l'abandonne,
Estriuant dedans l'Air ou mutin il bourdonne
Se descoche sus nous, ou bien les flots ireux,
Nous perdent à l'affront d'vn escueil dangereux.
» Non aultrement Fortune engence de fallace
» De prime abord se mõstre à nostre espoir bonace.
» Mais si nous la suyuons, elle nous faict sentir

Que ma lyre vn peu doucelette
Consacre à ton honneur.
L'âge qui doit suiuir
Sçaura comment ta vertu digne
Anime toute ma poictrine
A t'aymer & seruir.

A M. SYMON SIMSON
CHANOINE DE SAINCT Quentin en Picardie.
ODE 6.

ET puisque la richesse
N'a encores doré
Ma naissante ieunesse
De son or, adoré
Du serf Auare chiche,
Qui ne se void oncq' riche.
De peur d'auoir le balme
Qu'on donne iustement
A celuy qui a l'ame
Ingrate salement,
Qui fus le chef merite
Vne fouldre depite :
Ie veux bien recognoistre
Au moins de ma chanson
Le bien qu'estant mon Maistre
Docte & prudent Symson,

Calme dans ſon berceau. On n'entendoit fremir
N'y grommeler les flots, vne obſcure tempeſte
N'embruniſſoit le Ciel en menaçant la teſte
Des palles matelots : mais maintenant helas!
L'air treluiſt tout d'eſclairs, tout tres-ſaute aux eſ-
Des orages bruiants. L'haleine de Boree, (clats.
Lance iuſqu'à l'azur des Cieux la Mer iree.
Il n'y a Marinier tant hardy deſſus l'eau
Qui ne penſe trouuer pour le creux d'vn tombeau
L'eſtomac des poiſſons : & ma freſle nauire
N'a Pilot qui empoigne & qui manie & vire
Prudentement ſon frein, depuis que i'ay perdu
Mon ſage PERICART, *qui tout bleſme eſtendu*
Sommeille ſoubs le faix d'vn tombeau lamẽtable,
Tombeau qui me ſera à iamais deplorable.

Le grand Anchiſien ne porta tant au cœur
De dueil, de deſconfort, de peine & de douleur,
Quand il fut aduerty de l'eſtrange aduenture,
Qui eſteignit en l'eau ſon ruſé Palinure,
Que i'en veux endurer pour mon grand Pericart
Seul honneur des Pilots, qui oncq' ne fit hazard
Ny peril de ma nef, tant fuſt la mer faſcheuſe,
Et l'haleine des vents deſpite & orageuſe,
Mais c'eſt peu de mes pleurs, c'eſt peu de mes re-
grets :
Vous toutes Deitez des grands Palais vitrez,
Laiſſez vos antres frais, laiſſez vos caues creuſes,
Et nageant toſt icy, de voz larmes piteuſes

Ampoulez

Non *ſans grand' deſplaiſance*
Sentant mon dur deſtin,
Vers la baſſe Celtique
Sus Condac *Armorique.*
Ou *la Muſe diuine*
De mon cher Vinien
M'alluma la poictrine
Du feu Latonien,
E*t piqua ma ceruelle*
D'*vne autre ardeur nouuelle.*
Ie prins vn peu d'excuſe.
A regret toutesfois,
De *ma* Latine *Muſe*
E*t me feis tout François :*
Pour mieux gemir & plaindre
L'arc qui me venoit poindre.
D*uquel ie n'ay que faire*
De *parler maintenant,*
Ie ne veux plus complaire
Au vouloir trop geinant
De ſon Maiſtre, qui breche
Nos poulmons de ſa fleche.
L*e Traiſtre a cuidé prendre*
A ſon ſerrant fillet
Mon âge encore tendre
Pour ſe faire valet
De ſa rigueur cruelle
Q*ui le monde bourrelle.*

Desplorez son trespas, & puis vous retirez
De ce Fleuue fatal aux antres azurez,
Et au Sainct Helicon, fuyez fuyez son sable,
Son eau, son flot, son onde & son bord detestable,
Sans iamais y venir. Et vous qui sur les eaux
Faites voler le bois de vos aillez vaisseaux,
Destournez-en l'espr'on & ne prenez la voye,
Qui a ce Fleuue ingrat les Nauires conuoye.
Que son nom a iamais soit horrible au Nocher,
Si que tout effrayé il n'ose en approcher,
Puisque du fier Destin le traict ineuitable
A meurtry sur son bord ce Pilot indomtable
A la peine & au mal. Pilot qui estoit tel
Qu'il n'auoit de semblable en ce vallon mortel.
Que les Courriers d'Æole, & le grondās orages,
Soient hostes eternels de ses tristes riuages.
Si que le Marinier tant soit il estranger
Ait tousiours en horreur de s'y venir loger.
A tant à ses regrets il reserra la bride
Les imprimant dessus le sable tout humide.
Et n'eust si tost finy que i'appercoy sus l'eau
Le front d'vne Naiade en excellence beau.
Laquelle se haulsant à demy corps sus l'onde
Frizotoit gentiment sa belle tresse blonde,
Qui estoit vaguement à filons treluisants
Esparse tout par tout sur ses flancs blanchissans.
Puis en iettant les yeux dessus ce miserable
L'alloit reconfortant d'vn parler amyable.

Si cueillant la moiſſon premiere
De mon eſtude couſtumiere
Sus le tertre muſean
Ie ne t'en faiſois vne offrande,
Comme iadis la ſimple bande
Des villageois tous ioyeux,
Offroit la premiere iauelle
De ſa moiſſon toute nouuelle
Aux dieux almes frumenteux,
I'appens donques a ſa ſageſſe
Les premiers fruictz de ma ieuneſſe
Que tu prendras de bon cœur :
Pendant que la chaude lumiere
De la grande lampe iournaliere
Fera le reſte plus meur
Il faut que libre ie confeſſe,
Qu'eſtant nagueres en la preſſe
Des Norriſſons d'Apollon
Qui en vne troupe innombrable
D'vn grand deſir inſatiable
Eſcoutoit ton oraiſon :
Ie l'apperceu toute esbahie
Sans mouuoir, & toute rauie
A ton beau diſcours charmeur.
Et moy ie penſois que Mercure
Se fuſt maſqué de ta figure,
Tant ie me trouuois reſueur.
Ie ne croy pas qu'vne humaine ame

» *Que de le deſcharger de ſa terreſtre ſomme.*

Le Monarque ou le Roy qui void en la priſon
Celuy la qu'il cheriſt ſus toute ſa maiſon,
Soubz le dur traitement d'vn geolier imploiable
Les talons empeſchez du pois inſupportable
De la chaine & des fers, coucher en vn caueau
Crier dix mille helas aux geines d'vn bourreau :
Il ſeroit ſans pitié ou n'auroit de puiſſance,
S'il ne faiſoit bien toſt luy donner deliurance.

Ainſi Dieu qui aymoit Pericart *pour ſes meurs*
Qui le rangeoient icy au nombre des meilleurs,
Benin n'a pas permis qu'il ſouffriſt dauantage
De peine & de trauail dans le terreſtre eſtage
Priſon *de l'ame humaine, aincoys l'a retiré,*
Au ciel ſon vray manoir ou il eſt aſſeuré
De Vivre en tout ſoulas, & de ne voir ſa vie
Sus la terre iamais a la peine aſſeruie.

Donque s'il eſt ainſi que tu luy ſois amy
Tu ne dois larmoyer pour le voir endormy
Dans vn ſombre tombeau, puiſque la ſepulture
Luy faict or' ſauourer la douce confiture
Des Celeſtes plaiſirs. Or ne ſoys en ennuy
Qui manira le frain de ta nef apres luy.
ROVEN *te donne encore vn auſsi ſage maiſtre*
Auſſi prudent, ſubtil, courageux & adeſtre
Que celuy que tu plains, pour conduire ta nef
Sur Thetis ſans hazart, ſans peril ny meſchef,
Il porte auſsi empreint ſur le lis du viſage

Du Platonique manoir.
Ie foullois aux pieds les bobances,
Les riches thresors, les cheuances,
Et tous les mondains honneurs.
Comme vrayment ie sais encore,
Qui en moy seulement adore
Les Aganipides sœurs.
Et le seray tant que ma vie
Ayt beu de l'ondette endormie
Suyuant tes diuins propos,
» *Tout ce qui est du monde tombe*
» *Par la Parque dessoubz la tombe*
» *Et va au sombre Cahos.*
» *Ce qui est de Dieu & des Muses*
» *Deffiant les bieres recluses*
» *S'esleue d'vn vol hautain*
» *Iusqu'à la voute radieuse*
» *Ou il trame vne vie heureuse*
» *Auec le Roy souuerain.*

V iiij

ODE.

A AIME' IAN DE LA Chambre Barron de Ruffey.

ODE. 8.

» DE *la Chambre, la gloire*
» *Du Monde eſt tranſitoire,*
» *Le bien qu'on a icy*
» *Periſt auſsi*
Les grandeurs honorables,
Les threſors innombrables,
Voire meſme des Rois
Tous les arrois.
Les baſtiments Doriques,
Les thermes Ioniques,
Les haults palais Royaux.
Et les chaſteaux.
La grand' beauté, la grace
De noſtre ieune face,
Les membres de noz corps
Tant ſoyent-ils forts,
» *Bref tout ſur quoy le Monde*
» *S'eſtançonne & ſe fonde,*
» *Se dit vaſſal du Sort*
» *Et de la Mort.*
» *La Fortune s'enioüe*
» *Sur le tour de ſa roüe,*

Tantoſt

» *Tantoſt ell' le met hault*
» *Puis d'vn grand ſault,*
» *Comme toute depite*
» *A bas le precipite,*
» *Ou l'âge & le long tans*
» *Auec les ans*
» *Par leur ſorte puiſſance,*
» *Luy volent ſon eſſence,*
» *Et le font bien ſouuent*
» *Semblable au vent.*
» *Rien ne fuit leur tempeſte,*
» *Qui briſe a tout la teſte,*
» *Tout eſt d'eux abbatu,*
» *Que la vertu.*
» *Ceſte vertu ſeulette*
» *Tant eſt elle parfaitte,*
» *Repouſſe d'vn bras fort*
» *Leur grand effort.*
» *Elle ſeule maiſtriſe*
» *Leur cruelle entrepriſe,*
» *Elle ſeule rend vains*
» *Tous leurs deſſeins.*
Fais donq' que ta ieuneſſe
Entretienne & careſſe
Sa ſupreme grandeur,
Et ſa hauteur.
Si tu veux ta memoire
Ne noyer en l'eau noire,

ÆCLOGA.

Normas.

Paſcite nunc teneri ſalices, nunc paſcite amaras
Capreoli, & vacuas fruſtra preſſate mamillas
Gramina enim ſterilis iam ſuggerit arida campus.
Neſcio quis viſu mihis faſcinat improbus illum.
Heu! auidæ quōdā ſuperabat cornuavaccæ
Gramē, & ipſa dabat deſicāda ubera palmis.
Non patulas frondes iam extendit Bacchica vitis,
Diti nec tumidas carpit Vindemitor vuas
Antumno, pomiſque rubet nec dulcibus arbos,
Nō caricis, pomis, aut prunis vimine textos
Iam repleo calatos, nec glandibus empluit ilex.
Nec frumenta metunt decepti læta coloni.
Quō te Brinte pedes? quos mærens quæris agellos?
Nunc ubi capreoli? Cur os largo imbre madeſcit?
Vnguibus & faciem ſulcaſti? pectora dura
Concutis atque manu? tantos euolue dolores.

Brintûs.

Où vne colombelle :
Mais vn oiſeau, dont l'œil
Regarde le Soleil
Sans bouger la prunelle,
Vn oyſeau, dont le cœur
Armé de la valleur
De ſon belliqueux pere,
Combat tout animeux
Vn dragon venimeux,
A la grand creſte fiere.
Ainſi ton Deuancier,
Fils de ce Dieu guerrier,
Ne t'a mis en lumiere,
Comme vn Enfant oiſif,
Et qui couue craintif
Vne ame caſaniere.
Mais quand il t'engendra
Ton ame il decora
De ſa loüable audace,
De ſon courage fort,
Qui ne craindroit l'effort
Du Colonel de Thrace,
De ſon integrité,
De ſa pure equité,
Et de ſa grande prudence,
Dont tu r'abbas icy
La creſte & le ſourcy
De la rude ignorance.

ÆCLOGA.

Hic blãdè manibus cõplexãs colla tenellis,
Oſcula grata meis labris præbere ſolebat.
Atpoſt quã duodenos creſcẽs venit ad annos
Frãconis alma cito pede noſtri rura petiuit.
Diſcit ubi cantus & culmos nectere cera
Quõ celeri paſſus flectam9 poplite noſtros
Vt teneat chari lachrymabile funus alũni.

Franco.

Dum carpũt herbas agnæ, virgulta capellæ
Dum tondent, agni dum molles vbera ſugunt
Dũ vigilans Dromas circumdat gutture fido
Armenta acque gregem & luctantur cornibus hædi :
Fiſtula ſeptiforis verſus moduletur amænos
Paſtoris funus miſerabile cantet Adonis.
Qui licet ob formam Matri dilectus Amoris,
Haud tamen effugit nimis implacabile fatum.
Dum gaudebat enim canibus circundare ſaltus
Atque gerens arcum, pharetra celereſque ſagittas
Nunc pauidos damas, nunc configebat acuta
Auritos lepores, volucres nunc cupiſde cervos.

Des courageux Heros
Qu'ils rendent tous celeſtes.
Ainſi bruit de Iaſon
Du fort Agamemnon,
Et d'Achille la gloire :
Que les Poëtes ſaints
Ont graué de leurs mains
Au metal de Memoire.

A GILLE LE COMPTE Auranchois.

ODE 10.

MA lyre donne encore
Vne Ode ſeulement,
A celuy que i'honore
Et ayme cherement.
Le Compte tu peux croire
Si deſſus c'eſt autel
Ie ſacre a la Memoire
Noſtre amour mutuel :
Que ce n'eſt la nobleſſe,
Que tes vaillans ayeux
Ont conquis par proüeſſe
Et beaux faits genereux :
Que ce n'eſt la richeſſe
Que t'ont laiſſé les tiens,

Planctibus & gremium querulis compleret abundè. (nent,
Omnia Cælicolæ Franco tibi profpera do-
Et femper cythifi pafcantur ouilia fronde.
Nunc remoue Calamos, cantus, & gaudia rifus
Sint procul, & choreæ, flores, & ferta, coronæ,
Come caput fola funebris frõde cupreffi,
Nam iacet Superos crudeles! Thabora iuxta
Iulius alticanens perculfus arũdine Mortis.

Franco.

Ah! nobis quæ iam infortunia, Brinte, recenfes?
O vtinam infœlix dira transfixus eadem
Cufpide, terrifica atque voragine forptus Auerni!
Conterat alta ilex iam corporis offa mifelli,
Siue ruens faxum ingens vertice montis ab alto
Et pecudes tundat, fortes mecum atque iuuencos rudendo
Sæpe malum hoc media ftygius sub luce
Exefa nobis prædixit ab ilice Bubo.
Et fõtes pecori qui turbida fulmina præftat.
Altior & fagus quam euertit turbine nigro

Si ell' ne vantoit ceux,
Qui ont l'ame ſçauante
Et le cœur vertueux.
Car auſsi bien l'eſtude :
Que ie prens nuict & iour,
Auec ſolicitude
Au Phœbean ſeiour :
A aultre blanc ne viſe
Qu'a celebrer le nom,
Du cil qui fauoriſe
Les ſœurs & Apollon
Meſmement la memoire
De celuy qui ſcauant,
Eterniſe ſa gloire
Touſiours en bien viuant.
Mais iamais elle ne chante
L'homme malitieux,
La penſee ignorante,
N'y l'auaritieux.
Auſsi ſeroit-ce iniure
D'employer les chanſons
Du Grynean Augure
Et de ſes Norriſſons
A loüer la penſee
Du cœur qui ne vaut rien.
La *Brigade ſacree*
N'*y veut perdre ſon bien.*

Euſt peu ſi bien mener la trame
De ce diſcours tant hautain,
Ou fuſt de la Philoſophie,
Ou bien de la Theologie
Sçauoir qui eſt plus qu'humain.
Quand tu diſcourois de la chaine,
Qui l'vne auec l'autre enchaine
Les quatres grandes vertuz,
Tu me rauiſſois la penſee,
Qui de ſaincte ardeur eſlancee
Rendoit mes ſens eſperduz.
Tu m'empennois les coſtez d'œlles,
Et mes lançois aux Citadelles
Du luiſant palais des Cieux,
Ou ie voyois la recompenſe,
Et la grande reſioüiſſance
Que cueillent les bien-heureux.
Ie ne faiſois cas des tortures,
Des liens & des peines dures,
Dont menaſſent les Tyrans
Les mortels Citadins qui ſuyuent
Le trac de Dieu & qui bien-viuent
Non comme ces ignorans,
Qui brulant au feu d'auarice,
S'embourbent ſi avant au vice
Qu'il eſt hors de leur pouuoir
De monter aux celeſtes voutes,
De ſorte qu'ils prennent les routes

Du Platonique manoir.
Ie ſoullois aux pieds les bobances,
Les riches threſors, les cheuances,
Et tous les mondains honneurs.
Comme vrayment ie ſais encore,
Qui en moy ſeulement adore
Les Aganipides ſœurs.
Et le ſeray tant que ma vie
Ayt beu de l'ondette endormie
Suyuant tes diuins propos,
» Tout ce qui eſt du monde tombe
» Par la Parque deſſoubz la tombe
» Et va au ſombre Cahos.
» Ce qui eſt de Dieu & des Muſes
» Deffiant les bieres recluſes
» S'eſleue d'vn vol hautain
» Iuſqu'à la voute radieuſe
» Ou il trame vne vie heureuſe
» Auec le Roy ſouuerain.

ODE.

A AIME' IAN DE LA Chambre Barron de Ruffey.

ODE. 8.

» DE *la Chambre, la gloire*
» *Du Monde est transitoire,*
» *Le bien qu'on a icy*
» *Perist aussi*
Les grandeurs honorables,
Les thresors innombrables,
Voire mesme des Rois
Tous les arrois.
Les bastiments Doriques,
Les thermes Ioniques,
Les haults palais Royaux.
Et les chasteaux.
La grand' beauté, la grace
De nostre ieune face,
Les membres de noz corps
Tant soyent-ils forts,
» *Bref tout sur quoy le Monde*
» *S'estançonne & se fonde,*
» *Se dit vassal du Sort*
» *Et de la Mort.*
» *La Fortune s'enioüe*
» *Sur le tour de sa roüe,*

Tantost

» Tantoſt ell' le met hault
» Puis d'vn grand ſault,
» Comme toute depite
» A bas le precipite,
» Ou l'âge & le long tans
» Auec les ans
» Par leur forte puiſſance,
» Luy volent ſon eſſence,
» Et le font bien ſouuent
» Semblable au vent.
» Rien ne fuit leur tempeſte,
» Qui briſe a tout la teſte,
» Tout eſt d'eux abbatu,
» Que la vertu.
» Ceſte vertu ſeulette
» Tant eſt elle parfaitte,
» Repouſſe d'vn bras fort
» Leur grand effort.
» Elle ſeule maiſtriſe
» Leur cruelle entrepriſe,
» Elle ſeule rend vains
» Tous leurs deſſeins.
Fais donq' que ta ieuneſſe
Entretienne & careſſe
Sa ſupreme grandeur,
Et ſa hauteur.
Si tu veux ta memoire
Ne noyer en l'eau noire,

ODE.

Du fleuue ſommeilleux
Et oublieux.
Car toute l'abondance
Des biens, & de cheuance
Ne peuuent l'empeſcher
D'y trebuſcher.
Laiſſe à tous ceſte gloire
D'auoir eu la victoire
De l'âge, du deſtin,
Et de la fin.
Pour auoir ſuyui celle,
Qui me craint immortelle
La rigueur de Clothon
N'y de Pluton.

A CHARLES D'AVGENNES
Fils de Monſieur de Rambouillet.

ODE 9.

OR *d'Avgennes ie ſçay*
Le Prouerbe *eſtre vray,*
Que l'Armeurier du Prince,
Qui gouuerne ſans pair,
Le feu, la terre, l'Air,
Et l'humide Prouince,
Deſſous ſon aileron
Ne couue vn oyſilon,

Où vne colombelle :
Mais vn oiſeau, dont l'œil
Regarde le Soleil
Sans bouger la prunelle,
Vn oyſeau, dont le cœur
Armé de la valleur
De ſon belliqueux pere,
Combat tout animeux
Vn dragon venimeux,
A la grand creſte fiere.
Ainſi ton Deuancier,
Fils de ce Dieu guerrier,
Ne t'a mis en lumiere,
Comme vn Enfant oiſif,
Et qui couue craintif
Vne ame caſaniere.
Mais quand il t'engendra
Ton ame il decora
De ſa loüable audace,
De ſon courage fort,
Qui ne craindroit l'effort
Du Colonel de Thrace,
De ſon integrité,
De ſa pure equité,
Et de ſa grande prudence,
Dont tu r'abbas icy
La creſte & le ſourcy
De la rude ignorance.

Ton cœur tout genereux
Veint d'vn bras valeureux
Ce dragon effroyable,
Pere de toute erreur,
De meſchef, de malheur,
Et du vice execrable.
Tu vois comme l'Aiglas
Eſleuant d'icy bas
Les yeux par ſur la nue
De bien pres la clarté
Du Soleil de bonté,
Sans eſbloüir ta veuë.
Fais eſtat de cherir,
Sans laiſſer deperir,
Ces vertus ſingulieres,
Qui enuoiront ton nom
Paré d'vn beau renom,
Aux terres eſtrangeres.
Bien que l'horrible Mars,
T'appelle aux eſtendarts,
Que ton cœur il enflame.
Aux eſcadrons guerriers,
Pour gaigner les lauriers
Guerdon d'vne forte ame.
N'oublie les neuf Sœurs
Et leurs gentils harpeurs,
Qui animent les geſtes,
La valleur & le los

Des courageux Heros
Qu'ils rendent tous celestes.
Ainsi bruit de Iason
Du fort Agamemnon,
Et d'Achille la gloire :
Que les Poëtes saints
Ont graué de leurs mains
Au metal de Memoire.

A GILLE LE COMPTE Auranchois.

ODE 10.

MA lyre donne encore
Vne Ode seulement,
A celuy que i'honore
Et ayme cherement.
Le Compte tu peux croire
Si dessus c'est autel
Ie sacre a la Memoire
Nostre amour mutuel :
Que ce n'est la noblesse,
Que tes vaillans ayeux
Ont conquis par proüesse
Et beaux faits genereux :
Que ce n'est la richesse
Que t'ont laissé les tiens,

Ny la gentille addresse
Que de Mauors tu tiens :
Ce n'est ton beau corsage
N'y ta dexterité,
Qui m'ayent poind le courage
De ceste volonté :
Mais la rare science,
Dont le grand Deuineur,
Et la Pucelle danse
Ennoblissent ton cœur.
Science que i'estime
Pour auoir combatu
D'vne ame magnanime
L'ennemy de vertu.
» *Bien peu est la docte ame*
» *Et n'a point de raison*
» *Que le vice diffame*
» *De son vilain poison.*
» *I'ayme mieux la simplesse*
» *Nette de tout peché*
» *Que la docte sagesse*
» *Que le vice à taché.*
» *Hé que sert à vn homme*
» *Que par tout l'uniuers*
» *Docte & sage on le nomme*
» *S'il a le cœur peruers ?*
Ma muse sroit meschante

Si ell' ne vantoit ceux,
Qui ont l'ame ſçauante
Et le cœur vertueux.
Car auſsi bien l'eſtude :
Que ie prens nuiƈt & iour,
Auec ſolicitude
Au Phœbean ſeiour :
A aultre blanc ne viſe
Qu'a celebrer le nom,
Du cil qui fauoriſe
Les ſœurs & Apollon
Meſmement la memoire
De celuy qui ſcauant,
Eterniſe ſa gloire
Touſiours en bien viuant.
Mais iamais elle ne chante
L'homme malitieux,
La penſee ignorante,
N'y l'auaritieux.
Auſsi ſeroit-ce iniure
D'employer les chanſons
Du Grynean Augure
Et de ſes Norriſſons
A loüer la penſee
Du cœur qui ne vaut rien.
La *Brigade ſacree*
N'*y veut perdre ſon bien.*

Pourſuy donque Le Compte
En toute integrité
A faire touſiours comte
De la ſaincte bonté.
Et fais que la fiſſelle
Qui ſerre nos deux cœurs
Ne craigne l'állumelle
Des troys meurtrieres Sœurs.
Fuſſay-ie ſans lumiere
Dans la baſſe foreſt
Ell' ſera toute entiere
Auſsi bien comme elle eſt.

Fin des Odes.

DISCOVRS



DISCOVRS A M. PIERRE D'ALENÇON ADVOCAT en la Court de Parlement de Paris.

IAy encor' souuenance Eloquent d'Alençon,
Il y a bien trois ans que de telle leçon,
Desirant aduiser ma peu-caute Ieuuesse
(Qui vouloit se lier à l'amoureuse lesse
Et s'enyurer à l'eau du surgeon Pegasin
Suyuant son appetit,) tu m'instruisois ainsin :
Mon Vitel l'amitié que ie porte à ton âge,
Qui est prest a tomber en vn double naufrage,
Me semond maintenant de luy prester la main
Pour *le garder de mal & guider son dessein*
A vn port asseuré. Ie voy que la sagette
d'Amour, veut offenser d'vne playe secrette
Ton cœur & tes poulmons : puis ie voy que son feu
D'vne lente challeur veut seicher peu à peu.
L*e canal de tes os. C'est vne maladie*
» *Laquelle met souuent l'esprit en frenesie*
» *De celuy qu'elle assault. Les arts Peoniens*
» *N'y apportent iamais remedes ny moyens,*
» *Depuis qu'elle a semé son poison par les veines.*
P*rẽ dõq' garde prudẽt que tes ieunes sepmaines*
N'esprouuent tristement au ioug de pasion
Sa rude cruauté pleine d'affection.
C'est vn serpent subtil qui se traine & se glisse

Si bien qu'on ne le ſent, que lors que ſa malice
Deuore les poulmons & crache dans les os
Son venin qui faict perdre & manger & repos.
Toutesfois la Raiſon eſt maiſtreſſe aſſez forte
Quand ell' reçoit conſeil pour luy fermer la porte.
Mais ſi lourde & farouche ell' ne veut eſcouter
L'aduis d'vn ſage amy, ell' ſe ſent tormenter
De tant d'afflictions, que ſouuent la chetiue
Eſt tellement liee, attachee & captiue
Au cep de deſeſpoir, qu'a ſon damp ell' ſe voit
Perdre le iugement qui ſage la guidoit.
Si biē qu'il ne luy chault de ſon propre dommage,
Ny laiſſer ce qui peut luy donner aduantage,
Tant elle eſt deſaſtrée & hors du droit chemin,
Qui meine noz penſers a vne bonne fin.
L'autre eſcueil que ie voy a front de ta nacelle
Eſt le Rocher ſacré de la bande Pucelle
Contre lequel bien toſt tu rompras le vaiſſeau
Ou tu portes l'eſpoir de ton âge nouueau
Si que tu ne pourras empieter le riuage
Ou tu penſes ietter l'ancre de ton courage.
Que le peril d'aultruy te face veoir a l'œil
Combien eſt dangereux le choc de ceſt eſcueil,
Pluſieurs y ont perdu nauire, & eſperance
De ſurgir à bon port. leſquelz pour recompenſe
De leurs trauaux ſueux, & du bris de leur nau,
Chetifs ont eu le doz empeſché du fardeau
De la Neceſsité ſoubz lequel la Vieilleſſe

Qui n'ayme ny plaisir, ny soulas, ny liesse
Traynant auec soy mille & mille malheurs,
Les trouuãt tous courbez & pleurãs leurs douleurs
En dueil perpetuel, leur a mis aux ioinctures,
Aux muscles, & aux nerfs les brulantes tortures
Des gouttes, qui sans fin redoublẽt leurs trauaux,
Et non contente encor' norrice de tous maux,
Les a prins aux liens de toutes les miseres,
Des tristes desconforts, & des peines seueres
Que peuuent endurer les hommes icy bas.
O que c'est grand malheur de perdre tout soulas
En ternissant aux coups de ces aspres bourrelles,
Qui sont a nous mortels mille fois plus cruelles
Qu'Atropos, que la mort, & q̃ tous les bourreaux
Qui pincent les esprits aux Stygiens caueaux.
Le merueilleux fardeau d'Ætna espouentable,
N'accable tant le Cors du Gean miserable,
Que leur pesant l'esprit, les membres, & le chef,
De l'humain Citadin. C'est le plus grand meschef
» *Que l'hõme puisse auoir, que porter en mesme heu*
» *La fain & la vieillesse on trouueroit moins dure (re*
» *L'impitoyable Mort, que souspirer tousiours*
» *Aux fers de ces Tyrans sans espoir de secours.*
Change donq' mon Vitel, change de fantaisie,
Que ton ame ne soit dauantage saisie
Du desir de voguer sur le front, hazardeux
De ce troistre Ocean, qui te s'roit malheureux.
Tourne bride a ta nef & soubz vn meilleur astre

Pren ceste route dextre, affin que sans desastre
Tu ancres ton vaisseau à vn port bien-heureux,
Laisse moy de Condac les flots tempestueux,
Et vien auecques moy singler dessus la Seine
Tu aduisois ainsi d'vne parolle humaine
Mes fantastiques ans : lesquels pour auoir clos
L'oreille de l'esprit à tes sages propos,
A leur perte ont cogneu combien est dommageable
De ne croire au conseil d'vn homme veritable.
Ie veis biē, mais trop tard, que ie m'estois mespris
Quād suyuāt mō ardeur ie meis presque à mespris
Tes aduertissements. Ie ne demeuray guere,
Sans estre enuironné d'vne double misere.
Amour premierement, voyant que i'addorois
Seulement Apollon, & que ie desdaignois
Son feu, & tous les traits qu'il porte en sa cadrelle,
Fit tant par son astuce & sa traitre cautelle,
Qu'il me prist a ses rets, & sa meschanceté
Voulut lors asseruir ma chere liberté.
Il tascha mille fois d'auoir de moy promesse
De quitter & Phœbus & l'onde de Permesse,
Pour le seruir tout seul, & tant me bourreloit
Qu'il eust eu de mō cœur tout ce qu'il en vouloit,
N'eust esté ma Pallas au vertueux courage,
Qui se vint opposer aux assaults de sa rage,
Et voulant r'acheter son fidelle Soldart
Luy paya ma rançon, & m'arracha le dart
Qu'il m'auoit enfoncé au bas de la poictrine.

A peine ie fus hors de sa serre maligne,
Que voicy, ô desastre! Enuie à la grand dent,
Au cœur dissimulé, & au fiel tout ardent
De rage & de despit, laquelle se transforme
En l'affreuse, vilaine, & l'effroyable forme
De l'vn de ses Enfants, qu'elle ayme par sus tous.
Il à HAVE *regard & le poil plus que roux,*
Vn grãd corps tout vouté & l'ame plus traistresse,
Que celuy qui deceut par fraude & par finesse
Les credules Troyens. Ie ne veux dedaigneux
Soüiller mon blanc cayer des actes monstrueux
D'vn hõme tant peruers, & puis ma saincte Muse
M'a tousiours defendu qu'onques ie ne m'amuse
A vn subiect si vil : pour ce que son beau chant
Ne faict point retentir les vices d'vn meschant.
Ioinct que ce Traistre icy a tousiours faict iniure,
A ceux là qui estoient preparez de nature
Au mestier des neuf Sœurs. Ce n'est dõq pas raison
Qu'on voye mon papier diffamé de son nom.
Or desque ceste Enuie eut vestu sa semblance,
Sous vn traistre entretien me fist si dure oultrance
Et me tenailla tant, que pour m'oster d'esmoy,
Ie luy quittay la lice, & vins aupres de toy.
Voila comme ie suis hors de la tyrannie,
Que me faisoit Amour & la traitreuse Enuie.
Reste tant seulement à me licencier
De la douce aigre loy du blond Dieu Perruquier :
Qui me faict tous les iours de si douces caresses,

Si iamais elle a faict le vouloir de ta loy,
Et si en reuerant ta bonté souueraine,
Elle a iamais occis la beste porte laine,
Embaumant tes autelz de la diuine odeur
Du parfum de l'encens ou d'vne autre senteur
Et comme i'ay ia dict, si tu veux que ta gloire
Viue en despit des ans au bronze de Memoire :
Implore le secours de la Muse, qui peut
Deliurer du tombeau les mortz si elle veut
Et leur faire tramer vne plus longue vie
Que celle qui auoit senti la felonnie
Des Filles de la Nuict, vie qui ne crainct plus
De r'entrer par la Mort dans le tombeau reclus,
Typosine qui faict par son ancre reuiure
Les hommes qui viuātz ont tousiours voulu suiure
Le trauail, pour gaigner le prix que la Vertu
Promet a ceux qui vont par vn trac non batu
Au seiour de sa gloire, ou elle les guerdonne
Des verdoyans replis d'vne belle couronne.

Va doncques la prier que de sa docte main
Ell' burine les vers de ton chantre hautain,
Et par ce seul moyen sa digne renommee,
Auecques ton honneur s'ra tousiours animee
Courrant sans s'arrester par la bouche de ceux,
Qui ayment d'Apollon le mestier vertueux.

Ainsi noz successeurs entendront d'âge en âge
Comme de VIVIEN *le genereux courage,*
Eschauffé viuement de la saincte fureur

» *Le neud de ſa promeſſe, ains prendre vne cõſtance*
» *De ne faire iamais auec luy alliance.*

DISCOVRS A MESſieurs d'Auranches.

L'*Honneur qu'on doit a ſon premier berceau,*
Ne me permet de leuer mon pinceau,
Ny mon crayon de deſſus ceſte table,
Sans y traçer ſon portraict memorable.
Ie vous veux donq' repreſenter, Meſsieurs
E*n ce tableau, peinctz en baſſes couleurs*
L*es fortz rempartz de noſtre Ville antique,*
Non eſleuez aux airs de la muſique
D'*vn Amphion, ou bien par les threſors*
D'vne Didon ſur les Lybiques bords
Mais par la main d'vne grande Deeſſe,
Q*ui fiſt coupper vne foreſt eſpeſſe,*
Q*ue ſouſtenoit ce Rocher de renom,*
Q*u'on appelloit l'obſcur Polydendron.*
Puis fit ietter le plant d'vne muraille,
Q*ui deffiroit la plus forte bataille*
Du Dieu ſanglant, ſes flanquez baſtillons
Ne tremblent point ſoubz les tonnans canons.
Elle *nomma ceſte Cité* AVRANCHES
Nom conuenant, pour les rameuſes branches
De ce grand boys. Ceſte diuinité
Auoit laiſsé pour la malignité

Et le boucon de Circe la ſorciere
Le champ Latin, & de fuitte legere
Par les boüillons du bain Neptunien
Auoit ſurgy à ce bord Neuſtrien.
On la nommoit POMONE *la fruictiere,*
Grande *Arboriſte & riche Iardiniere.*

Apres qu'elle eut acheué ces remparts
Ell' les munit des plus hardys Soldarts
Qu'ell' peut choiſir, & fiſt leur Capitaine
Vn Cheualier, qui iamais ſoubz la peine
Ne *ſe vid las, auſsi l'appelloit-on*
Pour ceſt effect le Cheualier FERRON
Car tout ainſi que par la main du Feure
Le Fer molliſt, ſurmonte & met en œuure
Tous ſes Germains, & ne ſe void par eux
Iamais vaincu. Ainſi ce genereux,
Et grand Guerrier abbatoit ſoubs ſa lance
Ceux qui oſoient attaquer ſa vaillance,
Et onq' aucun tant fuſt-il braue & fier
Ne ſurmonta ſon cœur aduanturier

De luy ſont nez les ſieurs de la FERRIÈRE
Qui ont gardé la proüeſſe guerriere
De leur Aycul. Noſtre grãd CONQVEREVR
Leſprouua bien quand ſa forte valleur
Domta l'Anglois, qui bien qu'il fuſt farrouche,
Tout depité luy fallut en la bouche
Maſcher le frein des Neuſtriennes loix.
FRANÇOIS *le Grand, Monarque des Frãcois*

Quand

Cogneut aufsi leur vaillance indomtable,
Quand le Lis d'or carguoit l'Aigle de fable.
Et quand a nous qui naiffance auons pris
De ces foldatz, qu'on life les efcris
Que nous tenons malgré l'âge & l'enuie,
Et l'on voira qu'en prenant noftre vie
De leur eftoc, nous auons pris aufsi
De Pere *en Filz leur courage endurcy*
Contre l'effort, l'affault & les alarmes
Que donne Mars par le fer de fes armes.
Lors que Cœfar Terreur des plus grandz Roys,
Vint ufurper ce Royaume Gaulois,
Ceux que Coifnon d'auecques nous diuife,
Penfant garder contre luy leur franchife
Cognoiffans bien quel eftoit noftre cœur,
Vindrent bien toft nous mandier faueur.
Quand noftre ROL *vint en cefte Prouince,*
Qu'il gouuerna en magnanime Prince :
Nous les derniers de tous les Neu*ftriens,*
Fufmes ferrez aux neudz de fes liens.
Nous auons eu ce los du grand Guillaume,
Apres qu'il eut fubiugué le Royaume
Des fiers Anglois, d'eftre dictz les premiers
Sus *tous ceux-la qu'il eftimoit guerriers.*
Tant il vantoit la Contrée Auranchine
Pour fe monftrer aux armes Palladine.
Il n'eft befoing de faire mention
Des mafles cœurs, que cefte nation

Forçat.

Veux tu pauure forçat manger tes meilleurs ans
Captif à lauiron d'vne sotte folie ?

Vitel.

He Dieu! quel chãgement s'est cãpé dãs ton cœur ?
Quel Daymon te faict fouller la Poesie,
Que tu leuois si hault, quand la diuine ardeur
De Clion eschauffoit ta ieune fantaisie?

L'ombre.

Ah! que ie plains les iours, que ie pleure le tans
Que fol i'ay consommé me limant la ceruelle,
Quãd deceu aux appats d'vn trop vain passetãs,
Ie quittois tout mõ mieux pour courrir apres elle.

Vitel.

Tu me disois cela, quand Amour de son dart
Trampé aux beaux Soleils de ta Toute-diuine
Transperça d'vn seul coup de ton cœur le rampart
Et brusla de son feu le fond de ta poictrine.

L'ombre.

Quel propos a franchy le cloistre de tes dents ?
Ah! tu fais resaigner la playe trop amere,
Dont i'eu le cœur nauré quãd ses astres ardents,
Rangerent soubs leur loy ma ieunesse premiere.

Vitel.

Ne l'estimois tu pas a l'heure bienheureux
Garotté es liens de ceste Pausithée
De pouuoir accoiser par tes discours nombreux,
De ton mal forcené la grand mer agitée ?

L'ombre.

La mienne helas en prend tant de tristesse,
Que ia desia elle seroit en Grece,
Si ce n'estoit la benigne douceur
De cil qui prend FRERE *de ce* Pasteur
Dessus le chef le faix de ceste masse,
Qui la retient en ce François Parnasse.
Vous Auranchois rendant graces au Cieux.
Deuez cherir ce Prelat *vertueux.*
Ce grand Prelat *dans qui le Ciel inspire*
Tout ce qu'il a de rare en son Empire.
Prelat *qui est digne qu'vn Apollon*
E*sleue aux Cieux sa gloire & son renom.*
Peut-on trouuer pour l'estat de Police,
E*t pour garder l'honneur de la iustice,*
Hommes qui soient en leurs mœurs mieux viuans,
E*t qui soient plus en doctrine sçauans*
Qu'vn de Gardain, vn graue le Vicomte,
Vn Arondel, qui tousiours ont faict comte
Des vers sacrez ? aussi nostre blond Dieu
Les embrasa autresfois de son feu.
Y a-t-il vn duquel la douce langue
Discoure mieux & trouue vne harangue
Qui de Hullin*? qu'on entende la voix*
Du docte Eschart au Senat Roüennois,
Qui comme vn foudre & tempeste bruyante
Esbahist toute vne troupe escoutante ?
Et l'on dira qu'il est le vray surgeon
Du Nomien & de la grand Pithon

Qu'on vienne oüir vn disert la Masure
Et vn Vallée on dira que Nature
Les a produictz pour les rocz esbranler,
Comme vn Orphé tant est doux leur parler.
Il reste encor plusieurs graces a dire,
Qu'en ce Contour le Tout-puissant faict luire,
Que ie ne peux chanter plus hautement,
Ny mon pinceau peindre plus visuement,
Dont ie me deuls, car ie voudrois parfaire
C'en quoy mon cœur desire vous complaire.
Ce qui me fust aisé, si de l'Enfer
Les noires Sœurs, de leur esmoulu fer
N'eussent meurtry mes Parentz par surprise,
Dont ilz sont deux dormans en vostre Eglise.
Le tiers helas mon Oncle plus prochain
Qui me guidoit chez le saint chœur NEVVAIN
Veillant Berger du troupeau de Grand-ville
Gist au tombeau de sa chere famille.
Puis deux, apres auoir veu les Romains
Dessus le Tybre, & les Napolitains
A Naples mesme, apres qu'en Allemaigne,
En Dennemarque & en la riche Espaigne
Ilz eurent veu ce que peut desirer
Vn bel esprit, ains que se retirer
En son berceau, par la Parque enuieuse
Beurent aussi de l'onde sommeilleuse.
Le moins âgé en l'ardeur de son sang,
Qui ia desia prenoit sa place au rang

Des bons Eſpritz *que la France nous donne,*
Broncha helas ſoubz la Mort trop felonne
E*n ſon beau May, & eut pour ſon tombeau*
Paris ſans pair. Or mon Auril nouueau
Ne s'appuyoit que ſur ceſte aultre Frere.
Luy ſeul portoit ma ſaiſon printanniere
Sur Hel*icon, en luy ſeul ie fondois*
Tout mon eſpoir, de luy ſeul i'attendois
Tout mon bon heur, mais las! c'eſt grand follie
» *De s'aſſeurer en ceſte humaine vie,*
» *Au bon vouloir de ſon Ami certain,*
» *S'il eſt enhuy il ne ſera demain.*
» *Touſiours la mort nous pend deſſus la teſte,*
» *Ou du Deſtin la ſoudaine tempeſte*
» *Vient rompre l'heur, que pouuons esperer,*
» *Ou quelque mal nous vient touſiours fruſtrer*
» *De noſtre attente, ou bien la prouidence*
» *De Dieu ne veut nous donner ioüiſſance*
» *De nos deſſeins, ſans ſuer & peiner.*
» *Car l'Homme eſt né au monde pour gaigner*
» *Son viure en peine, ainſi la haulte* E*ſſence*
» L'*a ordonné, en peine de l'offence*
» *Du premier Homme, Ah comme ie penſois*
Toucher le but, auquel ie m'aduançois
Par ſon moyen, voicy la palle Enuie
Qui m'a touſiours eſté dure ennemie,
Qui ſe lança traiſtrement ſur ſon chef
E*n l'accablant d'vn monde de meſchef.*

Et repaist mon espoir de si belles promesses,
Que mon cœur ne se peut retirer de sa Court.
Il me dit que le Grand ne se montrera sourd
Aux accens de mes vers, & qu'il s'ra fauorable
Au trauail que ie prens sans cesse infatigable
A grauir sur ce Mont ou l'on faict iusqu'au Ciel,
Par les vers s'esleuer le renom immortel
Des Roys & des Seigneurs. I'ay bien iusqu'à ceste heure.
Sans receuoir d'aucun quelque faueur meileure
Voulu croire a ce Dieu : mais ores si ie voy
Que comme vn affronteur il me manque de foy :
Ie iure par son lut, & par sa blonde tresse,
Qu'oncques il ne voira en sa Court ma ieunesse.
Ie la voüiray plustost a suiure les drappeaux
De ce Dieu qui eloche & abat les chasteaux,
Ou a suiure en honneur le Palais de Iustice,
Que perdre le guerdon de mon loyal seruice
Ie luy ay bien promis de corner les combas,
Et la noble vertu des Neueux de Normas
Noz Princes tous Heroz, ce que ie pense faire
Si ce present labeur reçoit quelque salaire,
Et qu'il me face aymer aux genereux Seigneurs.
Desquelz ie chanteray les immortelz honneurs
S'il me garde la foy, mais s'il la rompt pariure
Ie couriray bien tost ailleurs mon aduenture
» Celuy qui est trompé ne doit plus se fier
» En celuy qui pariure a osé deslier

» *Le neud de ſa promeſſe, ains prendre vne cõſtance*
» *De ne faire iamais auec luy alliance.*

DISCOVRS A MESſieurs d'Auranches.

L'*Honneur qu'on doit a ſon premier berceau,*
Ne me permet de leuer mon pinceau,
Ny mon crayon de deſſus ceſte table,
Sans y traçer ſon portraiƈt memorable.
Ie vous veux donq' repreſenter, Meſsieurs
En ce tableau, peinƈtz en baſſes couleurs
Les fortz rempartz de noſtre Ville antique,
Non eſleuez aux airs de la muſique
D'vn Amphion, ou bien par les threſors
D'vne Didon ſur les Lybiques bords
Mais par la main d'vne grande Deeſſe,
Qui fiſt coupper vne foreſt eſpeſſe,
Que ſouſtenoit ce Rocher de renom,
Qu'on appelloit l'obſcur Polydendron.
Puis fit ietter le plant d'vne muraille,
Qui deffiroit la plus forte bataille
Du Dieu ſanglant, ſes flanquez baſtillons
Ne tremblent point ſoubz les tonnans canons.
Elle nomma ceſte Cité AVRANCHES
Nom conuenant, pour les rameuſes branches
De ce grand boys. Ceſte diuinité
Auoit laiſsé pour la malignité

Et le boucon de Circe la ſorciere
Le champ Latin, & de ſuitte legere
Par les boüillons du bain Neptunien
Auoit ſurgy à ce bord Neuſtrien.
On la nommoit POMONE *la fruictiere,*
Grande Arboriſte & riche Iardiniere.
Apres qu'elle eut acheué ces remparts
Ell' les munit des plus hardys Soldarts
Qu'ell' peut choiſir, & fiſt leur Capitaine
Vn Cheualier, qui iamais ſoubz la peine
Ne ſe vid las, auſsi l'appelloit-on
Pour ceſt effect le Cheualier FERRON
Car tout ainſi que par la main du Feure
Le Fer molliſt, ſurmonte & met en œuure
Tous ſes Germains, & ne ſe void par eux
Iamais vaincu. Ainſi ce genereux,
Et grand Guerrier abbatoit ſoubs ſa lance
Ceux qui oſoient attaquer ſa vaillance,
Et onq' aucun tant fuſt-il braue & fier
Ne ſurmonta ſon cœur aduanturier
De luy ſont nez les ſieurs de la FERRIÈRE
Qui ont gardé la proüeſſe guerriere
De leur Ayeul. Noſtre grãd CONQVEREVR
Leſprouua bien quand ſa forte valleur
Domta l'Anglois, qui bien qu'il fuſt farrouche,
Tout depité luy fallut en la bouche
Maſcher le frein des Neuſtriennes loix.
FRANÇOIS *le Grand, Monarque des Frãcois*

Quand

Cogneut aufsi leur vaillance indomtable,
Quand le Lis d'or carguoit l'Aigle de fable.
Et quand a nous qui naiffance auons pris
De ces foldatz, qu'on life les efcris
Que nous tenons malgré l'âge & l'enuie,
Et l'on voira qu'en prenant noftre vie
De leur eftoc, nous auons pris aufsi
De Pere *en Filz leur courage endurcy*
Contre l'effort, l'affault & les alarmes
Que donne Mars par le fer de fes armes.
Lors que Cæfar Terreur des plus grandz Roys,
Vint ufurper ce Royaume Gaulois,
Ceux que Coifnon d'auecques nous diuife,
Penfant garder contre luy leur franchife
Cognoiffans bien quel eftoit noftre cœur,
Vindrent bien toft nous mandier faueur.
Quand noftre ROL *vint en cefte Prouince,*
Qu'il gouuerna en magnanime Prince *:*
Nous les derniers de tous les Neuftriens,
Fufmes ferrez aux neudz de fes liens.
Nous auons eu ce los du grand Guillaume,
Apres qu'il eut fubiugué le Royaume
Des fiers Anglois, d'eftre dictz les premiers
Sus *tous ceux-la qu'il eftimoit guerriers.*
Tant il vantoit la Contrée Auranchine
Pour fe monftrer aux armes Palladine.
Il n'eft befoing de faire mention
Des mafles cœurs, que cefte nation

Honore de bon cœur deſſus tout ce grand Dieu.
Fay luy ſoir & matin deuotement priere,
Garde ſes ſainctes loix & fais qu'en chacun lieu,
Ton ame deuant luy ſoit fidelle & entiere.
Ainſi tu gaigneras le loyer immortel
Dont il guerdonne cil, qui le ſert ſans fallace.
Mais ie ſuis trop icy, à Dieu mon cher Vitel.
Le Monarque ſans pair t'oillade de ſa grace.

Vitel.

Ou fuis-tu Ombre ſaincte? ou vas-tu mõ ſoucy?
Arreſte encore vn peu permets que ie t'embraſſe.
He quoy! veux-tu de moy te retirer ainſi?
Que ie voye vne fois encor' ta belle face.
Helas! ou eſt le tans que ton humanité
N'aymoit rien plus que moy? qu'elle pẽdoit l'oreille
Au fil de mes propos? & ta diuinité,
A mes crys douloureux ſourde ne s'eſmerueille?
Me laiſſeras tu doncq eſloigné de tes yeux
Trainer icy mes iours en douleur & en peine?
Viuray-ie icy en dueil & toy la hault aux Cieux
En plaiſir voyras tu ma miſere inhumaine?
Tu reſſembles à cil qui eſchappé des floz
Se paiſſant de ſoulas ſur le verd du riuage,
Void ſon amy en peine entre les fronts des rocs
Supporter d'Aquilon la furieuſe rage.
Atropos mets ta faux au verd de ma moiſſon,
Serre au moys de Iuillet l'eſpoir de ma vandange,
Ren moy libre à ce coup de ma ville priſon

Secoüant

La mienne helas en prend tant de trifteffe,
Que ia defia elle feroit en Grece,
Si ce n'eftoit la benigne douceur
De cil qui prend FRERE *de ce* Pafteur
Deffus le chef le faix de cefte maffe,
Qui la retient en ce François Parnaffe.
Vous Auranchois rendant graces au Cieux.
Deuez cherir ce Prelat *vertueux.*
Ce grand Prelat *dans qui le Ciel infpire*
Tout ce qu'il a de rare en fon Empire.
Prelat *qui eft digne qu'vn Apollon*
Efleue *aux Cieux fa gloire & fon renom.*
Peut-on trouuer pour l'eftat de Police,
Et *pour garder l'honneur de la iuftice,*
Hommes qui foient en leurs mœurs mieux viuans,
Et *qui foient plus en doctrine fçauans*
Qu'vn de Gardain, vn graue le Vicomte,
Vn Arondel, qui toufiours ont faict comte
Des vers facrez? aufsi noftre blond Dieu
Les embrafa autresfois de fon feu.
Y a-t-il vn duquel la douce langue
Difcoure mieux & trouue vne harangue
Qui de Hullin? *qu'on entende la voix*
Du docte Efchart au Senat Roüennois,
Qui comme vn foudre & tempefte bruyante
Esbahift toute vne troupe efcoutante?
Et l'on dira qu'il eft le vray furgeon
Du Nomien & de la grand Pithon

Qu'on vienne oüir vn disert la Masure
Et vn Vallée on dira que Nature
Les a produictz pour les rocz esbranler,
Comme vn Orphé tant est doux leur parler.
Il reste encor plusieurs graces a dire,
Qu'en ce Contour le Tout-puissant faict luire,
Que ie ne peux chanter plus hautement,
Ny mon pinceau peindre plus vifuement,
Dont ie me deuls, car ie voudrois parfaire
C'en quoy mon cœur desire vous complaire.
Ce qui me fust aisé, si de l'Enfer
Les noires Sœurs, de leur esmoulu fer
N'eussent meurtry mes Parentz par surprise,
Dont ilz sont deux dormans en vostre Eglise.
Le tiers helas mon Oncle plus prochain
Qui me guidoit chez le saint chœur NEVVAIN
Veillant Berger du troupeau de Grand-ville
Gist au tombeau de sa chere famille.
Puis deux, apres auoir veu les Romains
Dessus le Tybre, & les Napolitains
A Naples mesme, apres qu'en Allemaigne,
En Dennemarque & en la riche Espaigne
Ilz eurent veu ce que peut desirer
Vn bel esprit, ains que se retirer
En son berceau, par la Parque enuieuse
Beurent aussi de l'onde sommeilleuse.
Le moins âgé en l'ardeur de son sang,
Qui ia desia prenoit sa place au rang

Des bons Efpritz que la France nous donne,
Broncha helas foubz la Mort trop felonne
En fon beau May, & eut pour fon tombeau
Paris fans pair. Or mon Auril nouueau
Ne s'appuyoit que fur cefte aultre Frere.
Luy feul portoit ma faifon printanniere
Sur Helicon, en luy feul ie fondois
Tout mon efpoir, de luy feul i'attendois
Tout mon bon heur, mais las! c'eft grand follie
» De s'affeurer en cefte humaine vie,
» Au bon vouloir de fon Ami certain,
» S'il eft enhuy il ne fera demain.
» Toufiours la mort nous pend deffus la tefte,
» Ou du Deftin la foudaine tempefte
» Vient rompre l'heur, que pouuons esperer,
» Ou quelque mal nous vient toufiours fruftrer
» De noftre attente, ou bien la prouidence
» De Dieu ne veut nous donner ioüiffance
» De nos deffeins, fans fuer & peiner.
» Car l'Homme eft né au monde pour gaigner
» Son viure en peine, ainfi la haulte Effence
» L'a ordonné, en peine de l'offence
» Du premier Homme, Ah comme ie penfois
Toucher le but, auquel ie m'aduançois
Par fon moyen, voicy la palle Enuie
Qui m'a toufiours efté dure ennemie,
Qui fe lança traiftrement fur fon chef
En l'accablant d'vn monde de mefchef.

Et luy fist tant de trauail & de peine,
Qu'il luy fallut pres Thabor *& Vilaine*
Trauerser Stix, me laissant seulement
Vn dueil amer pour tout aduancement.
Ainsi voila comme veuf de Pilotte
A la mercy d'Aquilon mon nau flotte,
Ie suis tout seul en trauail a ramer
Dessus le dos d'vne terrible Mer,
Tousiours le Ciel y darde son orage,
Et tous les vents y aigrissent leur rage.
I'ay beau remplir l'air de cris & de pleurs,
P*ersonne helas ! n'accourt à mes clameurs.*
Cruel Destin, & Fortune marrastre,
Tissez-vous donq' vne toille noirastre
A mon espoir ? vostre fiere rigueur
A tell' iuré d'espancher tout malheur
Dessus ma teste, & faire que ie passe
Toute ma vie au rets de vostre nasse ?
Bien que ie flotte en telle mer d'ennuiz,
Ie vous rendray l'honneur que tout pays
Requert des siens, & celuy la qui pense
Que ie vouldrois ailleurs prendre alliance
Qu'en mon Pays, *vrayment se trompe bien.*
Ie veux sembler au bon Dulichien,
Qui ne fit cas de l'isle d'Ogysie,
Pour retourner en sa douce Patrie
La pauure Itaque *horriblé, de rochers,*
Qui luy estoient dix mille fois plus chers

Que ce pays plantureux & fertille :
Et prisa plus l'Icarienne fille
Desia ridee, & subiette à la loy,
Que tient sur nous l'inexorable Roy
Du noir Cahos, qu'vne belle Deesse,
Qui le vouloit garder de la Vieillesse,
Et le norrir du nectar sauoureux,
Et du manger dont se paissent les Dieux.
Ainsy ny a Terre si plantureuse,
(Mais en peut-on trouuer de plus heureuse
Pour les Mortels que celle des Normans?)
Qui arreste onq' la course de mes ans
En ses manoirs, & sil n'y a pucelle,
Ny femme encor tant soit ell' chaste & belle,
Qui puisse tant m'estraindre à son collier,
Que me tenir Esclaue en son foyer
Hors mon Pays, & celuy la s'abuse,
Qui simple croit que l'œil d'vne Arethuse
Ait tel pouuoir, qu'à son verd m'attacher
En m'estrangeant de mon berceau si cher.
Plustost les Cerfs vianderont dans les nuës,
Et le Sangliers dans les ondes chenues :
Que le Nopcier cest Hymen coniugal
Me captiue hors de mon pays natal.

AV SEIGNEVR DV MESNIL DRAY.

SONET I.

QVi mieux que vous ſe cache d'vn plaſtron
Tout l'eſtomac ? qui mieux faict ſur ſa teſte
D'vn morion trembler l'horrible creſte
Quand vous carguez l'aduerſaire eſcadron ?
Qui mieux que vous ſur le pouldreux ſillon
Manie a bondz & a voltes la beſte (preſte
Au pied-ſouuant ? Qui mieux que vous s'ap-
Deſſus le front le rameau d'Apollon ?
Ie vois deſia voſtre flame eternelle
Voſtre beau loz & vertu immortelle
Rompant du Tans la moiſſonniere faux,
D'vn ſault hardi franchir la borne entiere
Du Peuple noir, l'Iſlandaiſe barriere,
Pour s'eſlancer par deſſus les maux.

AV SEIGNEVR DE S. Quentin ſus le Homme.

SONNET 2.

Bien que vous eſgualliez tous Seig. valeureux
Soit a bien eſſayer vn cheual en carriere,
A rompre courageux vne lance guerriere,
Et a dreſſer de Mars les ſcadrons ſurieux.

Bien que

Bien que ſoubz le fardeau du harnois belliqueux,
Soufflant & haletant tout couuert de pouſiere
Faiſant de voſtre front couler vne riuiere
Vous coſtoyez de pres vn Hector *genereux.*
Souuenez vous pourtant que tous ces braues geſtes
Qui vous vont enrollant auecques les Celeſtes,
Periront par le tans orfelins de renom.
S'ilz ne ſont engrauez au marbre de Memoire
D'vne main Poetique, ainſi vit or' la gloire,
Par l'Homeriq' ciſeau, du preux Agamemnō.

A IVLIAN PELE'E ANGEVIN

SONNET 3.

QVel bruit ? qu'elle tempeſte ? & quel foudre eſclatant
Oy-ie ainſi retentir ? quelle viue fonteine
Deſgorge à gros bouillons de ſa parlante veine
Ce Torrent qui rauiſt tout vn monde eſcoutant ?
Cli. C'eſt PELE'E, *Vitel, qui n'aguere haletāt,*
Grauit a ſon honneur, a la cime hautaine
De noſtre mont ſacré, ou tout ſueux de peine
Il s'acquiſt ſur le front le fueillart criquetant.
Vit. Ha ! Clion ie voy bien que noſtre Frāce eſgale
En eſclas d'eloquence & la Grece & l'Italie,
Cli. Vitel il eſt certain le Francois pourra biē
Deſormais engrauer au bronze de Memoire

Aa

Sans doute quelque mal ou encombre s'apprefte
A decocher le traict de fa dure tempefte
Sur mon ieune fourcil. Voyla mon vieux laurier
Qui aupres de fon tronc, ainfi qu'vn norricier
Efleuoit vn furgeon de fa propre fubftance,
Le voyla dif-ie a plat par la grand violence
Du terrible Aquilon. Voyla mon grand Belier
Qui vient d'eftre emporté par le loup carnafsier.
Voyla tous mes moutons mes boucz & mes che-
urettes,
Qui tremblottent de peur fans tõdre les herbettes.
Puis ie fens vn foucy qui m'efpine le cœur,
Qui m'empraint fur le front vne haue langueur,
Qui me faict haletter foubz le ioug de mifere,
Et me rend quafi preft a defcendre en la biere.
Pan fauteur des bergers, & toy fainćte Pales
L'honneur des champs, qui as les pafteurs pour va-
letz :
Si i'ay pluftoft voüé ma ieuneffe doree,
Seruant voftre grandeur, à paiftre par la prée
Les gras troupeaux laineux qu'affuyure du Dieu
Mars
Tout flambant d'vn harnois les nobles eftandartz.
Si i'ay pluftoft aymé emboufcher la mufette,
Qu'en courtifant Phœbus l'airain d'vne trõpette.
Si i'amais i'ay baigné du fang d'vn ieune ai-
gneau
Voz autelz, & offert du fourmage nouueau

Sur le

Bien que ſoubz le fardeau du harnois belliqueux,
Soufflant & haletant tout couuert de pouſiere
Faiſant de voſtre front couler vne riuiere
Vous coſtoyez de pres vn Hector *genereux.*
Souuenez vous pourtant que tous ces braues geſtes
Qui vous vont enrollant auecques les Celeſtes,
Periront par le tans orfelins de renom.
S'ilz ne ſont engrauez au marbre de Memoire
D'vne main Poetique, ainſi vit or' la gloire,
P*ar l'Homeriq' ciſeau, du preux Agamemnõ.*

A IVLIAN PELE'E ANGEVIN

SONNET 3.

Q*Vel bruit ? qu'elle tempeſte ? & quel ſoudre eſclatant*
Oy-ie ainſi retentir ? quelle viue fonteine
Deſgorge à gros bouillons de ſa parlante veine
Ce Torrent qui rauiſt tout vn monde eſcoutant ?
Cli. C'eſt PELE'E, *Vitel, qui n'aguere haletãt,*
Grauit a ſon honneur, a la cime hautaine
De noſtre mont ſacré, ou tout ſueux de peine
Il s'acquiſt ſur le front le ſueillart criquetant.
Vit. Ha ! Clion ie voy bien que noſtre Frãce eſgale
En eſclas d'eloquence & la Grece & l'Italie,
Cli. Vitel il eſt certain le Francois pourra biẽ
Deſormais engrauer au bronze de Memoire

Aa

Qu'vn Pelée tout ſeul luy donne autãt de gloire
Que deux iadis au Grec & à l'Italien.

Au meſme. SONET 4.

PEut *eſtre pourrois (ſans aucune iactunce)*
Celebrer la vertu de ceux qui le harnois
Endoſſent pour ſeruir les Princes & les Rois,
Tant ils ont l'eſtomac eſchauffe de vaillance.
Ie vanterois bien ceux qui ont la cognoiſſance
Des plus doctes cayers, & ceux là dõt les loix,
Font d'vne grãd Cité flechir tous les Bourgeois,
Tant le bras Aſtrean leur donne de puiſſance
Mais quãd ie veux chanter ta grand' perfection
Mon PELEE, *il me fault prendre l'inuention*
Que trouua deſtrement l'ingenieux Thimãte
Qui ne pouuant tracer la grande marriſſon
Que portoit ſur le front le Prince *Agamemnõ*
Luy voila d'vn bandeau la face deſplaiſante.

A MONSIEVR DE LA Chattiere.

SONET 5.

V*Ous qui ne pouuiez pas vous contẽter du los,*
De l'hõneur du renõ, ny de la grãd nobleſſe,
Que vous auoient cõquis les faits de la proüeſſe
De vos guerriers ayeulx, dedãs la bierre enclos.
Deſireux de vertu, ennemy de repos,
Vous auez des Mauors acquis la hardieſſe,
Vous vous eſtes auſsi de la ſage Deeſſe
Faict Gẽdarme, courbãt ſous ſon harnois le dos.

Et de plus ne voulant remporter pour couronne
L'oliuier ſeulement, duquel elle guerdonne
Ses valeureux Guerriers, vous auez voſtre frõt.
Semblablement palmé de la branche pucelle,
Qui vous a ennobly d'vne gloire eternelle.
Et d'vn los que les ans effacer ne pourront.

A IAN DV BELLAY SIEVR de la Chantelaye.

SONET 6.

NE *penſe, du Bellay, que ce ſoit la premeſſe*
De noſtre parenté, ou les propos courtois,
Dont tu as peu charmer mon eſprit tant de fois,
Qui me ſerre auec toy d'vne aymantine leſſe.
Ta ſaine integrité, ta bonté, ta ſageſſe,
Et ta rare vertu gaignent tant ſur mes loix
Qui vont d'vn pied nombreux, que vrayement ie vouldrois
Employer pour leur los le peu que i'ay d'adreſſe :
N'eſtoit que ie le peux ſus vn vers plus diuin
Le hauſſer d'icy bas au palais criſtalin,
Pour garder que le temps ne le moiſſonne en terre.
Car que ſert-il d'auoir vn los & digne & beau
S'il eſt auec le corps eſteint dans le tombeau
Ou ſi l'âge enuieux l'eſtreint dedans ſa ſerre ?

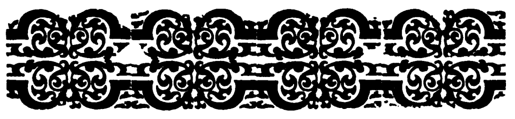
Aa ij



DIVERS TOMBEAVX ET EPITAPHES PAR IAN de Vitel Auranchois.

QVATRIN.

QVe ces Tombeaux Mneſmoſyde Carole
Que vous auez graué ſur voſtre Mont
Surpaſſent d'ans le ſuperbe Mauſole,
Et tout ceux-là qu'icy les Feures font.



LARMES ET REGRETS

SVR LE TRESPAS DE MESſire Georges Pericart Eueſque d'Auranches, A Meſſire François Pericart ſon Frere a preſent auſſi Eueſque d'Auranches.

C'*Eſtoit en ce beau Mois ou le Cācre des Cieux*
Allume le flambeau de l'Eſté radieux,
Qu'vn frais matin, alors que la flame doree
De Phœbus *eſclairoit la pointe plus aëree*
Des rochers & des mōts, pour rēdre plus gaillard
Mon cerueau tout pēſif fantaſtique & ſongeard,
Ie m'allois pourmenant dedans la belle pree
De cent mille couleurs tout par tout diapree
Des vallons Auranchois : la ſuyuant nom Daimon
I'aduancé peu à peu mes pas vers le ſablon
De Sée *tout courbé. Ou ie vey d'aduenture*
Sans eſtre decouuert (car la ramee obſcure
D'arbriſſeaux entaſſez empeſchoit que les yeux
D'aucun euſſent cogneu que ie fuſſe en ces lieux)
Vn Homme aſſez notable en peine & en triſteſſe
Soubz vn ſaule tout creux & pourry de vieilleſſe
Qui ſe battant des poings tout morne & adeulé,

Bb iij

En bien ramant des bras. Apres par quel moyen
Il failloit enferrer le renard au lien
D'vn piege deceptif, puis par quelle finesse
On pouuoit mettre a mort la fere pilleresse :
Et bref il se plaisoit à m'enseigner les artz
Dont les soigneux bergers surpassēt les caignardz.

Guynot.

Aussi le nommoit-on l'honneur de ma prairie,
Il enfloit le pipeau d'vne voix si iolie,
Qu'il faisoit trepigner au millieu des preaux,
Les cheures, les brebis, les boucz & les aigneaux,
Ils gardoit de si pres l'ordonnance d'Astree
Qu'il n'offensa iamais berger de sa contree.
Si l'vn de ses subiectz eust emblé le pipeau,
Ou faict vne autre iniure à quelqu'vn du hameau,
Il estoit corrigé selon droit & iustice.
Il detestoit sur tout le brasier d'auarice,
Iamais l'ambition ne luy brusla le cœur,
Iamais il ne s'enfla de populaire honneur,
Ie ne le vey iamais chiche de son fourmage,
Ny de tous ses moyens à ceux de son village
Qu'en auoient besoing, bien souuent l'aignelet,
Arrosoit de son sang au beau teint vermeillet
Les autels du Dieu Pan, Il cherissoit les Muses,
Et tous ceux qui sçauoient enfler les cornemuses,
Sur tous il carressoit les ieunes pastoureaux,
Qui vouloiēt accororder les airs des chalumeaux.

Xanthin.

» *Piperesse & ingrate vn triste repentir.*
» *Meschante ell' nous apprend à ne mettre fiance*
» *En ce qui est du fief de son obeissance.*
» *Car ce qui en depend tant muable est son tour*
» *Ne se peult asseurer de demeurer vn iour*
» *En son estre constant : & tout ce qui a vie*
» *Sus la terre est vassal de sa grand tyrannie.*
» *Les Monarques, les Rois, les hautains Empereurs*
» *Les Seigneurs, les marchãs & les bas laboureurs*
» *Pesle-mesle attachez au collier de sa lesse,*
» *Sauourent sans esgard le fiel de sa rudesse.*
» *Et vn seul n'est exẽpt ou soit tost ou soit tard,*
» *De tõber soubs sa main, ou soubs l'acier du dard*
» *De la mort sa germaine. helas ces deux bourreles*
Ont iuré de casser les humaines modelles.
Si bien que celuy la qui fonde son appuy,
Et son ferme support sur le bonheur d'aultruy,
Soit qu'il soit vertueux, ou enflé de richesses
Se void enfin trompé par ces aspres traitresses.
A mon damp ie le sçay ô Destin impiteux,
Qui me fais lamenter & plorer tout piteux
Le trespas aduancé de mon sage Pilotte,
Qui maintenant helas ! sans nef en Lettre flotte.
Ha! Mort tu l'as deceu comme feist ton Germain
Le Pilot de l'Ayeul du noble sang Romain.
Mais encor' ne fut-il si dur a cest Æenee,
Que tu es ore à moy. Car ceste Destinee
Aduint lors que les vens laissoient la mer dormir

AV SEIGNEVR DV MESNIL DRAY.

SONET I.

QVi mieux que vous ſe cache d'vn plaſtron
Tout l'eſtomac? qui mieux faict ſur ſa teſte
D'vn morion trembler l'horrible creſte
Quand vous carguez l'aduerſaire eſcadron?
Qui mieux que vous ſur le pouldreux ſillon
Manie a bondz & a voltes la beſte (preſte
Au pied-ſouuant? Qui mieux que vous s'ap-
Deſſus le front le rameau d'Apollon?
Ie vois deſia voſtre flame eternelle
Voſtre beau loz & vertu immortelle
Rompant du Tans la moiſſonniere faux,
D'vn ſault hardi franchir la borne entiere
Du Peuple noir, l'Iſlandaiſe barriere,
Pour s'eſlancer par deſſus les maux.

AV SEIGNEVR DE S. Quentin ſus le Homme.

SONNET 2.

Bien que vous eſguallie tous Seig. valeureux
Soit a bien eſſayer vn cheual en carriere,
A rompre courageux vne lance guerriere,
Et a dreſſer de Mars les ſcadrons furieux.

Bien que

Bien que ſoubz le fardeau du harnois belliqueux,
Soufflant & haletant tout couuert de pouſiere
Faiſant de voſtre front couler vne riuiere
Vous coſtoyez de pres vn Hector *genereux.*
Souuenez vous pourtant que tous ces braues geſtes
Qui vous vont enrollant auecques les Celeſtes,
Periront par le tans orfelins de renom.
S'ilz ne ſont engrauez au marbre de Memoire
D'vne main Poetique, ainſi vit or' la gloire,
P*ar l'Homeriq' ciſeau, du preux Agamemnõ.*

A IVLIAN PELE'E ANGEVIN

SONNET 3.

Q*Vel bruit ? qu'elle tempeſte ? & quel ſoudre eſclatant*
Oy-ie ainſi retentir ? quelle viue ſonteine
Deſgorge à gros bouillons de ſa parlante veine
Ce Torrent qui rauiſt tout vn monde eſcoutant ?
Cli. C'eſt PELE'E, *Vitel, qui n'aguere haletãt,*
Grauit a ſon honneur, a la cime hautaine
De noſtre mont ſacré, ou tout ſueux de peine
Il s'acquiſt ſur le front le fueillart criquetant.
Vit. Ha ! Clion ie voy bien que noſtre Frãce eſgale
En eſclas d'eloquence & la Grece & l'Italie,
Cli. Vitel il eſt certain le Francois pourra biẽ
Deſormais engrauer au bronze de Memoire

Aa

Ie trouue ta raison
D'assez vallable poix. bien que la marrisson
Me bride en l'estomac la parolle plaintiue,
Si diray-ie pourtant à l'age succesiue
Des carmes en son nom qui viuront à iamais
Malgré tous les bourreaux de l'Auernal palais.
Ie vais donq' commencer ta saison naquissante
Fera bien cest honneur à la mienne mourante.
» Tout ce qui naist dessoubs la Lune
» Tient du fief de la Parque brune,
» Et est subiect à changement.
« Rien ne demeure perdurable,
» Ferme constant ou immuable,
» En ce metallier element.

Xanthin.

Les Chasteaux, les maisons royales,
Les citez, les tours, les medalles,
Les logis bien estançonnez
Les hauts Mausoles magnifiques,
Et les colonnes Ioniques,
Sont tous par l'âge ruinez.

Guynot.

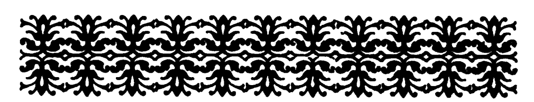
Le Tans faict deseicher les chesnes,
Il oste la verdure aux fresnes,
Il abbat toute vne forest
En luy alterant la racine.
Il entre mesme en la poictrine
Des durs cailloux & les deffet.

Et de plus ne voulant remporter pour couronne
L'oliuier ſeulement, duquel elle guerdonne
Ses valeureux Guerriers, vous auez voſtre frôt.
Semblablement palmé de la branche pucelle,
Qui vous a ennobly d'vne gloire eternelle.
Et d'vn los que les ans effacer ne pourront.

A IAN DV BELLAY SIEVR de la Chantelaye.

SONET 6.

NE penſe, du Bellay, que ce ſoit la premeſſe
De noſtre parenté, ou les propos courtois,
Dont tu as peu charmer mon eſprit tant de fois,
Qui me ſerre auec toy d'vne aymantine leſſe.
Ta ſaine integrité, ta bonté, ta ſageſſe,
Et ta rare vertu gaignent tant ſur mes loix
Qui vont d'vn pied nombreux, que vrayement ie vouldrois
Employer pour leur los le peu que i'ay d'adreſſe :
N'eſtoit que ie le peux ſus vn vers plus diuin
Le hauſſer d'icy bas au palais criſtalin,
Pour garder que le temps ne le moiſſonne en terre.
Car que ſert-il d'auoir vn los & digne & beau
S'il eſt auec le corps eſteint dans le tombeau
Ou ſi l'âge enuieux l'eſtreint dedans ſa ſerre ?



EGLOGVE SVR LE TRES-PAS DE FEV ELIE VINET XANtongeois à M. Ian Braſſier Theologal de Bordeaux, & à M. Iaques Braſſier ſon frere Docteur ès droits & Aduocat au Parlement de Paris.

XANTHIN GVYNOT. TERPIN.

IE ſuis tout eſbahy de voir ſi promptement
Le Ciel en plein midy ſe cacher triſtement
Le front d'vn voile brun, de voir trembler la terre
Au bruit tempeſtueux d'vn horrible tonnerre,
De voir treluire l'air de mille & mille feuz,
Qui naquiſſent du choc des orages eſmeuz.
De voir les quatre vents d'vne bruyante haleine
Balayer le ſourcil de ceſte baſſe pleine,
Et faire trebuſcher par contraires aſſaults
Les cheſnes, les ſapins, les plans & les ormeaux.
Et voir tomber ſi dru & la greſle & la pluye,
Qu'il fault à mes troupeaux delaiſſer la prairie.
Ie ne ſçay pas qui eſt la cauſe & le moteur
De ces triſtes effects. Car le pere & l'Autheur

» *Piperesse & ingrate vn triste repentir.*
» *Meschante ell' nous apprend à ne mettre fiance*
» *En ce qui est du fief de son obeissance.*
» *Car ce qui en depend tant muable est son tour*
» *Ne se peult asseurer de demeurer vn iour*
» *En son estre constant : & tout ce qui a vie*
» *Sus la terre est vassal de sa grand tyrannie.*
» *Les Monarques, les Rois, les hautains Empereurs*
» *Les Seigneurs, les marchãs & les bas laboureurs*
» *Pesle-mesle attachez au collier de sa lesse,*
» *Sauourent sans esgard le fiel de sa rudesse.*
» *Et vn seul n'est exẽpt ou soit tost ou soit tard,*
» *De tõber soubs sa main, ou soubs l'acier du dard*
» *De la mort sa germaine. helas ces deux bourreles*
Ont iuré de casser les humaines modelles.
Si bien que celuy la qui fonde son appuy,
Et son ferme support sur le bonheur d'aultruy,
Soit qu'il soit vertueux, ou enflé de richesses
Se void enfin trompé par ces aspres traitresses.
A mon damp ie le scay ô Destin impiteux,
Qui me fais lamenter & plorer tout piteux
Le trespas aduancé de mon sage Pilotte,
Qui maintenant helas ! sans nef en Lettre flotte.
Ha*! Mort tu l'as deceu comme feist ton Germain*
Le Pilot *de l'Ayeul du noble sang Romain.*
Mais encor' ne fut-il si dur a cest Ænee,
Que tu es ore à moy. Car ceste Destinee
Aduint lors que les vens laissoient la mer dormir

Sans doute quelque mal ou encombre s'apprefte
A decocher le traict de fa dure tempefte
Sur mon ieune fourcil. Voyla mon vieux laurier
Qui aupres de fon tronc, ainfi qu'vn norricier
Efleuoit vn furgeon de fa propre fubftance,
Le voyla dif-ie a plat par la grand violence
Du terrible Aquilon. Voyla mon grand Belier
Qui vient d'eftre emporté par le loup carnafsier.
Voyla tous mes moutons mes boucz & mes cheurettes,
Qui tremblottent de peur fans tõdre les herbettes.
Puis ie fens vn foucy qui m'efpine le cœur,
Qui m'empraint fur le front vne haue langueur,
Qui me faict haletter foubz le ioug de mifere,
Et me rend quafi preft a defcendre en la biere.
Pan fauteur des bergers, & toy fainde Pales
L'honneur des champs, qui as les pafteurs pour valetz :
Si i'ay pluftoft voüé ma ieuneffe doree,
Seruant voftre grandeur, à paiftre par la prée
Les gras troupeaux laineux qu'affuyure du Dieu Mars
Tout flambant d'vn harnois les nobles eftandartz.
Si i'ay pluftoft aymé emboufcher la mufette,
Qu'en courtifant Phœbus l'airain d'vne trõpette.
Si i'amais i'ay baigné du fang d'vn ieune aigneau
Voz autelz, & offert du fourmage nouueau

Sur le

» Piperesse & ingrate vn triste repentir.
» Meschante ell' nous apprend à ne mettre fiance
» En ce qui est du fief de son obeissance.
» Car ce qui en depend tant muable est son tour
» Ne se peult asseurer de demeurer vn iour
» En son estre constant : & tout ce qui a vie
» Sus la terre est vassal de sa grand tyrannie.
» Les Monarques, les Rois, les hautains Empereurs
» Les Seigneurs, les marchãs & les bas laboureurs
» Pesle-mesle attachez au collier de sa lesse,
» Sauourent sans esgard le fiel de sa rudesse.
» Et vn seul n'est exẽpt ou soit tost ou soit tard,
» De tõber soubs sa main, ou soubs l'acier du dard
» De la mort sa germaine. helas ces deux bourreles
Ont iuré de casser les humaines modelles.
Si bien que celuy la qui fonde son appuy,
Et son ferme support sur le bonheur d'aultruy,
Soit qu'il soit vertueux, ou enflé de richesses
Se void enfin trompé par ces aspres traitresses.
A mon damp ie le scay ô Destin impiteux,
Qui me fais lamenter & plorer tout piteux
Le trespas aduancé de mon sage Pilotte,
Qui maintenant helas ! sans nef en Lettre flotte.
Ha! Mort tu l'as deceu comme feist ton Germain
Le Pilot de l'Ayeul du noble sang Romain.
Mais encor' ne fut-il si dur a cest Ænee,
Que tu es ore à moy. Car ceste Destinee
Aduint lors que les vens laissoient la mer dormir

EGLOGVE.

Guynot.

Ha Pan! que nous sert-il d'endurer tãt de peines
A mener les troupeaux par les mõts & les pleines?
A sentir en Hyuer la neige & les glaçons,
A vanter ton honneur en cent mille façons,
Et bref que nous sert-il t'esgorgetter noz bestes
Puisque nous sommes las! les buttes des tempestes
Du destin & du mal? puisque pour tout guerdon
La mort nous fait vassaux du seuere Pluton?
O que nous sommes fols!

Xanthin.

C'est vn berger sans doute.
Il approche d'icy. Il fault que ie l'escoute [uert,
Pour sçauoir ce qu'il dit, ains qu'il m'ayt descou-
Il a quelque meschef. vrayment celuy qui pert
Ne peut se resioüir. Ie crains que sa fortune
N'estende aussi sur moy sa main trop importune.

Guynot.

Allez pauures aigneaux, allez pauures brebis,
Allez boucs & taureaux, sans moy par les herbiz
Allez ie ne veux plus võ cõduire aux chãps paistre
Que ce Dieu forestier vous dõne vn autre maistre.
Ie ne prendray iamais ny chaulmes, ny roseaux
Ny houlette en la main. Ie quitte les preaux,
Et tous les Cheurepieds pour en mon plaintif âge
Chercher en autre part, vn meilleur auantage.
Puisque ie voy helas! mon plus fidelle amy
D'vn fort sommeil d'acier par la Mort endormy.

» *Piperesse & ingrate vn triste repentir.*
» *Meschante ell' nous apprend à ne mettre fiance*
» *En ce qui est du fief de son obeissance.*
» *Car ce qui en depend tant muable est son tour*
» *Ne se peult asseurer de demeurer vn iour*
» *En son estre constant : & tout ce qui a vie*
» *Sus la terre est vassal de sa grand tyrannie.*
» *Les Monarques, les Rois, les hautains Empereurs*
» *Les Seigneurs, les marchãs & les bas laboureurs*
» *Pesle-mesle attachez au collier de sa lesse,*
» *Sauourent sans esgard le fiel de sa rudesse.*
» *Et vn seul n'est exẽpt ou soit tost ou soit tard,*
» *De tõber soubs sa main, ou soubs l'acier du dard*
» *De la mort sa germaine. helas ces deux bourreles*
Ont iuré de casser les humaines modelles.
Si bien que celuy la qui fonde son appuy,
Et son ferme support sur le bonheur d'aultruy,
Soit qu'il soit vertueux, ou enflé de richesses
Se void enfin trompé par ces aspres traitresses.
A mon damp ie le scay ô Destin impiteux,
Qui me fais lamenter & plorer tout piteux
Le trespas aduancé de mon sage Pilotte,
Qui maintenant helas ! sans nef en Lettre flotte.
Ha*! Mort tu l'as deceu comme feist ton Germain*
Le Pilot *de l'Ayeul du noble sang Romain.*
Mais encor' ne fut-il si dur a cest Ænee,
Que tu es ore à moy. Car ceste Destinee
Aduint lors que les vens laissoient la mer dormir

Calme dans ſon berceau. On n'entendoit fremir
N'y grommeler les flots, vne obſcure tempeſte
N'embruniſſoit le Ciel en menaçant la teſte
Des palles matelots : mais maintenant helas!
L'air treluiſt tout d'eſclairs, tout tres-ſaute aux eſ-
Des orages bruiants. L'haleine de Boree, (clats.
Lance iuſqu'à l'azur des Cieux la Mer iree.
Il n'y a Marinier tant hardy deſſus l'eau
Qui ne penſe trouuer pour le creux d'vn tombeau
L'eſtomac des poiſſons : & ma freſle nauire
N'a Pilot qui empoigne & qui manie & vire
Prudentement ſon frein, depuis que i'ay perdu
Mon ſage PERICART, *qui tout bleſme eſtendu*
Sommeille ſoubs le faix d'vn tombeau lamẽtable,
Tombeau qui me ſera à iamais deplorable.
Le grand Anchiſien ne porta tant au cœur
De dueil, de deſconfort, de peine & de douleur,
Quand il fut aduerty de l'eſtrange aduenture,
Qui eſteignit en l'eau ſon ruſé Palinure,
Que i'en veux endurer pour mon grand Pericart
Seul honneur des Pilots, qui oncq' ne fit hazard
Ny peril de ma nef, tant fuſt la mer faſcheuſe,
Et l'haleine des vents deſpite & orageuſe,
Mais c'eſt peu de mes pleurs, c'eſt peu de mes re-
grets :
Vous toutes Deitez des grands Palais vitrez,
Laiſſez vos antres frais, laiſſez vos caues creuſes,
Et nageant toſt icy, de voz larmes piteuſes

Ampoulez

Ampoullez auec moy les ondes & les flotz
De ce Fleuue tardif : que vos bruiantz sanglotz
Le facent retentir. Vien donq grande Deesse
Thetis au piedz-d'argent auec la troupe espesse
Des Nymphes *& Tritons, vien dis-ie accõpaigner*
Mes pleurs de tõ crystal, pour tous ces prez baigner
Vous Muses qui tenez les Pimpleaunes cimes,
Et Nymphes qui logez au fond des bas abismes
De Baphyre *ondoyant, venez enfler ce flot,*
Lamentant le trespas de mon veillant Pilot.
Larmoyez aussi fort qu'auec la Nereide,
Lors que vous regretiez sa race Peleide
Et si auez ploré ce Guerrier furieux
Pour ce qu'il repinçoit le luth melodieux.
Plus iuste occasion vous vient ores estreindre
A gemir, a plorer, a crier & a plaindre.
Car ce grand Pericart n'auoit pas seulement
Lart de battre les nerfs d'vn parlant instrument :
Mais aussi auoit-il toute vostre science.
Il n'eust craint d'attaquer Mercure en Eloquence
Il estoit vn Sceuole & au droit & aux loix,
Autant que le Latin il scauoit le Gregeois.
Il estoit des premiers en la sacree Escolle,
Qui fait bruire de Dieu la diuine parolle.
Il deffendoit tousiours vostre nom, & benin
Caressoit tout cela qu'au ruisseau Pegasin
Vous lauez sainctement. Toy donque vagabonde
Grand Dame de la Mer, & vous Troupe faconde

Bb

En bien ramant des bras. Apres par quel moyen
Il failloit enferrer le renard au lien
D'vn piege deceptif, puis par quelle finesse
On pouuoit mettre a mort la fere pilleresse :
Et bref il se plaisoit à m'enseigner les artz
Dont les soigneux bergers surpassẽt les caignardz.

Guynot.

Ausi le nommoit-on l'honneur de ma prairie,
Il enfloit le pipeau d'vne voix si iolie,
Qu'il faisoit trepigner au millieu des preaux,
Les cheures, les brebis, les boucz & les aigneaux,
Ils gardoit de si pres l'ordonnance d'Astree
Qu'il n'offensa iamais berger de sa contree.
Si l'vn de ses subiectz eust emblé le pipeau,
Ou faict vne autre iniure à quelqu'vn du hameau,
Il estoit corrigé selon droit & iustice.
Il detestoit sur tout le brasier d'auarice,
Iamais l'ambition ne luy brusla le cœur,
Iamais il ne s'enfla de populaire honneur,
Ie ne le vey iamais chiche de son fourmage,
Ny de tous ses moyens à ceux de son village
Qu'en auoient besoing, bien souuent l'aignelet,
Arrosoit de son sang au beau teint vermeillet
Les autels du Dieu Pan, Il cherissoit les Muses,
Et tous ceux qui sçauoient enfler les cornemuses,
Sur tous il carressoit les ieunes pastoureaux,
Qui vouloiẽt accororder les airs des chalumeaux.

Xanthin.

Tu as ſi hault crié que les viſtes Zephyrs
Ont poulſé iuſqu'a nous tes pleurs & tes ſouſpirs.
Dont par la volonté des Dieux de la Maree
Ie ſuis icy venue à ta voix eſploree.
Tu accuſes les Dieux, la Fortune, le Sort,
Et la Mort de t'auoir deſrobé à ce bord
Ton ſage Pericart. *Scais tu pas que l'Eſſence*
De vous autres Mortels, à tiré ſa naiſſance
De la voute des Cieux, par la ſubtilité
De l'antique Potier ce ruſé Premélhé?
Dont voſtre bruſque Eſprit eſt icy bas en Terre,
Comme vn pauure Forçat que la cadene enſerre.
Ou comme vn Pelerin qui hors de ſa maiſon,
Endure la challeur de la ſeiche ſaiſon,
La glace, les frimas, & la tempeſte horrible,
Que vomiſt de l'Hyuer la rigueur ſi terrible.
Il bruſle tout de ſoif, il chancelle de faim,
A faute de trouuer & de l'eau & du pain.
Et bref il n'a iamais ny confort, ny lieſſe,
Qu'il ne voye les floz de la fumee eſpeſſe
Qui ſort de ſon foyer. Les trauaux douloureux,
Qui geinent voſtre eſprit ne ſont moins rigoureux
Que tous ceux la que ſent l'Eſclaue à la galere.
Et celuy qui voyage en Prouince *eſtrangere.*
Et n'a iamais confort qu'il ne ſoit ioüiſſant
De ſon logis natal le Ciel reſplendiſſant. (l'hõme
» *Les Dieux ne donnẽt point vn plus grand heur à*

Et du Hybou plaintif m'abuchoiēt tous ces maux
O fortuné Vieillard, ta perruque gelee
Monſtroit aſſez à tous que la voute eſtoillee
T'auoit touſiours chery. Deſia quatre vingts fois
L'Autonne auoit tendu les foreſts & les bois,
Que premier tu humas la mondaine lumiere,
Et deſia du Soleil la coche iournaliere,
Auoit quarante fois roullé par les logis
Des grands ſignes campez aux celeſtes lambris,
Que ie t'auois tiré (tant me plaiſoit ta grace
Et ton cœur que iamais me honnit la fallace
Ny vice quel qu'il ſoit) de tes prez Xantongeois
Pour tenir le premier deſſoubs tes iuſtes loix
Tous ceux la qui paſſoiēt les troupes camuſettes
Par l'eſmail diapré de mes ieunes herbettes,
Pour graiſſer mes troupeaux & garder que leur chair
N'euſt aſſouuy la faim de ce glouton boucher,
Qui donne tant de mal aux bandes Paſtorales *:*
Et pour bien addoucir les haleines rurales
Des tendres paſtoureaux, à ſonner gentiment
E*n cent mille façons du champeſtre inſtrument.*
Tu ſouſtenois ſi bien le fais de ceſte charge,
Qu'on entēdoit par tout la grand cāpaigne large
*De mes flairants herbiz, le beau nom d'*Eliot.
Les bergers au ſoir en leur hault lerelot
E*n faiſoient retentir les bois & les valees,*
Echon le rediſoit & toutes les Napees,

Le nom de Pericart aufsi mefme lignage
Excellent en vertu, les a produitz tous deux,
Deux Freres bien vouluz & fauoriz des Cieux.
Ceftuicy a aydé fouuentes fois fon Frere
A guider ton vaiffeau, quand la tempefte fiere
Le venoit affaillir, il entend defia l'art
De ramer par les eaux, fans tomber en hazart.
» *O que c'eft vn grand heur au fimple* Populaire,
» *De rencontrer vn Chef bien expert en l'affaire*
» *Dont il fe veut mefler, qui ayme plus le bien*
» L'*aduance & le profit du commun que le fien.*
» Q*ui fans blefser la peau tondant fa bergerie*
» *Empefche que le loup n'en face boucherie.*
» Q*ui fe faiƈt obeyr & craindre en tout refpeƈt*
» *(Comme vn Pere a fon filz) a fon humble fubieƈt.*
Tel fera Pericart quand il tiendra a la reine
Du Nauire Auranchin contre l'horible haleine
Des malins Aquilons. Qu'on face eftat aufsi
De ne renfrongner onq' arrogant le fourcy
Contre fon bon vouloir, de peur que la vangeance
Du Ciel ne tombe fur cefte folle arrogance
Or mets fin à tes pleurs & penfe a bien cherir
Ceft aultre Pericart, qui te vient fecourir.
Ce dit ell' fe plongea au fond de la riuiere
Et l'eau friza deffus en tortis fa verriere.
Puis ceft Homme *changeant fes regretz en confort*
A l'inftant s'en alla tout ioyeux de ce bord,

IN LVCTVOSVM AMPLISSIMI VIRI CAII IVLII GVERſanlij Seneſchali Rhœdonenſis equiſſimi obitum, Ægloga Ad Præſtantiſſimum virum Ioannẽ Roſcoetiũ in Senatu Rhedonenſi Senatorem integerrimum.

EPIGRAMMA.

ROſcoeti annoſa Themidos iuſtiſsima Proles,
Fulgens Armorici lux, decus atque fori :
His præbe noſtris faciles Paſtoribus aures,
Funera qui plangunt Iudicis atra pij.
Ac tibi noſtra fuit quondã vt iucunda Camæna
Eſto ſic eadem grata futura, precor.

BRINIVS, NORMAS
Franco, Thalia.

PRoh dolor! haud vnquam lætos modulabere verſus
Fiſtula. Nunc abeant luſus, nunc blanda recedant
Carmina, flacceſcant contextæ flore corollæ
Palleſcant violæ, mareſcant lilia, dulces
Atque roſæ, viridi pratũ ſpolietur honore.
Nunc decorent hortos nulli molles hyacynthi.

Floribus & pingues variis undentur agelli.
Immani ſaltus populent, lucoſque virentes
Vná Eurúſque, Notuſque procella frondi-
bus, ulmos,
Et pinus, fagóſque ruant radicibus imis.
Non dulci emittant volucres modulamina
roſtro
Nunc pereant capræ, pereant fame ouilia
tauri.
Mors quoniam monſtrum atroci crudelibus
vrſo
Proh dolor! immitis lethalis fluminis vnda
Paſtorem rapuit ſuffuſa cuſpide ſummum.
Heu! liquit moriens agnos capráſque va
gantes,
Mæſta per arua. Eheu! vigili cuſtode re-
moto
Si lupus eueniat, poſita formidine cunctos
Dilaniet morſu, rictum fædét que cruore.
Pan habeas illos, noſtras curæ atque ca-
pellas
Depoſco, viſam pernix dum Normadis
herbas,
Franconis atque agros, madidat quos Se-
quana flumen.
Et ſimul impigri lacrymemur funera Iulĩ.

ÆCLOGA.

Normas.

Paſcite nunc teneri ſalices, nunc paſcite amaras
Capreoli, & vacuas fruſtra preſſate mamillas
Gramina enim ſterilis iam ſuggerit arida campus.
Neſcio quis viſu mihis faſcinat improbus illum.
Heu! auidæ quōdā ſuperabat cornuavaccæ
Gramē, & ipſa dabat deſicāda ubera palmis.
Non patulas frondes iam extendit Bacchica vitis,
Diti nec tumidas carpit Vindemitor vuas
Antumno, pomiſque rubet nec dulcibus arbos,
Nō caricis, pomis, aut prunis vimine textos
Iam repleo calatos, nec glandibus empluit ilex.
Nec frumenta metunt decepti læta coloni.
Quō te Brinte pedes? quos mærens quæris agellos?
Nunc ubi capreoli? Cur os largo imbre madeſcit?
Vnguibus & faciem ſulcaſti? pectora dura
Concutis atque manu? tantos euolue dolores.

Brintûs.

Brintus.

Iulius heu noſter iam deſperata capellis
Paſcua deſeruit, fatis præreptus iniquis.

Normas.

Heu? nunc aute pedes indiquans Terras dehiſcat,
Viſcerihuſquė ſuis miſerum me Tartarus ingens
Excipiat, Lethe guttur quoq; perluat amnis
Haud, dubiẽ heu! noctis non ſunt inſomma falſa.
Ante oculos vidi (cũ dulcia munera ſomni
Carpebam, & laſſus viridi ſub fronde iacebam)
Vngue virum pecudis diſcerptum ac dente lupino.
Extimui, velox & ſurgens ſtramine miſſo,
Tunc appello canes Doreæa acrem que Mellampum.
Curro ad ouile, canes cœlum latratibus implent
Veſtigant que feram, ſed alacris fugerat illa.
Heu! gregis inuenio ingulatum (triſte) magiſtrum,
Atque gregem timido totum increpitare pauore.
Paruudus hic mecum nucibus ludebat in aruis.

ÆCLOGA.

Hic blãdé manibus cõplexãs colla tenellis,
Oſcula grata meis labris præbere ſolebat.
Atpoſt quã duodenos creſcẽs venit ad annos
Frãconis alma cito pede noſtri rura petiuit.
Diſcit ubi cantus & culmos nectere cera
Quõ celeri paſſus flectam9 poplite noſtros
Vt teneat chari lachrymabile funus alũni.

Franco.

Dum carpũt herbas agnæ, virgulta capellæ
Dum tondent, agni dum molles vbera ſugunt
Dũ vigilans Dromas circumdat gutture fido
Armenta acque gregem & luctantur cornibus hædi :
Fiſtula ſeptiforis verſus moduletur amænos
Paſtoris funus miſerabile cantet Adonis.
Qui licet ob formam Matri dilectus Amoris,
Haud tamen effugit nimis implacabile fatum.
Dum gaudebat enim canibus circundare ſaltus
Atque gerens arcum, pharetra celereſque ſagittas
Nunc pauidos damas, nunc configebat acuta
Auritos lepores, volucres nunc cupiſde cervos.

Infeſtã ecce vomens rabiem (mirabile viſu)
Sæuus Aper rigidi Mauortis concitus ira
Audenti Iuueni frendens ſeſe obtulit, atque
Terribili tenero illum dente ſub inguine fodit.
Tunc Venus impatiens niueos accerſito-lores,
Alligat atque iugo, mora Olympo nulla relicto
Accelerat volucres, curru hæc egreſſa volanti
Exanimen vidit Iuuenem tellure iacentem
Atque lauans tepido lachrymarum flumine corpus,
In florem tãtum potuit mutare cruorem.
Sic miſer ille decẽs periit florẽtibus annis.
Nunc bellos igitur noſtro proludat Adoni
Verſiculos calamus, cantus nunc edat amicos.

Gaudeat Elyſiis formoſus Paſtor Adonis.
Cyprigenæ cuius placuit ſyncera venuſtas
Corpora qui ſtrauit ſumma cum laude ferma,
Occubuit tandem perfoſſus dentibus apri.

Brintus.

En ! hilaris ridet, iucunda & carmina voce
Concinit ignorans Paſtoris funera Iulĩ.
Si ſciret lachrymis faciles effundat haberas,

Planctibus & gremium querulis compleret abundè. (nent,
Omnia Cælicolæ Franco tibi profpera do-
Et femper cythifi pafcantur ouilia fronde.
Nunc remoue Calamos, cantus, & gaudia rifus
Sint procul, & choreæ, flores, & ferta, coronæ,
Come caput fola funebris frõde cupreffi,
Nam iacet Superos crudeles! Thabora iuxta
Iulius alticanens perculfus arũdine Mortis.

Franco.

Ah! nobis quæ iam infortunia, Brinte, recenfes?
O vtinam infœlix dira transfixus eadem
Cufpide, terrifica atque voragine forptus Auerni!
Conterat alta ilex iam corporis offa mifelli,
Siue ruens faxum ingens vertice montis ab alto
Et pecudes tundat, fortes mecum atque iuuencos rudendo
Sæpe malum hoc media ftygius sub luce
Exefa nobis prædixit ab ilice Bubo.
Et fõtes pecori qui turbida fulmina præftat.
Altior & fagus quam euertit turbine nigro

Alatus Boreas, ſpoliatæ & frondibus orni,
Agriodusq; canis (memoratu digna reuoluo)
Qui procul aſpiciens audax in ouile ruentē
Terribili viſu, ungibus aſprum dente leonē,
Occurrit ſubdito, latratu hũc pellere tētat.
Sed fruſtra, ſiquidem ſtimulante cupidine
    paſtus
Inuadit pecudes fera, diris morſibus agnos
Dilacerat, pingueſque boues, ieiuna leuat-
    que   get
Viſcera, tunc crebris cuſtos clamoribus ur-
Hanc magis Agriodus, quaſi prendere den-
    tibus audet.
Tum pertæſa fera hunc in paruuala fru-
    ſtra recidit,   (auras.
Seminecem atque furens tennes iactauit in
Et rediens ad oues tandem cuſtode necato,
Complures auidē immanē coniecit in aluuũ
Hæc oculis vidi latitans proiectus in antro.
  Thaboreos cāpos eheu! cur miſimus illũ?
Cornua cur alibi hic inflauit gutture Nor-
    mas?
Frigida ſi numquam Vilanæ littera noſſet,
Non lapidum exanimis ſtructo ſub monte
    iaceret
Funera iam illius vigilis ploremus amarē
Paſtoris, coluit qui prata & florea rura.

Normas.

Illius raptum ferali carmine mæsti,
Pro grege qui caro petiit suprema gemam?.

Brintus.

Illum ploremus qui pascẽs frõde capellas,
Maturo nondum conclusit funere vitam.

Franco.

Vndique Pastores hũc iamiã accurite gressu
Luctificum & Iali resonãtis plangite lethũ.

Normas.

Nũc Pan Semidei, syluestria numina Fauni,
Sollicito gemitus vestro depromite corde.

Brintus. (tenetis

Et Driades nymphæ, vos & quæ surdate-
Littora, decurrant oculis iã flumina vestris.

Franco.

Pierides Musæ duplicem iã linquite montẽ,
Linquite dulcisonos, & tristes edite cantus.

Normas.

Atque tui Iulĩ miserescens pastor Apollo,
Nũc moueat pollex lugubri carmina neruo.

Musarum chorus.

Funebres retegant pulcherrima tempora vittæ
Nullus honos vultu, reuerent a nulla capillis,
Purpureisque labris, humectent ora genasque
Lumina versa udos in fontes, carmina cedant
Plena iocis, veniant gemebundo condita motu.

Franco. (vocis?

Vnde sonus tristis, querulæ & modulamina

ÆCLOGA.

Audite ō focij & veſtros attollite ſenſus.

Muſarum chorus.

Rnricolæ Diui; vos florilegæque puellæ
Carpite nectareos flores & ſternite corpus
Paſtoris Iuli, propriiſque liquoribus ipſum
Vngite, nobiſcum atque dolentes pangite fletus.

Normas.

Flebilis ō cantus l quamuis iactetur ab alto
Ore, licet blando nectantur carmina nexu.

Brintus.

Duplicat hocque melos nobis augétq; dolores.
Neſcio quis tales eructat pectore voces.

Franco.

Deplorant noſtri lachrymoſū funus amici,
Numen ineſt aliquod, modulans eſt turba nouena.
O vos Pegaſides Muſæ, túque angus Apollo,
Monticolæ Satyri, veſtra & ſolamina Nymphæ.
Vos duplici palma flexis genibúſq; rogam9
Ferte citō auxilium miſeris Paſtoribus, oēs.

Normas.

Vos Muſæ bibitis quæ in ſacro ſonte liquores,
Lauriger & blandū nobis præſtate leuamē,

Franco.

At ſaltem, nolit ſi tota corona fauere,
Tolle morã atque tuis ſolamẽ fũde Thalia.

Thalia.

Paſtores teneo cur ſic defletis ácerbẽ.
Nonne vigil Paſtor fuiuit tempora vitæ,
Thaboreos iuxta qui pauit gramine cãpos?

Brietus.

Heu equidem! Mortis ſed cur non ſpicula frangis?
Ægrè ter decies flauas conſpexit ariſtas

Thalia.

» Tam flauis preſtõ, quam canis dura capilis
» Lex Mortis gelidæ eſt, hæc vlli parcere neſcit.
» Numina nec poſſunt Mortales ſũma tueri
Deliciis habuit florentem Cypris Adonim.
Et tamẽ ipſa malo nõ denti obſiſtit aprino.

Normas.

Fortis erat, rabidas trygres, duroſq ; leones
Atq ; graues magnis ſternebat viribus vrſos.

Thalia.

Vicit & Alcides taurũ, Nemeumque leonẽ
Viribus ac triplici nõ gurture Cerberus illũ
Terruit, Antæi vaſti roburque Gigantis.
Nec flammas Caci crepitantes ore vomẽtis
Interiit que tamẽ, inuit nec habere Parentẽ
Dictæũ, Thetis eripuit nec ſpiculo Achillẽ,
Hectora qui fortem violentis ſuſtulit armis
Franco.

Franco.

Dulciùs heu melle Hyblæo ludebat aueua,
Iuſtus erat, fines agri haud tranſire volebat.
Viciniſque capris nũquam ſubduxit amica
Gramina, ſed rapidas tygres arcebat ab illis,
Et pius in ſocios tenneſque fouebat egenos
Sanguine rorabat diuũm aras ſæpe bidentis
Et pecori nouit contraria nubila cœli,
Heu! erga pecudes flagrante periuit amore.

Thalia.

Hæc fateor, Damon ad ſenſit ſpicula lethi
Tityrus ac Daphnis dulci qui luſit auena,
Et plures alij qui olim pauere per agros.

Normas.

Muſa precor, noſtri pereat cũ funere nomẽ
Ne Iulĩ, vigeat dum Phæbùs lãpade terras
Luſtrabit, Zephyrus dum mitia flabra movebit.

Thalia.

» Ne timeas, vinet, nam ſolũ corpora Morti
» Debẽtur, celſas animus prætendit ad arces
» Perpetuó fælix ubi lætus proferet æuum,
Nos Iulî nomẽ quamuis potiatur olimpo
Per mare, per terras, ſyluas Monteſque per altos
Spargemus celebri & clara cũ laude Sorores
Vos duo mores, actus ſeruare ſtudere,

Dd

Ei, & altiſonē titulos celebrate per herbas,
Paſcite & agnellos, veſtras & paſcite capras

Franco.

Effugit vt pauidus cõſpecto vulture turtur.
Plura loqui non vult quã dulces ore fluebãt.
Illius voces! minuit quàm tædia noſtra!
O vtinã mecum virides habitant agellos!
En noſtros, Pueri, præceps vocat Heſperus hædos
Vrget & exilis modõ caſæ limen adire.

IN LVCTVOSVM NOBILISſimi viri Roberti du Homme domini du Menildray, Grand-uille & obitum.

QVē afflauit cœli Rector vitalib' auris,
Quē tenerũ fouit bellica gnata Iouis,
Quem Mauors docuit ferrum tractare lacertis
Quem inſtituit frænis flectere Caſtor equos,
Quem Themidos proles inſignem reddidit æquis
Legibus & pietas, relligio atque fides:
Luminibus clauſis heu! ſomno mortis vtriſque,
Mole hac exanguis ſubiacet, ille, graui.

Dialogue du Paſſant & de la Nobleſſe.

LE PASSANT.

Nymphe dy moy pourquoy de ta marbrine maĩ
Aſsiſe ſur le front de ce tombeau d'airain,
Tu gaſtes le bel or de ta treſſe Adonine?
Pourquoy tu vas plombant ſans treue ta poictrine
A grãdz coups redoublez? Et pourquoy de tes yeux
Tu fais triſte rouller deux fleuues ſpatieux?

Nobleſſe.

Paſſant ie me complains de la Mort implacable.

Paſſant.

En quoy t'a offenſé, ſa main inexorable?

Nobleſſe.

Helas! elle a tué vn vertueux Seigneur,
Le rampart de mon los, l'appuy de ma grandeur.
Dont le braue corps veuf de ſa genereuſe ame
Eſt accablé du faix de ceſte lourde lame.

Paſſant.

Qui eſtoit ce Seigneur?

Nobleſſe.

Son vray nom fut ROBERT,
Du Homme ſon ſurnom de vaillance couuert.
Le Ciel verſa ſur luy la corne d'Amalthée
De vertu, de grandeur, & de gloire comblée.
Il cargua valeureux les ſcadrons ennemis.
Qui vouloient guerroyer l'equitable Themis,
Bouleuart de l'Egliſe il ſupporta ſon Prince,
Defendit ſes ſubiets & cherit ſa prouince.

Or toy quiconques sois arrosé de tes pleurs
Son tombeau l'embaumāt d'vne moisson de fleurs,
Puis t'en va sa vertu, son honneur & sa gioire
Ciseler pour iamais au cuiure de Memoire,
Affin qu'ils puissent forts muniz de tel rampart
Faire teste aux assaults du porte-faux Vieillard.

LE TOMBEAV DE FEV IAN VIVIEN POETE ANGEVIN

A M. Ian de Rouën precepteur de tres-illustre Prince Monseigneur Charles grād Prieur de France.

SONET.

LA deesse Thetis fist present a Chiron
Du tendre Pelien *affin qu'en son enfance,*
Qui ia portoit au front la fiere contenance
D'vn guerrier qui ne craint belliqueux escadrō
Il eust apprins comment le courage felon
De Mauors doit tramper en l'eau de la science
Son bluettant courroux, & que sa violence
Doit arrester l'oreille aux accordz d'Apollon.
Ainsi, grand de Roüen, pour ta vertu sublime
On te meist en la main l'Enfance magnanime
De ce CHARLES *au cœur de ieune lyonneau*
Auquel tu as monstré comment la vertu sage
De Minerue r'abbat la fureur & la rage
De Mauors quand il a desployé son drapeau

ELEGIE.

SI Delie pleura ſon Tibulle mignard
Quand la cruelle mort l'accabla de ſon dard,
Si l'Amie a le cœur eſpiné de triſteſſe,
Quand ell' void ſon plaiſir, ſon confort ſa lieſſe,
Son ieu ſon paſſetans, le herault de ſon loz
En ſes ans printaniers tresbucher au Cahos :
Ton ame maintenant pauurette Paſithée
De cent mille regrets doibt eſtre becquetée,
Tu dois remplir le Ciel de plaintifz creue cœurs
Et ouurant les canaux, a deux fleuues de pleurs
Noyer le teint vermeil de ta diuine face,
Maudiſſant de la Mort la rigoureuſe audace,
Qui a oſé meurtrir. O courage felon
Celuy que par ſus tous cheriſſoit Appolon,
Celuy que les neuf Sœurs de ſa prime ieuneſſe
Auoient baigné en l'eau de leur diuin Permeſſe.
Celuy qui a bon droict remportoit ſur le front
Le ſainct rameau, qui croiſt au chef du double mõt
Celuy a qui Mauors eſchauffoit la poictrine
D'vn courage vaillant. Celuy a qui Cyprine
Auoit prodiguement departy tous ſes biens.
Si bien que quand Amour voulut en ſes liens
Ton ame captiuer ! Apres qu'a tire d'eille
Il eut veu tout partout ceſte pleine mortelle,
Qu'il eut conſideré la grace, les beaux traictz,

La rose, auec le lys des plus exquis portraicts,
Dont nature non chiche, enrichist & repare
La Terre, il ne trouua oncq' chef d'oeure si rare,
Si parfaict, ny si beau, que ce braue Angeuin.
Et pense que Nature auoit en son escrin
Iusqu'a l'heure gardé ceste belle figure
Sans la monstrer au iour, car si dauant ceste heure
Elle eut orné le front de ce bas cabinet
D'vn si riche tableau, l'aueugle Dieutelet
N'eust pas tant retardé a chauffer ta moelle,
Et te faire gouster l'aigreur douce-cruelle
De son traict enfiellé. Cest habile Archerot,
N'eust esté si long temps sans de son dur garot
Te brescher l'estomac, s'il en eust peu la poincte
[Qu'on diroit estre helas! de venin toute taincte]
Tramper dedans les yeux d'vn si diuin obiect,
Obiect qui eust bien peu s'aquerir pour subiect
Le cœur d'vne Pallas, voyre de la Deesse
Qui donte de l'espieu d'vn sanglier la rudesse.
Tu ne scauois auant quel pouuoir a le feu,
Dont Amour nous consomme & mine peu à peu.
Tu pensois que son bras n'eust assez de puissance,
De faire quelquefois à tes poulmons oultrance.
Tu te mocquois de luy, pour ce que sa valleur
Ne peult rompre aultrefois le rempart de tõ cœur,
Quand du flambant Palais l'Emperiere Deesse,
Promist aux doux Sommeil d'vne nopciere lesse
Te ioindre auecques luy. Ton cœur ne faisoit cas

Pour aimer ny des Dieux ni des bourgeois d'èbas
Tu riois du tourment de celles qui en l'ame
Portent de ceſt Archer & le traiƈt & la flame.
Iuſques a ce qu'il ait par Nature aduiſè
[*Qui plaignoit de le veoir de toy tant meſpriſè*]
Acerè aux rayons de la flame iumelle
De ce Chantre Angeuin, ſa fleſche vn peu cruelle,
Dont il briſa le fort de ton cœur dedaigneux
Duquel tout a l'inſtant il fut viƈtorieux,
Lequel il enferma non dans vn antre horrible,
Deſſoubz la cruautè d'vne Garde terrible,
Mais au plaiſant ſeiour du ſouſris gratieux
De ce Poete accort, puis de ces blondz cheueux
L'encheua doulcement, & pour Geolier affable
De grace luy donna ſa doulceur amiable.
Priſon vrayment contraire de celle ou le Captif
Ne vit pas, mais languiſt en miſere chetif.
Chaine qui ne faiƈt pas tant de mal ny de peine,
Que celle qui retient l'Eſclaue a la cadene,
Geolier qui ne reſemble à celuy qui chez ſoy
Faiƈt gouſter au captif l'aigre fief de ſa loy.
Te voyant doncq' ainſi captiue libertine.
Heur*euſe tu vantois la longue poinƈte orine*
La *fleſche, l'arc, le bras & le diuin Archer,*
Qui auoit amolly le marbre & le rocher
De *ton cœur endurcy, qui t'auoit la moelle*
Doucement embraſè d'vne viue etincelle.
Car tu voyois courir ta gloire & ton renom.

Et ton loz aux recoings de ceſt herbeux vallon.
Tu les voyois voguer deſſur l'humide pleine
Ou redouble Aquilon l'ire de ſon haleine,
Et bref tu te voyois ieter la pouldre aux yeulx
De tes Sœurs qui ſuyuoient tes pas audacieux.
Si les beaux yeux riants de la brune Deeſſe
Confite en la rigueur d'vne amere triſteſſe,
Ont eſté transformez en deux enflez ruiſſeaux,
Et ſi pour quelque tans tous ſes Cupidonneaux,
Picquez du deſconfort de leur douce Maiſtreſſe,
Ont conuerty en pleurs le ieu & la lieſſe,
[*Quand d'vn bruyant ſanglier l'eſcumeuſe fureur*
Terraſſa le beau corps de ſon gentil Veneur,
E*t bruniſſant les rays de ſa luyſante face*
L'abbatit comme vn tronc tout bleme ſur la place]
Fay iaillir de tes yeux, deux Oceans de pleurs,
Fay ſçauoir que ton cœur ſouffre mille douleurs.
Tu vois la grand Venus, les Muſes & les Fees,
Des Nymphes le troupeau & tes Sœurs deſcoeffees,
Ietter dix mille pleurs, rompre l'air d'hurlemens,
Q*ui mōſtre qu'elles ſont aux fers de durs tormens*
P*our la mort de tō Mieux, q̄ la* P*arque meurtriere*
A faict hoſte eternel d'vne recluſe biere.
Et toy tu retiendras à tes larmes le frain?
Tu ne haſteras point à tes douleurs le train?
Non non que tu ne ſois ingrate de congnoiſtre
L'honneur que t'a gaigné, au meſtier de ſon maiſtre
Ce Poëte diuin. E*t puiſque ta doulceur,*

Hum-

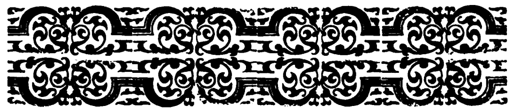
Humble n'a peu flefchir la cruelle rigueur
De la felonne Mort, que ta belle parolle
N'a peu mollir Charon, que dedans fa gondolle
Il ne le faict paffer au riuage oublieux,
Que ta douce pitié & tes regretz larmeux
Ne peuuent de Pluton, ny des Iuges feueres
Caffer le fort arreft, que tes doulces prieres,
Tes cris, tes beaux difcours, & ta ferme amitié,
Ne peuuent obtenir que ta douce Moitié
Reprenne encor le faix de fa charge mortelle,
Pour reuenir humer la lumiere tant belle
Du grand œil de ce Tout. (comme le Thracien.
Gaigna pour fa Moitié par fon luth Delphien)
Et bref puifqu'on ne peut renoüer la fifselle
Des tours de nous mortelz, quãd la fiere allumelle
D'Atropos la couppee, efpanche de tes yeux
Pour arrofer fon corps mille pleurs douloureux
En *rompant & gaftant le bel or de ta tefte.*
Puis fay que chacun an on celebre vne fefte
A tel iour que la Mort t'a vollé ce ioyau :
Ordonnant que tous ceux qui boyront au ruiffeau
*Du tertre d'*Helicont *celebrant fa memoire,*
Diront dix mille vers, & cil qui la victoire
Gaignera *deffus tous, s'ra palmé du rameau,*
Sain*ctement esbranché du prophete arbriffeau :*
Affin que tout ainfi qu'au beau mois d'Erycine
Il a fenti l'acier de la Parque maligne
Son noble honneur fleuriffe en la mefme faifon,

Que ſon loz ſoit paré d'vne belle toiſon,
Que ſon nom ſoit veſtu d'eternelle verdure,
Et diapré de fleurs, qui ne craignent l'iniure
Ny la rigueur du tans. Et ainſi ton amy
Ne ſera ſubmergé dans le fleuue endormy :
Ainſi il deſfira à la Stygienne rage,
Qui de luy t'a faict veufue au printans de ſon âge,
Et ainſi a iamais le nom de VIVIEN
Viura, & en viuant ſera viure le tien.
Si tu as quelque ſoin d'eterniſer ta fame,
Si loge quelque honneur au plus beau de ton ame,
Si tu as le courage, eſpoind d'vn braue loz,
Qui ſurpaſſe celuy des ames de ce clos,
Et bref ſi tu veux eſtre entre les immortelles,
La premiere, qui ayt les loüanges les plus belles,
Qui ayt le plus de loz de renom & d'honneur,
Fay que les doctes vers que ce mielleux Harpeur
A chanté ſi ſouuent, pour faire a tous paroiſtre
Tant au luyſant contour qu'a ce tenebreux cloiſtre
La gloire & la vertu de ton nom tout-diuin,
Qu'il a ſi hault vanté que le Prince *Deuin*
A peine pourroit mieux, corner, chanter ou dire
De ſon cor, de ſon luth & de ſa douce lire.
Fay diſ-ie qu'ilz ne ſoient comme les animaux
De ce terreſtre champ moiſſonnez par la faux
*Du Tans rauage tout. pren garde que l'*Enuie*,*
Ne le priue bien toſt d'vne eternelle vie.
Si ceſte perte arriue elle viendra de toy.

Car luy eſtant contrainct d'obeyr a la loy
Commune a tous mortelz, il n'a peu faire eſclore
Ce ioyau de grand prix, qui ton eſcrin redore.
Ne nous priue icy bas d'vn bien ſi pretieux,
Bien qui eſt recherché voyre meſme des Cieux.
Mais helas! tout ainſi quand vne grand tẽpeſte
Vient au mois de Iuillet ſe ruer ſur la teſte
D'vne iaune moiſſon, qui monſtre ſes coſtez
Recourbez ſoubs le faix de gros eſpicz creſtez
Aux dentz de la ſaucille, affin que ſa Deeſſe
En courronne bien toſt ſon ondoyante treſſe,
Ell' gaſte, elle derompt tant aſpre eſt ſa fureur,
En vn moment l'eſpoir du pauure laboureur.
Qui tout en deſeſpoir, tant triſte eſt ſa penſee,
Apres auoir crié contre l'ire inſenſee
De ce deſaſtre dur, ramaſſe de ſa main
Cà & là comme il peult, & la paille & le grain.
Ainſi quand le Deſtin & la Fortune dure,
Qui accablent les bons de meſchef & d'iniure.
Vindrent ſoudainement d'vn deſpit enuieux,
De gaſter & piller l'eſpoir de tout ton mieux.
Peult eſtre que ſes vers furent miz peſle-meſle,
Et iettez cà & là. Mais toy prompte, à laquelle
Plus ſiniſtre qu'à nul arriuoit ce malheur,
Tu les ramaſſas tous, maudiſſant la rigueur,
Des bourreaux de la bas. Doncque diuine Grace
Mignonne de Venus, ſi la mortelle race
A merité iamais quelque faueur de toy,

Si iamais elle a faict le vouloir de ta loy,
Et si en reuerant ta bonté souueraine,
Elle a iamais occis la beste porte laine,
Embaumant tes autelz de la diuine odeur
Du parfum de l'encens ou d'vne autre senteur
Et comme i'ay ia dict, si tu veux que ta gloire
Viue en despit des ans au bronze de Memoire :
Implore le secours de la Muse, qui peut
Deliurer du tombeau les mortz si elle veut
Et leur faire tramer vne plus longue vie
Que celle qui auoit senti la felonnie
Des Filles de la Nuict, vie qui ne crainct plus
De r'entrer par la Mort dans le tombeau reclus,
Typosine qui faict par son ancre reuiure
Les hommes qui viuãtz ont tousiours voulu suiure
Le trauail, pour gaigner le prix que la Vertu
Promet a ceux qui vont par vn trac non batu
Au seiour de sa gloire, ou elle les guerdonne
Des verdoyans replis d'vne belle couronne.
Va doncques la prier que de sa docte main
Ell' burine les vers de ton chantre hautain,
Et par ce seul moyen sa digne renommee,
Auecques ton honneur s'ra tousiours animee
Courrant sans s'arrester par la bouche de ceux,
Qui ayment d'Apollon le mestier vertueux.
Ainsi noz successeurs entendront d'âge en âge
Comme de VIVIEN *le genereux courage,*
Eschauffé viuement de la saincte fureur

Des Filles de Parnaſſe & du ſacré Harpeur,
Raui de ta beauté d'vne voix blandiſſante
A chanté doulcement ſur ſa lyre plaiſante
Le traict & le flambeau de l'Archerot vainqueur.
Qui auoit de tes yeux faict eſclaue ſon cœur,
Et le tien priſonnier de ſa grace riante.
Apres pinçant les nerfs d'vne harpe ſonnante
A eſleué ton loz de ſes terreſtres lieux
Iuſques aux pauillons du Monarque des Dieux.
Puis a ſi hault corné la graue Tragedie
Qu'il merite a bon tiltre entrer en la partie
Des Tragiques François Et bref il eſtoit tel
Qu'il eſt digne a iamais d'vn honneur immortel.



DIALOGVE ENTRE L'OMbre & Vitel A Meſſire Ian Louuel Abbé de Mont-morel. SONET.

LE magnanime Hercul' bouillãt de fiere audace
Oſa mettre le col ſous le fardeau des Cieux,
Cuidant par ce moyen rendre plus glorieux
Et ſon nom & ſon los a la mortelle race.
Mais quand il eut trouué le faix de ceſte maſſe
Trop peſant pour ſa force, il deuint tout hõteux
Et ſoudain le rendit au Gean ſtudieux,
De peur qu'il ne s'ẽblaſt de puiſſance trop baſſe.

Ainsi voulant porter sur l'æle de mes vers
Vostre noble Vertu par tout cest vniuers,
Ie trouue ce fardeau de pesanteur si grande,
Qu'il me faut le quitter à quelque autre plus fort,
De peur qu'en succombãt il ne me feisse tort :
Or vn tel faix requert Apollon & sa bande.

Vitel.

F*Ault-il qu'en desplaisir, en dueil & descõfort*
Laschãt mille sãglots d'vn gros Loire de lar-
Ie noye ton tombeau, criant contre la Mort, (mes
Qui t'a faict aualler l'aigreur de ses alarmes ?

L'ombre.

Tu n'es pas ignorant que le fatal arrest
De Pluton est commun à la race mortelle,
Qu'il faut tous deualler, au Lethean marest
Laissant du clair Phœbus la lumiere tant belle.

Vitel.

Ie scay bien qu'il nous fault au vieillart Nau-
Payer esgallement le deuoir du truage : (tonnier
Mais ie plains que trop tost il te la fait payer,
Estant encore à l'huis de ton fleuronnant âge.

L'ombre.

Il t'a faict pour le mieux, desia la brune Sœur
De Phœbus quatre fois auoir changé de face
Que ie cryois aux fers d'vne blesme langueur,
Qui a faict de mon cœur vne maigre carcasse.

Vitel.

Il est vray! las pourquoy! Apollõ qui peut bien
Par remedes presens domter la maladie,
Ne te deliureroit-il de son aspre lien,
Empeschant que la mort ne t'eust volé la vie?

L'ombre.

Crois tu qu'il ayt pouuoir sur la loy de Pluton?
Ce Dieu qui nous broüillant le cerueau de manie,
Pour porter sur le front vn fueillu tortillon
Nous poulse auant le tans au val de Tenarie.

Vitel.

Comment? ose tu bien blasmer la deité
De celuy qui espoind d'vne fureur diuine
Les cœurs, qui sont parez de toute saincteté
Apres s'estre lauez en l'onde Cabaline?

L'ombre.

Tu es doncque frappé de ceste folle humeur,
Le cœur te va brullant de ceste chaude rage,
Tu veux donq' d'vn chacun estre appellé resueur
Pour t'attiffer le front du Pythien fueillage?

Vitel.

Amy pardonne moy, mais vraymẽt ie voudrois
Auoir tãt d'heur du ciel, que la troupe Neuuaine
M'ouvrãt les saincts cayers de ses nõbreuses loix,
Ne donneront entree en son sacre-domaine

L'ombre.

Ah! par trop abusé, orfelin de tous sens,
Prodigue de ton bien, vray bourreau de ta vie,

Forçat.

Veux tu pauure forçat manger tes meilleurs ans
Captif à lauiron d'vne sotte folie ?

Vitel.

He Dieu! quel chãgement s'est cãpé dãs ton cœur ?
Quel Daymon te faict fouller la Poesie,
Que tu leuois si hault, quand la diuine ardeur
De Clion eschauffoit ta ieune fantaisie?

L'ombre.

Ah! que ie plains les iours, que ie pleure le tans
Que fol i'ay consommé me limant la ceruelle,
Quãd deceu aux appats d'vn trop vain passetãs,
Ie quittois tout mõ mieux pour courrir apres elle.

Vitel.

Tu me disois cela, quand Amour de son dart
Trampé aux beaux Soleils de ta Toute-diuine
Transperça d'vn seul coup de ton cœur le rampart
Et brusla de son feu le fond de ta poictrine.

L'ombre.

Quel propos a franchy le cloistre de tes dents ?
Ah ! tu fais resaigner la playe trop amere,
Dont i'eu le cœur nauré quãd ses astres ardents,
Rangerent soubs leur loy ma ieunesse premiere.

Vitel.

Ne l'estimois tu pas a l'heure bienheureux
Garotté es liens de ceste Pausithée
De pouuoir accoiser par tes discours nombreux,
De ton mal forcené la grand mer agitée ?

L'ombre.

L'ombre.

Reſerre ie te pry' la bride à ce propos,
Ne me viens plus parler de ceſte belle Grace,
Qui tant & tant de fois a troublé mon repos,
Et encore à preſent me bourrelle & tiraſſe.

Vitel.

He quoy ! l'eſprit qui eſt ſorty de ſa Priſon,
Qui eſt libre du faix de ſa maſſe charnelle,
Peult il encor ſentir l'ardeur de la poiſon
Que l'Archer luy auoit verſé dans la moelle.

L'ombre.

Ouy, car eſtant captif aux corporels liens,
S'il eſt nauré d'Amour, ceſte playe outrageuſe
L'accompaigne touſiours, voire aux creux ſtygiës,
Ou ell' luy faict ſouffrir vne peine angoiſſeuſe :

Vitel.

Pourquoy dõcque dict-on ? q̃ quãd, l'eſprit a beu
Eſchappé de ſon cep, à l'oublieux riuage,
Il ne luy ſouuient plus de ce qu'il a receu,
Ou ſoit bien, ou ſoit mal en ce caducque eſtage ?

L'ombre.

Il eſt vray fors du traict, dont ceſt Idalien
La cruel offenſé, teſmoing en eſt la Roine
Qui trompee en l'amour du prince Anchiſien
Ne daigna l'accoſter en l'Auernale pleine.

Vitel.

Soit, encore ne doibs tu deteſter tant la main
D'amour, pour t'auoir faict aymer ceſte Charité,

Ff

Qui eſt digne d'auoir pour ſerf non vn humain,
Mais vn Dieu, car elle eſt entre toute l'eſlite.

L'ombre.

Tu fais par trop de cas du beau teint feminin :
C'eſt pourquoy tu es ſerf de la belle Arethuſe,
Chetif qui ne cognois que l'amoureux venin,
Te gaſte l'eſtomac, & ta ieuneſſe abuſe.

Vitel.

Ains le lys blanchiſſant de ſon front, & ſes yeux
M'ont eſueillé l'eſprit, m'ont faict grimper au feſte
Du tertre d'Helicon, m'ont rendu furieux
Au meſtier qui conquert le laurier ſur la teſte.

L'ombre.

Delaiſſe ce meſtier, abandonne c'eſt art,
Qui s'ra auant le tans griſonner ta ieuneſſe,
Qui te rendra ſemblable à vn perclus vieillart
Au tans ou tu deurois gambader d'allegreſſe.

Vitel.

Vraymẽt c'eſt peu de cas que d'eſtre fait griſon,
Que de perdre ou le pied, ou la main ou la veuë,
Pourueu qu'ẽ courtiſant ce grand Prince Apollon,
On laiſſe apres la mort ſa gloire à tous cogneuë.

L'ombre.

Veux-tu pour ceſte gloire eſtre au monde coquin ?
Veux-tu chercher ton pain comme faiſoit Homere?
Veux-tu pour careſſer le troupeau Cabalin
Eſtre ſifflé de tous viuottant en miſère ?

Vitel.

Il ne m'en chault, ie voy que ce grand Smyrnean
Vit en plus grãd honneur que Cresus magnifique,
La richesse est noyee au gouffre Lethean
Et la gloire gallope en la voute spherique.

L'ombre.

Tu es trop eschauffé au brasier de l'honneur,
I'*ay grand peur que la faim te face dure guerre,*
Marche sous l'estẽdart d'vn Roy ou d'vn Seigneur
Tu acquerras ensemble, honneur, argent & terre.

Vitel.

Las! combien y a-il de valeureux soldarts,
Qui apres auoir faict maint exploict militaire,
Quand ils ne peuuent plus monter sur les rèparts,
Ne sont recompensez que d'vn rien pour salaire?

L'ombre.

Non pas s'ils font seruice à vn Roy liberal.
Mais hante le Palais & defen le bon homme,
Tu seras bonnetté & auec peu de mal
Tu pourras amasser de l'or en grande somme.

Vitel.

Le *hasart y commande. Il y en a plusieurs*
Q*ui sans gaigner vn sould dependẽt leur ieunesse*
Et si le sort est bon, les assidus labeurs,
Bannissent de l'esprit ont plaisir & liesse.

L'ombre.

Embrasse la Sorbonne, & deuenu Docteur
Presche le peuple & fay sainctement ton office,

La liberale main du Roy ou d'vn Seigneur.
T'empeſchera le dos d'vn riche benefice.

Vitel.

Il ne profite guere au Docteur de paſſer
Tout ſon âge au cayers de la Bible ſacree,
Rarement on le voit pour cela s'aduancer,
Car la ſaiſon helas! eſt par tout trop ſerree.

L'ombre.

Sui doncque d'Hypocras le meſtier argenteux,
On y acquert honneur & biens en abondance,
On eſt priſé de tous comme quelqu'vn des Cieux,
C'eſt vn art, qui beaucoup ſon Artiſan aduance.

Vitel.

Il fault s'y propoſer d'eſtre prompt pour courrir
Aux clameurs de celuy qui tombe en maladie.
Si on ſecourt vn Grand & qu'il vienne à mourir,
On perd ſouuentesfois & peine & biens & vie.

L'ombre.

He quoy! veux tu deceu par ce charme ſorcier
Vivre neceſsiteux? veux tu opiniaſtre
Deſuider tous les iours à ceſt abiect meſtier,
Qui pour tout t'acquerra le nom d'vn ſot folaſtre?

Vitel.

Penſes-tu que ie vueille auare faire amas
De richeſſes, cela reſſent le bas courage
D'vn brutal ignorant, la vertu ne veult pas
Tant baiſſer le ſourcil que faire à l'or hommage.
L'Eſprit qui eſt diuin ne demande ſinon,

Que poſſeder les biens, de la voulte azuree.
Biens qui ne peuuent eſtre, emblez par le larron.
Ayant pour Threſorier la Vertu aſſeuree.
Ceux que l'inique main de Fortune depart,
Sont autant inconſtants que leur freſle maiſtreſſe.
Ils ont pour Deſpenſier le deſloyal hazart.
Qui les laiſſe voller a la main pillereſſe.
Ils ne ſont proprement de nous appellez biens,
Mais il les fault nommer maux, ou tyrãs horribles
Qui ſerrant noſtre Eſprit en leurs cruels liens,
Luy ſont ſouffrir helas! mille peines terribles.
Celuy qui a des biens a le cœur tout ſaiſy
De crainte, de frayeur, de douleur & de peine,
Il eſt ſans ceſſe aux fers d'vn eſpineux ſoucy.
Ou il eſt tormenté ainſi qu'à la cadene.
Or moy qui veux ourdir la toille de mes ans,
Viuant ſelon la loy de l'Ouurier de ce monde,
Libre de ce ſoucy aux ieux & paſſetans
Ou norriſt ſes mignons la Brigade faconde.
Ie priſe plus cent fois le rameau triomphal,
Dõt le Prince au crin d'or ſes Courtiſans guerdõne,
Que d'vn luiſant ſaphyr le luſtre oriental,
Dont flamboye des Roys la ſuperbe couronne.
I'ayme mieux mille foys vne plume en main,
Vne harpe, ou vn luth, que le ſceptre d'vn prince.
I'ayme mieux obeir au ſainct troupeau Neuuain,
Qu'en hõneur commander à vne grand' Prouince.
Le Prince craint touſiours qu'vn ruſé boucõneur

TOMBEAVX.

Le Prince craint toufiours qu'vn rufé boucõneur
Luy couppe en trahyfon la trame de fa vie,
Puis quand il va la bas tout defpoüillé d'honneur,
Regrettant fes threfors, de tefte pleure & crie.
On enclost dans la biere & fon corps & fon nõ,
Les palais, les chaftaux, la couronne, le fceptre,
Les chevaux, les harnois, ne peuuent la prifon
Du fepulchre brifer, pour en tirer leur maiftre.
Il luy faut aufsi bien qu'au fimple laboureur,
Supplier des Enfers *le Nautonnier feuere.*
Et fi le Senat voit qu'il ait efté pecheur
Il le fait tenailler à la rude Megere.
Mais le Poëte fainct fur l'œle de fes vers,
Se lance iufqu'au Ciel, fa memoire eternelle
Vit en defpit des ans, il ne craint des Enfers
Les Iuges, ny le feu de la geine cruelle.
Tu fçais ce que ie dis eftre vray, & pourtant
Tu vouldrois deftourner ma gaillarde ieuneffe
Du trac de la Vertu, qui luy va promettant
L'entree au cabinet de fa faincte richeffe.
Il femble que tu fois de mon bien enuyeux,
Que tu vueilles m'ofter ce qui m'eft profitable,
Vn amy, Viuien, fe doibt monftrer ioyeux
De voir l'autre acquerir vn threfor perdurable.

L'ombre.

N'eftime que ie foys de fens tant abbattu
Que folie prife plus ce bourbier & la fange
De Fortune que l'or de la noble Vertu,

Duquel par le hasart la valleur ne se change.
Mais ie serois marry qu'en oreillant les ærs
Du luth de ton Phœbus, *qu'vne dure indigence*
Te bourrellast tousiours, sans le mestier des vers
Tu peux bien de Vertu *acquerir la cheuance.*
Embrasse, mon Vitel, quelqu'vn de ces estats,
E*t obseruant les loix du Monarque supreme,*
P*ratique le sans dol, n'empestre point aux lacqs*
D'iniuste iniquité, l'honneur de ton proëme.
Ce moyen est plus beau profitant au Publicq,
Pour anoblyr son nom, que hanter un Parnasse,
On peut par ce chemin de l'antre Plutoniq'
Eschapper & de Dieu suyuir au Ciel la trace.
L'homme n'est pas forgé pour soy tant seulement
Mais pour ayder ausi sa norriciere Terre,
L*aquelle il doit priser sur tout premierement*
Puis courre à sõ parẽt, si quelqu'vn luy faict guerre
L*e plaisir qui de soy est inutil & vain*
An publicq' à l'amy, & a son hoste mesme,
Doibt estre delaissé, ainsi que la putain
Qui file à son ribaut vne disette extreme.
Garde toy si tu peux de porter sur le dos
Tout courbé, haletant le faix du mariage,
Si tu veux maintenir ton esprit en repos,
Et passer en plaisirs tout le cours de ton âge.
Garde toy, mon Vitel, de t'enchaîner aux fers,
Et te rendre captif aux prisons d'vne Femme
Si tu ne veux sentir ainsi qu'aux bas Enfers,

ELEGIE.

L'autre defia du Prophete arbriſſeau,
Ioyeux tailloit vn verdoyant rameau,
Pour en ſerrer le beau rond de ſa teſte :
Lors que meſchante & veneneuſe beſte
Tu reuomis en ce plaiſant iardin
De ton goſier vn Lethean venin.
Lequel gaſte la gaſoüillarde veine
Et le ſurgeon de la ſaincte fonteine.
Si que voulant deux ou trois iouuenceaux
Tromper leur ſoif au cryſtal des ruiſſeaux
De ce ſurgeon, ſentirent l'allumelle
Des noires Sœurs. De ceſte ſource belle
Iſſit vn air qui d'aigre puanteur
Empoiſonna l'odorante ſenteur
Des verds lauriers, ſeicha les violettes
Les beaux liz blancs & les fleurs vermeillettes.
Lors ce troupeau beignant ſon ſein neigeux
De mille pleurs arrachans ſes cheueux,
Plombant de coups ſa dolente poictrine
Et rempliſſant la grand'voute azurine
De triſtes cris, baiſotant ſes mignons
Qui apprenoient ſes accords & fredons,
Print congé d'eux, & quitta ceſte place
Pour retourner en ſon diuin Parnaſſe.
Bientoſt apres l'ardeur de ce poiſon
S'eſparpilla de maiſon en maiſon,
Qui embraſa d'vne flamme enſouffree

Secouant mon eſprit de ſa mortelle fange.
Affin que m'empennant les coſtez d'aillerons
I'aille trouuer au Ciel le ſupport de ma vie,
Ou tous deux en plaiſir heureux eſcouterons
Les accents rauiſſants, de la ſainſte harmonie.
O dure cruauté! fault-il que le Deſtin
Repugne à mon vouloir ? fault-il que miſerable
I'obeiſſe à la loy d'vn tyran ſi malin,
Las! qui me faiſt ſouffrir vne peine importable !
Helas i'endure trop! romps doncque le lien
Qui te ſerre en ce corps, & libre ſuy la trace
Que tout frayé les pas de ton cher Viuien
Sors viſte du bourbier de ceſte caue baſſe.
Arreſte ce vouloir le Ciel n'approuue pas,
Que l'ame ſorte ainſi de ce ſangeux eſtage,
Il ne fault de ſa main aduancer ſon treſpas,
De peur d'eſtre priué du celeſte heritage.
Le Ciel veult qu'icy bas d'vne triſte chanſon
Tu deplores la mort de ce diuin Poete,
Que tu vantes à tous ſa gloire & ſon renom,
Auant que de monter au porte-eſtoille feſte.
Or puis qu'il eſt ainſi mon treſcher Viuien.
Deplorant ton deſtin ie priray que ton ame,
Se repaiſſe là hault du viure Ambroſien.
Et que ton loz ne ſoit eſtouffé ſoubz la lame.

CALLIOPES IN EIVSDEM obitum querimonia Ad Michaelem Thoulorgæum Diuionenſem.

MVſa tibi pandit quas nutrit corde dolores,
Nato immatura a morte iacente nimis.
Illius & lachrymas præmæſtis fletibus auge,
Vnguibus & triſtis pectora ſcinde malis,
Ille tua ſiquidem raptus virtute ſuprema
Perflagrante tibi iunctus amore fuit.

Fũdite germanæ lachrymas iã fũdite fletus
Nullus honos frõti, diſperſos vellite crines.
Ictibus & mæſtũ geminatis tundite pectus.
Triſtia ſumme lyra Vates iã concine metra,
Arbos ſit que tua in feralẽ verſa cupreſſum.
Ruricolæ diui, ſyluas vlulatibus altas,
Et prata, & montes triſti complete boatu,
Frange arcum, validos neruos, celereſque ſagitas,
Æquore ſubmerge atque facẽ formoſe Cupido.
Et Nymphæ (tremulus, Ligeris quas abluit vndis,
Quas viſit ſaltantes Andegavenſis agellus)
Sint oculi fontes, veſtri, ploratibus vndas
Multiplicent Ligeris, formoſa & lilia rorẽt.
Pollice non violis habili contexite ferta:
Dulcibus haudque roſis nitidos redimite

capillos.
Comprimite hos flentes lugubris fronde
cupreſſi.
Nōchoreas pedib' gaudētes plaudite lætas.
Luctificos cātus & carmina fundite mæſta :
Parca ferox veſtrū rapuit florentibus annis
VIVENVM, ac illi vitales abſtulit auras.
Quis mihi Neptunus poterit reſtinguere
flammam,
Feruens irato quam nutrit pectore ſanguis?
Heu mihi nulla vacat querulis ſingultibus
hora!
Vix fari poſſū, herēt triſti in gutture voces.
Non tumidos luſtret mōtes Titanica lāpas.
Vertātur lachrymas ſcopulorum pectora in
vdas.
Flora decus pratûm furno velamine flores
Cōtegat atq; roſas, nigredine, cādida tingat
Lilia, tu que piosgemina queſtus hyacinthe,
Narciſſum ad miſeros ſimul ac impelle do-
lores.
Non caſſæ tantos mortali lumine plāctus
Effudit Niobe genitrix mæſtiſſima proli,
Nec princeps Troiæ tā fleuit funera nati
Hectoris, exanimè quāuis raptare videret
Ter circū Iliacas turres, nec Cypris Adonin
Dentibus aprinis cōfoſſum planxit amarē,
Nec tantis luxit lachrymis Priaſmia cōiux.

Natũ, quẽ in ripa gener obtrũcarat auarus :
Debemus noſtri quàm triſtia funera alũni.
Vos ô Germanæ, doctriſſima Pallas, Apollo
Florilege nymphæ, Syluani, Pãque bicornis,
Et Satyri, Fauni nec nõ Cyllenia proles,
Noxia, quæ Lethi crudelis torſit in illum
Dextera, vos alibi haud quīſtis ſi vertere tela
Veſtra ope fælicem mẽs eius degat in agris.
Elyſiis vitam, pſallat cum Vatibus hymnos.
Ambroſiáq; leuet, perſuaui et nectare pectus.
Marmoreo illius tumulo hos inſculpite
verſus,
Delere haud poterit quæ tempore longa
vetuſtas.

PEgaſidum hîc recubat vatum & Recto-
ris alumnus,
Caſtalium fluxit cuius obore melos :
Cantauit miro varios modulamine verſus,
Iurgia paſtorum texuit atque Iocos.
Edocuit tragico reſonare theatra boatu,
Exacuit Paphia & tela furore truci.
Vnde eius celebris perſtabit fama ſuperſtes,
Gallica dum Clariũs diliget arua Deus.
Hyblæũ hac Sẽper nectar permanet ab urna
Triſti, perpetuò dulcia mella fluant,
Exanimum ſeruet diſtillãs myrrha cadauer,
Ne fiant cineres candida membra leues.

